



# Au Jour le Jour à Bir Hakeim

*Carnets et récits*



Photo Fonds Hintze

*René Hintze, combattant F.F.L du Bataillon du Pacifique  
avec son encrier et sa plume dans son trou individuel à Bir Hakeim dans le désert de Libye*

*Ce recueil d'extraits de carnets et de récits a été réalisé à l'occasion du 70<sup>e</sup> anniversaire de Bir Hakeim en 2012. Sans prétendre à l'exhaustivité, il vise néanmoins à restituer toute la richesse de ce patrimoine écrit méconnu du grand public à travers une restitution chronologique permettant de croiser les regards des hommes de la 1<sup>ère</sup> Brigade Française Libre sur les événements vécus au cours des quatre mois passés sur la position de Bir Hakeim.*

*Cette excursion au cœur du désert de Libye, débute au rythme lent et long de l'installation et du quotidien de la B.F.L en février 1942, pour monter en rapidité et en puissance au cœur de la Bataille et du Siège de Mai-Juin 1942.*

*Quelle que soit la date à laquelle s'exercent les récits, les grades indiqués sont ceux des témoins au moment des événements de Bir Hakeim.*

# Bibliographie

**Henri AMIEL**  
Commandant  
B.M.2



*Mémorial d'un bataillon de Marche de la France Libre 1981*

**William BECHTEL**

B.M. 2



*Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, Revue Icare n° 101, 1982*

**Mary BORDEN**  
*(Lady Spears)*  
A.H.S



*Voyage au bout d'une impasse. New York : Harper & Bros, 1946*

**Jean-Roy BAMBRIDGE**  
Caporal  
B.P

*Le Bataillon des guitaristes par François Broche, Editions Fayard, 1970*

**Jean BELLEC**  
Aspirant  
B.P



*Le Bataillon des guitaristes. François Broche. Editions Fayard, 1970*

**Jean Mathieu BORIS**  
Aspirant  
1er R.A.



*Un Français libre 1940-1945. Revue Espoir n°159, hiver 2009-2010*

**Jacques BARDET**  
Caporal  
B.I.M



*Français Libre à en mourir. Carnets de Jacques Bardet. Ed; Italiques, 2010*

**Jean BERNASSE**  
Médecin aspirant  
Santé/13 DBLE



*Le service de santé de la France Libre 1940-1943 Guy Chauliac, 1994*

**Félix BROCHE**  
Lieutenant-Colonel  
B.P.



*Bir Hakim l'Authion n° 14 Janvier 1993*

**Jacques BAUCHE**  
E.M.S  
B.F.M



*Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans Revue Icare, n° 101, 1982*

**Pierre BOLDRON**  
Sergent  
13 DBLE

*Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans Revue Icare n° 101, 1982*

**Lucien BOURDERIOUX**  
Sergent  
QG 50

*« Mon dernier jour et ma sortie de Bir Hakeim » 1985 Archives A.D.F.L*

**Jacques BOURDIS**  
Lieutenant  
13 DBLE



*Récit. 1975  
Archives famille Bourdis*

**Léon BOUVIER**  
Soldat  
10<sup>e</sup> CA du Train



*Bir Hakeim. Mai-juin 1942.  
Il y a quarante ans  
Revue Icare, n° 101, 1982*

**Gustavo CAMERINI**  
Lieutenant  
13 DBLE



*Ce soir nous monterons tous au paradis A.Barthélémy, 2002*

**Constant COLMAY**  
Officier des équipages  
principal  
B.F.M



*Revue de la France Libre,  
n° 62, novembre 1953*

**Louis COME**  
B.I.M



*Mémoires :  
Ne pas oublier, ne pas être oublié*

**Claude J. CORNUEL**  
1er R.A.

*Conférence  
"Souvenirs d'un vétéran de Bir Hakim  
et El Alamein". 1981*

**Fernand DE BARRAL**  
1er R.A.

*Revue de la France Libre n° 200  
Avril 1973*

**Daniel DREYFOUS-DUCAS**  
Lieutenant  
1er R.A.



*Revue de la Fondation de  
la France Libre juin 2012.  
Numéro spécial 44*

**René DUVAL**  
101e CA du Train



*Mémoires d'un volontaire de la  
France Libre 1940-1945-  
Association pour le respect et la  
valorisation du patrimoine culturel  
de Gouville-Sur-Mer, 2000*

**André EIGELTHINGER**  
B.F.M.



*Ils ont rejoint De Gaulle.  
Alsaciens et Mosellans  
dans la France Libre.  
Jean Hadey.  
La Nuée Bleue, 1990*

**Benjamin FAVREAU**  
Sous-Lieutenant  
B.P.



*Compagnon de la Libération.  
Mémoires de Benjamin Favreau  
Geste Editions, 2011*

**Pierre GABARD**  
Capitaine  
B.M. 2



*Bir Hakeim. Mai-juin 1942.  
Il y a quarante ans,  
Revue Icare, n° 101, 1982*

**J. GILLET**  
Médecin aspirant  
Santé/B.P.

*Le service de santé de la France Libre*  
Guy Chauliac 1994

**Michel GORLIN**  
Maréchal des Logis  
1<sup>er</sup> R.A

*Bir Hakeim. Mai-juin 1942.*  
Il y a quarante ans  
Revue Icare n° 101, 1982

**Emmanuel GOUBIN**  
Adjudant  
101<sup>e</sup> CA du Train

*Archives Lebon*  
Amicale D.F.L

**Henri GRAVIER**  
Génie



*Carnet de route d'un sapeur*  
de Bir Hakeim. Journal Combat  
N° 56 du 1er Mai 1943 - Alger

**Paul Louis GUENON**  
Capitaine  
Santé/ B.M.2



*Journal de Paul Guénon*  
Amicale D.F.L

**Jules HIRLEMANN**  
Révérend Père  
1er R.A.



*Bir Hakeim. Mai-juin 1942.*  
Il y a quarante ans,  
Revue Icare n° 100, 1982

**Pierre-Marie KOENIG**  
Général  
Cdt la 1<sup>ère</sup> B.F.L



*Mémoires du général Koenig*  
Laffont, 1971

**Raymond LERETZ**  
B.M.2

*Revue de la France Libre, n°*  
179, mars-avril 1969

**Roger LUDEAU**  
Caporal-chef  
B.P



*Carnet de route d'un*  
Combattant du Pacifique  
Ed. à compte d'auteur  
Nouméa, juillet 2010

**John MARTIN**  
Sergent  
B.P



*"Les tahitiens dans la guerre - la seconde*  
guerre mondiale - " Tome 3 à paraître.  
Jean- Christophe Teva SHIGETOMI  
Graphiste : Jean- Louis Saquet

**Henri Edouard MARTY**  
Caporal  
C.N.A

*Bir Hakim l'Authion*

**Pierre MAYOLLE**  
Sous-Lieutenant  
Santé/ B.M.2



*Revue de la France Libre, n°*  
168  
juin 1967

**Sébastien MOGA**  
Adjudant  
Compagnie Lourde  
B.M. 2

*Revue de la France Libre,*  
n° 168  
juin 1967

**Joseph MOLINA**  
Sergent-Chef  
13 DBLE

*Relation des événements survenus*  
*entre le 26 et le 29 Mai 1942*  
*à Bir Hakeim*  
(Archives famille de Ferrières)

**Paul MORLON**  
Capitaine  
1er R.A.



*Souvenirs d'un officier d'artillerie*  
*coloniale 1938-1976*  
Bookpole, 2001

**Roger NORDMANN**  
Aspirant  
1er R.A.



*Bir Hakeim. Mai-juin 1942.*  
*Il y a quarante ans,*  
*Revue Icare n° 100, 1982*

**Raphaël ONANA**  
Sergent  
B.M. 2



*Un homme blindé à Bir Hakeim*  
Ed. L'Harmattan  
1996

**Julien OZANNE**  
Génie



*Bir-Hakim l'Authion n° 146,*  
octobre 1992

**Henri PAYONNE**  
Lieutenant  
B.P

*Le Bataillon des guitaristes. François*  
*Broche. Editions Fayard, 1970*

**Albert PIVETTE**  
B.I.M



*Carnet de route d'Albert Pivette*

**André QUIROT**  
Capitaine  
1er R.A.



*Bir Hakeim. Mai-juin 1942.*  
*Il y a quarante ans,*  
*Revue Icare n° 100, 1982*

**Alberto RACHEF**  
13 DBLE

*Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a*  
*quarante ans, revue Icare, n° 101, 1982*

**Léon ROUILLON**  
Adjudant  
1er R.A.



*Revue de la France Libre,*  
n° 168, juin 1967

**Jacques ROUMEGUERE**  
Aspirant  
1<sup>er</sup> R.A.



*Interview et carnets*  
*Archives Roumeguère*

**Frédéric RUSSO**  
Canonnier  
1er R.A.



*Texte dactylographié, établi en 1996, finalisé en décembre 2000.  
(Archives Bongrand Saint Hillier)*

**Bernard SAINT HILLIER**  
Capitaine  
13 DBLE



*Journal B. Saint Hillier  
(archives Saint Hillier)*

**Lorenzo SEMPLE III**  
Ambulancier  
A.F.S F.F.L



*Un détachement  
d'ambulanciers américains  
à Bir Hakeim  
Traduit de l'américain  
par Claude Wolf*

**Arthur M.P. STRATTON**  
Ambulancier  
A.F.S F.F.L

*Bulletin d'information  
de l'AFS N°2,  
août 1942*

**André THOREAU**  
Lieutenant  
Q.G 50/échelon B



*Bir Hakeim. Mai-juin 1942.  
Il y a quarante ans  
Revue Icare, n° 101, 1982*

**Guy TRAMON**  
Lieutenant  
B.M. 2



*Mémoire d'un Bataillon de marche c  
la France Libre  
Août 40 novembre 45.  
Henri Amiel*

**Susan TRAVERS**  
Adjudant  
QG/13 DBLE



*Tant que dure le jour  
Plon Ed. 2001*

**Jean VIALARD-GOUDOU**  
Médecin  
Santé



*Bir Hakeim. Mai-juin 1942.  
Il y a quarante ans  
Revue Icare, n° 101, 1982*

**Ari WONG KIM**

**B.P**



*"Les tahitiens dans la guerre –  
la seconde guerre mondiale - " Tome 3  
à paraître.*

*Jean- Christophe Teva SHIGETOMI  
Graphiste : Jean- Louis Saquet*

*Crédit photos Compagnons de la Libération : Musée de l'Ordre de la Libération*

## Charles de GAULLE



Dans les entreprises où l'on risque tout, un moment arrive, d'ordinaire, où celui qui mène la partie sent que le destin se fixe. Par un étrange concours, les mille épreuves où il se débat semblent s'épanouir soudain en un épisode décisif. Que celui-ci soit heureux et la fortune va se livrer. Mais, qu'il tourne à la confusion du chef, voilà toute l'affaire perdue.

Tandis qu'autour du polygone de 16 kilomètres carrés tenu par Koenig et ses hommes se joue le drame de Bir Hakeim, moi-même, à Londres, lisant les télégrammes, entendant les commentaires, voyant dans les regards tantôt l'ombre et tantôt la lumière, je mesure quelles conséquences dépendent de ce qui se passe là-bas.

Si ces 5.500 combattants, portant chacun sa peine et son espoir, volontairement venus de France, d'Afrique, du Levant, du Pacifique, rassemblés là où ils le sont à travers tant de difficultés, subissent un sombre revers, notre cause sera bien compromise.

Au contraire, si en ce moment, sur ce terrain, ils réussissent quelque éclatant fait d'armes, alors l'avenir est à nous !

***«...si en ce moment, sur ce terrain, ils réussissent quelque éclatant fait d'armes, alors l'avenir est à nous ! »***

**Général Pierre-Marie KOENIG, Commandant la 1<sup>ère</sup> Brigade Française Libre à Bir Hakeim**

« Ils étaient des volontaires et des volontaires d'une espèce rare comme la défaite seule peut les faire naître. Ils étaient donc marqués par un signe spécial, tracé sur leur front dès le premier jour par un acte de leur libre volonté. Pour comprendre leur mentalité, il ne faut pas oublier ce détail. Ils étaient donc pétris d'une pâte peu courante, ce qui les rendait difficilement maniables, susceptibles, mais en même temps capables des enthousiasmes les plus emportés.

Et parce qu'un volontaire de cette trempe ne se démobilise plus jusqu'au jour où il atteindra le but qu'il s'est fixé, le chef de la France Libre pouvait compter sur eux. »

**« Ils étaient  
...difficilement  
maniables,  
susceptibles,  
mais en même  
temps capables  
des  
enthousiasmes  
les plus  
emportés »**

***Bir Hakeim 10 juin 1942, Mémoires du général Koenig, Laffont 1971***

## FEVRIER 1942

### Général Edwin ROMMEL

... Une première ligne de défense fortement minée, s'enfonçant de Gazala sur la côte, vers le sud, était tenue par la 50e division britannique et la 1re division sud-africaine. De l'extrémité sud de cette ligne, partait une ceinture de mines atteignant Bir Hakeim.

Cette dernière place, bastion méridional du front britannique de Gazala, était fortifiée, entourée de champs de mines, et défendue par la 1re Brigade des Forces Françaises Libres.

Le front entier avait été dessiné avec soin et habileté. C'était la première fois qu'on tentait d'établir un tel ensemble si loin dans le désert. On avait dû y placer, en tout, environ 500.000 mines... Les Britanniques coupaient virtuellement notre voie d'approvisionnement au sud de Bir-Hakeim ....

... Dès que la percée des défenses de la ligne de Gazala serait accomplie, nous avons l'intention de nous emparer de Bir-Hakeim, bastion méridional du front britannique .... Nous commencerions par nettoyer toute la partie du sud de la ligne de Gazala, puis nous reprendrions l'offensive.

Cette opération impliquerait la destruction de la 150e brigade britannique d'Oualeb et de la 1re Brigade Française Libre à Bir-Hakeim.

**« ...Cette opération impliquerait la destruction de la 150e brigade britannique d'Oualeb et de la 1re Brigade Française Libre à Bir-Hakeim »**

***La Guerre sans haine – Maréchal Rommel - les Presses de la Cité, 1962***

**Capitaine Bernard SAINT HILLIER, 13 DBLE**

Les Anglais ...ont été un peu surpris de nous voir arriver, mais ils se sont aperçus que notre brigade n'était pas comme les autres en ce sens que nous étions très sérieusement armés pour le combat anti-chars.

Ils nous ont alors confié une mission particulière qui était de tenir Bir Hakeim.

Bir Hakeim ne représente pas grand-chose au point de vue relief, il y a un petit mamelon qui va d'un ancien fortin turc complètement délabré jusqu'à deux petites mamelles, deux petites bosses, qui étaient les restes d'un puits, avec des déblais accumulés et derrière une espèce de cuvette un peu molle.

C'est un croisement de pistes, si on veut, car dans le désert on pouvait passer partout.

En fait, c'est parce que les Anglais jugeaient qu'il était difficile avec des forces importantes de s'enfoncer de quatre-vingts kilomètres dans le désert qu'ils ont décidé que l'on s'arrêterait à Bir Hakeim.

**«Les Anglais ont été un peu surpris de nous voir arriver, mais ils se sont aperçus que notre brigade n'était pas comme les autres en ce sens que nous étions très sérieusement armés pour le combat anti-chars»**

**Adjudant Léon ROUILLON, 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie**

À la fin du mois de février de cette année 1942, si incertaine et si angoissante pour les Alliés, alors que le sort des armes ne semblait pas encore fixé, nos pérégrinations dans le désert libyque, nos quelques barouds, tels la prise d'Halfaya, semblèrent toucher à leur fin.

Le haut commandement britannique, dont les troupes avaient connu diverses vicissitudes et accompli, dans toute l'Afrique du Nord, maints exploits qui ne faisaient que préfigurer les victoires de la VIII<sup>e</sup> armée, décida d'utiliser les Free French pour une mission délicate et de leur confier un poste qui, au cas d'une avance allemande, serait périlleux, mais d'une importance capitale. Poste d'honneur s'il en fut qui témoignait de l'estime accordée, désormais, à nos forces nouvelles et, par nous, à notre patrie renaissante.

La situation des armées sur le front de Libye était assez mouvante et imprécise. Rommel, appuyé sur Tripoli, où se trouvait le gros de ses forces, n'aventurait au travers de la Cyrénaïque que de faibles éléments et des formations qui parcouraient le désert et poussaient des pointes de reconnaissance vers Tobrouk, où les Anglais étaient solidement retranchés. Il ne semblait vouloir que tâter le terrain en n'engageant avec nous que des escarmouches.

En prévision d'une poussée plus forte, plus brutale et composée de forces beaucoup plus importantes de l'Afrikakorps, les Anglais, qui ne disposaient au Moyen-Orient que d'effectifs peu nombreux, pensèrent à organiser une ligne de défense constituée par des champs de mines barrant la route d'Égypte sur un front allant de Tobrouk au cœur des sables, en une manière de point fort, au lieu-dit Bir-Hakeim.

Ce point fort devait s'établir autour d'une mesure en ruines, auprès d'un puits tari dont, au temps jadis, les Italiens avaient fait un relais pour quelques gnomiers préposés à la surveillance de ces régions désertiques.

Il échet à la D.F.L. de s'installer à Bir-Hakeim et d'organiser les lieux.

***La D.F.L. reçoit l'ordre de s'installer à Bir-Hacheim le 14 février 1942. Léon Rouillon. Revue de la France Libre, n° 168, juin 1967***

***« Le haut commandement britannique, ... décida d'utiliser les Free French pour une mission délicate et de leur confier un poste qui, au cas d'une avance allemande, serait périlleux, mais d'une importance capitale »***

**Louis COME, Bataillon d'Infanterie de Marine**

Début 1942, les Allemands étaient aux portes de Moscou, les Japonais s'emparaient des Philippines, les Français libres à croix de Lorraine se trouvant à El Mekili en Lybie partaient le 14 février pour s'installer à Bir Hakeim, point d'eau du désert Libyen.

BIR en arabe veut dire : puits d'eau ; à une certaine époque, il devait y avoir une source mais qui avait dû être comblée par les Italiens lors des 1ers combats de 1940.

Bir Hakeim n'est pas une oasis ; à cet endroit le désert s'étend sur des centaines de kilomètres, recouvert de petits cailloux et de buissons ras appréciés des chameaux.

***Ne pas oublier, ne pas être oublié. Mémoires de Louis Come***

**Aspirant Roger NORDMANN, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Après Al Faya et Mechilli, nous sommes allés nous installer à Bir-Hakeim.

Tous ceux qui étaient là-bas disent Bir-Hacheim, c'est notre argot à nous et cela nous permet de nous reconnaître.

Quand dans une réunion publique quelqu'un se vante d'avoir été à Bir-Hakeim, pour nous il y a quelque chose qui ne va pas.

En fait les cartes italiennes, que nous avons pour la plupart, indiquaient Bir-Hacheim.

***Toutes les minutes, je me disais : c'est la dernière. Bir Hakeim. Mai- juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare, n° 101, 1982***

***« Bir en arabe  
veut dire :  
puits d'eau »***

***« Quand  
dans une  
réunion  
publique  
quelqu'un  
se vante  
d'avoir été à  
Bir-Hakeim,  
pour nous il  
y a quelque  
chose qui ne  
va pas »***

**Julien OZANNE, 1<sup>er</sup> Bataillon du Génie**

Nous repartons, à nouveau, cette fois-ci, vers le sud. Tout en roulant je voyais défiler devant moi et paraissant nous couper la route, un convoi de camions, sur une route avec des poteaux téléphoniques.

Arrivé sur les lieux, il n'y avait ni camions, ni la moindre route, ce n'était qu'un mirage.

Après avoir suivi des passages délimités par des fils de fer nous arrivons sur un terrain encore plus dénudé que ce que nous venons de traverser.

Nous apprenons qu'il s'agit de Bir Hakein (*notre orthographe de l'époque*) où nous allons rester et aménager la position.

Les Anglais qui l'occupaient nous laissent des camions canadiens à cabine avancée.

**« Après avoir suivi des passages délimités par des fils de fer nous arrivons sur un terrain encore plus dénudé que ce que nous venons de traverser. Nous apprenons qu'il s'agit de Bir Hakein »**

**Julien Ozanne. Bir-Hakim l'Authion n° 146, octobre 1992**

**Raymond LERETZ *Bataillon de Marche n° 2***

Aujourd'hui que je me remémore cette époque de mon existence, j'éprouve de la peine à me reconnaître dans cet adolescent... que dis-je, dans cet enfant à peine sorti de la tendre protection maternelle pour se retrouver sur ces quais de Beyrouth, en attendant dans la cohue guerrière son embarquement pour la Libye, via la Palestine et l'Égypte. (...)

C'était en janvier 1942 et j'avais 14 ans. En mon cœur gonflé d'émotion, la tristesse à la pensée du chaud foyer familial que je venais de quitter, se mêlait à la fierté d'appartenir à cette glorieuse 2e demi-brigade coloniale sous les ordres du **colonel De Roux**. Soldat ! J'étais soldat, le plus jeune soldat de cette jeune armée de la France Libre. L'orgueil, à une sourde exaltation, me transportait, que ne parvinrent même pas à dissiper l'alerte provoquée par une incursion d'avions allemands dans le ciel de Beyrouth, ni la gifle magistrale que m'assénait le commandant Bourgeois devant ma répugnance à m'affubler d'un casque deux fois trop vaste pour mon jeune crâne.

De Baniyas à Bir Hakeim, le voyage avait duré huit jours. Huit longues journées au cours desquelles nos colonnes de camions avaient progressé en ordre dispersé, mais convergeant toutes vers ce coin de désert perdu au cœur des sables. Au cours de ce long cheminement, les rigueurs de cette nature déshéritée ne nous avaient pas été épargnées. À la chaleur accablante des journées succédait, sans transition, le froid vif des nuits. Le vent de sable nous submergeait presque en permanence.

Nos processions tortueuses de véhicules et de canons semblaient se dissoudre dans ses voiles aussi denses mais plus opaques que des fumées.

**« C'était en janvier 1942 et j'avais 14 ans... J'étais soldat, le plus jeune soldat de cette jeune armée de la France Libre »**

***Saviez-vous que le plus jeune F.F.L. était à Bir-Hakeim ? Raymond Leretz, Revue de la France Libre, n° 179, mars-avril 1969***

## 10 FEVRIER 1942

Caporal-chef Roger LUDEAU, *Bataillon du Pacifique*

### 10 février 1942 : Désert de Libye

Depuis quelques jours, ça grêle les obus et bombes de divers calibres... les gros de préférence ; c'est aussi aujourd'hui notre tour de partir en patrouille, le « trouillomètre » oscillant aux alentours du zéro absolu. On réussit tout de même à quitter la position avec un semblant de dignité destinée à la galerie qui nous regarde passer avec des airs de circonstance ; ceux des croque-morts se disposant à accompagner sur les lieux de leur dernier sommeil une voiturée de macchabées. On jurerait entendre d'ici notre oraison funèbre ; faux frères va ! D'émotion, on en serre encore un peu plus fort les dents... et le reste.

Ouf ! La patrouille est terminée, à part quelques grosses émotions ça ne s'est pas trop mal passé puisque nous sommes tous revenus le squelette au complet et aussi la peau par-dessus. Nous arrivons juste pour voir notre D.C.A. abattre une libellule à croix noire, ce qui a déchainé sur toute la position un tonnerre de hurras et, par contre coup l'artillerie d'en face parce que eux ne sont pas contents. Ils ne sont pas Ecosais nos voisins ; quand ils nous servent, c'est toujours un peu plus que plein la louche et, c'est sous un feu d'enfer qu'on regagne précipitamment nos trous.

**« C'est aussi  
aujourd'hui notre  
tour de partir en  
patrouille, le  
« trouillomètre »  
oscillant aux  
alentours du zéro  
absolu.  
On réussit tout de  
même à quitter la  
position avec un  
semblant de  
dignité destinée à  
la galerie qui  
nous regarde  
passer avec des  
airs de  
circonstance »**

*Roger Ludeau - Carnet de route d'un Combattant du Pacifique. Ed. à compte d'auteur, juillet 2010*

**Aspirant Jean Mathieu BORIS, 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie**

Dans ce désert déjà inhospitalier apparaissent tout de même, en cette saison, de maigres buissons rabougris sur lesquels on trouve des escargots et aussi parfois quelques par terres imprévus de fleurs multicolores et odorantes. Du « Bir » qui a donné son nom à l'endroit, il ne reste qu'un puits asséché, autour duquel montent la garde les ruines d'un ancien poste italien tout juste grand comme une petite maison de chez nous. Le terrain, légèrement exhaussé par rapport à l'immensité environnante, est à peine mouvementé. Sur le sol aucune herbe ne retient le sable que le moindre souffle fait tourbillonner en hautes colonnes ocre. La couche de sable est mince et le sous-sol extrêmement dur ; les abris doivent être forés à la mine.

Des marais de mines sont disposés autour de la position pour lui constituer une ceinture protectrice. A Bir Hacheim, les Français libres sont à une place d'honneur car, arrêté par le champ de mines qui s'étend jusqu'à la mer, l'ennemi doit contourner Bir Hakeim pour pouvoir attaquer le gros des forces alliées.

Le régiment d'artillerie est divisé en deux groupes comprenant chacun deux batteries de 6 canons, les 75 récupérés en Syrie.

Je suis l'officier de transmission du 2e groupe commandé par le **capitaine Bricogne**.

**« Dans ce désert déjà inhospitalier apparaissent tout de même, en cette saison, de maigres buissons rabougris sur lesquels on trouve des escargots et aussi parfois quelques par terres imprévus de fleurs multicolores et odorantes »**

**Jean Mathieu Boris : Un Français libre 1940-1945, Espoir n°159, hiver 2009-2010**

**Adjudant Léon ROUILLON, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Bir-Hakeim ! En y arrivant, ce triste soir de février 1942, nous doutions-nous qu'à tout jamais ce nom se graverait dans nos mémoires avec sa sanglante auréole et ses fulgurants tableaux des dernières heures que nous y vécûmes ?

La nuit venait.

Nos colonnes qui, tout le jour, avaient progressé en ordre dispersé, guidées à la boussole par leurs chefs de file, convergeaient vers ces lieux où une unité britannique que nous allions relever, ayant plié bagage, nous attendait pour nous céder la place.

Nous avons eu à subir, en chemin, un furieux vent de sable qui avait enrobé nos véhicules de ses voiles opaques et nous étions meurtris par ses assauts, suants et sales, accablés de lassitude et de dégoût, en mettant pied à terre, dans le calme subit qui lui succédait avec la venue d'un crépuscule sombre.

Le ciel roulait de gros nuages qui avançaient la nuit. Nous étions épuisés et dans ce bivouac inhospitalier, nous nous installâmes à la diable, mourant de soif et de sommeil.

**Champrosay** lui-même semblait touché par l'hostilité des choses environnantes, gagné par l'inquiétude qui nous étreignait tous et, pour une fois, indifférent à notre installation.

Il se calfeutra dans sa voiture, s'étendit sur les coussins, refusant d'un geste las le quart de thé que j'avais réussi à préparer. Alors, je montai, en hâte, un vague abri, avec mes toiles de tente, où à même le sable tiède, écrasé par la fatigue, l'âme noyée de tristesse, je m'étendis.

Quelques jours après, organisés et installés, nous avons oublié ce funeste présage et la vie s'écoulait paisiblement sur son rythme habituel.

Et chacun, en arrivant, de pester et de maugréer contre cet exil infernal qui semblait, en ce mois de février 1942, devoir se prolonger éternellement et nous tenir éloignés, à tout jamais, des terrains de combat.

**« Champrosay  
lui-même  
semblait touché  
par l'hostilité des  
choses  
environnantes,  
gagné par  
l'inquiétude qui  
nous étreignait  
tous et, pour une  
fois, indifférent à  
notre  
installation »**

.../.

Il paraissait, en effet, à tous les hommes, voire à bon nombre de leurs chefs qui n'étaient pas dans le secret des dieux, bien improbable que le général Rommel, jouissant alors d'un immense prestige, fût assez fou pour engager ses troupes dans les immensités du désert de Libye, aux confins du Sahara où nous allions être chargés de monter une garde qui apparaissait à nos yeux comme vaine et dérisoire.

À ces raisons, qui chatouillaient désagréablement notre orgueil de combattants trop optimistes, oublieux des inconnues de la guerre, s'ajoutèrent, dès le soir de notre arrivée, l'amère constatation de nous trouver dans le plus affreux bled que de mémoire de broussards - *et Dieu sait si la D.F.L. en comptait* - l'Afrique ait recélé.

***La D.F.L. reçoit l'ordre de s'installer à Bir-Hacheim le 14 février 1942 Léon Rouillon - Revue de la France Libre, n° 168, juin 1967***

**Sergent-Chef Joseph MOLINA, 13 DBLE (5<sup>e</sup> Compagnie)**

Bir Hacheim... ce n'était pas un oasis, avec les palmiers et de l'eau en abondance. Comme j'ai lu dans un journal. Non loin de là !

Voilà, c'est... c'est... rien du tout : un lieu quelconque et solitaire dans l'immense désert Libyen, où il y a des années, y avait un puits, dont l'eau, avait je crois une certaine propriété médicinale.

Certes, le puits existe encore, mais il est complètement à sec.

Avant de continuer, je voudrais dire à peu près ce que c'est que Bir Hacheim.

D'abord, une ligne fils de fer barbelés formant à peu près un cercle. L'intérieur de ce cercle couvrait 4 à 5 kilomètres en extension.

A l'extérieur, des mines anti-tanks, à l'intérieur, nous : la 1<sup>ère</sup> Brigade légère de F.F.L. du **général Koenig**. Des passages non minés et signalés par des piquets, permettent l'entrée et la sortie du camp. Au sud, et à l'intérieur de cette ligne, un vieux fort en ruines, et dans le fort, un ancien puits déjà comblé qui avait donné le nom de Bir Hacheim à cette oasis qu'on voit encore dans certaines cartes de Lybie.

Mais des palmiers.... ça, il n'y en a point.

**« Une ligne fils de fer barbelés formant à peu près un cercle. L'intérieur de ce cercle couvrait 4 à 5 kilomètres en extension. A l'extérieur, des mines anti-tanks, à l'intérieur, nous : la 1<sup>ère</sup> Brigade légère de F.F.L. du général Koenig »**

**Relation des événements survenus entre le 26 et le 29 Mai 1942 à Bir Hakeim, par le sergent-chef Molina - Archives Famille de Ferrières**

## 16 FEVRIER 1942

**Capitaine Paul MORLON, 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie**

**16 février**, mouvement du régiment de Charuba sur Bir Hakeim, la plus au sud du dispositif de défense de la 8e armée, située à 50 km au sud-ouest de Tobrouk.

La 4<sup>ème</sup> batterie y occupe une position dans les arrières immédiats du 2<sup>e</sup> bataillon de Légion Etrangère qui tient le tiers "sud-est" du périmètre défensif.

La 3<sup>e</sup> batterie au nord de la 4<sup>e</sup>, la 2<sup>e</sup> batterie au nord-ouest de la 3<sup>e</sup>. Ces trois batteries sont dans une légère dépression du terrain. La 1<sup>ère</sup> batterie est placée dans un glacis du secteur ouest, derrière le Bataillon du Pacifique.

Les pièces sont disposées en quinconce, à 50 mètres les unes des autres, sans que plus de deux soient alignées, ceci pour diminuer les risques de mitraillage par avion. Mes six pièces sont pointées "en surveillance" sur le gisement 2 400 – pour les artilleries françaises, allemandes et américaines, l'horizon fait 6 400 millièmes, nord étant 0 ou 6 400, l'est 1 600, le sud 3 200 et l'ouest 4 800 - un millième étant grosso modo l'angle sous lequel on voit un mètre à 1 km.

**« Les pièces sont disposées en quinconce, à 50 mètres les unes des autres, sans que plus de deux soient alignées, ceci pour diminuer les risques de mitraillage par avion »**

***Souvenirs d'un officier d'artillerie coloniale 1938-1976 par Paul Morlon, Bookpole 2001***

## 16 FEVRIER 1942

Caporal - chef Roger LUDEAU, *Bataillon du Pacifique*

### 16 février 1942 : Désert de Libye

Aujourd'hui, les marsouins ne sont pas du tout, mais alors pas du tout contents ; c'est à en devenir enragé et, il y a de quoi : après avoir amoureusement aménagé de solides positions nous sommes aimablement mais très fermement invités à exercer nos petits talents de terrassiers ailleurs ; c'est à croire que nous sommes « spécialisés » dans la construction d'emplacements de combat pour les petits copains qui n'ont plus eux qu'à se vautrer dans des positions toutes aménagées. Après avoir craché nos tous derniers gros mots (on ne peut plus en dire, on a le gosier enroué) c'est le cœur un peu soulagé qu'on saute dans les camions pour aller nous échouer on ne sait trop où et d'ailleurs on s'en f... Tiens, on n'a pas été très loin ; il fait encore grand jour. Seulement, pas affriolant l'endroit, une petite élévation rocailleuse de cinq kilomètres sur sept environ, sur laquelle il pousse autant de violettes que sur un œuf. Du sable, toujours du sable ; de tous côtés et à perte de vue ce n'est que l'immensité sableuse ; la grande paix du désert quoi ! Tout ce qu'il faut pour calmer les nerfs. Ce coin rêvé a même un nom, on ne l'aurait jamais cru : ça s'appelle BIR HACHEIM. Du coup, j'en ai l'eau à la bouche, je vois de l'eau partout, de grands robinets d'eau, des ruisseaux d'eau, des fleuves d'eau, où je plonge avec délice ; ouais, redescends vite sur terre mon ami car si BIR HACHEIM veut dire en arabe : point d'eau ou quelque chose d'approchant, il y a bien longtemps que ce n'est plus qu'un souvenir et de l'eau ... il n'y en, a point en effet. Par contre, nous avons hérité d'un « fort » qui consiste en un vague tas de pierres sèches posées les unes sur les autres et prêts à s'écrouler sur la fiole du téméraire assez fou pour mettre les pattes dedans. Voilà en gros le secteur que nous avons pour mission de rendre aussi « hargneux » que possible.

**« Par contre, nous avons hérité d'un « fort » qui consiste en un vague tas de pierres sèches posées les unes sur les autres et prêts à s'écrouler sur la fiole du téméraire assez fou pour mettre les pattes dedans. Voilà en gros le secteur que nous avons pour mission de rendre aussi « hargneux » que possible »**

**Roger Ludeau - Carnet de route d'un Combattant du Pacifique. Ed. à compte d'auteur, juillet 2010**

**Julien OZANNE, 1<sup>er</sup> Bataillon du Génie**

Nous sommes dans la 2<sup>ème</sup> quinzaine de Février et il fait encore froid la nuit, nous nous réunissons dans le camion atelier de René Vanier et nous faisons du chocolat au lait, dans une bouteille d'oxygène d'avion coupée en deux, que nous chauffons à la lampe à souder et remuons avec un tournevis. Nous couchons par terre dans des trous ou comme moi sur le plancher des camions. C'est plus dur, mais moins salissant. La toilette est réduite à peu de choses. Nous avons peu d'eau et nos citernes, qui vont la chercher du côté de Tobrouk, sont souvent en panne, ressort cassé.

Nous n'avons pas de rechange : on se débrouille en récupérant des ressorts souvent plus longs, sur des carcasses de véhicules abandonnés et on les travaille à la forge.

La nourriture est surtout à base de corned-beef, l'eau n'est pas bonne : on fait du thé en chauffant l'eau au-dessus d'une boîte de conserve, où l'on a mis du sable et de l'essence. L'essence, nous n'en manquons pas. Elle nous arrive dans des bidons de fer blanc que nous appelons Tanaké. Nous avons, une fois, reçu du vin il était imbuvable et parfois des "gâteries" venant des cantines anglaises : fruits au sirop-gin, whisky, mais c'est trop rarement.

Le sol est relativement dur et plutôt caillouteux mais se transforme en poussière après le passage des camions. Cette poussière se soulève au moindre souffle de vent et pénètre partout. Il y a parfois de vrais vents de sable, c'est un "mur" de plusieurs dizaines de mètres de hauteur, qui nous arrive dessus obscurcissant tout, au point que l'on ne voit pas à plus de deux ou trois mètres; il dure parfois plusieurs jours.

Les véhicules sont descendus, moteur en avant, dans des trous rehaussés de sacs de sable : nos deux camions atelier ensemble dans un seul emplacement dont le fond a été creusé à l'horizontale. Nous avons à côté une tranchée étroite pour nous réfugier en cas de bombardement ; elle servira parfois.

**« Nous sommes dans la 2<sup>ème</sup> quinzaine de Février et il fait encore froid la nuit, nous nous réunissons dans le camion atelier de René Vanier et nous faisons du chocolat au lait, dans une bouteille d'oxygène d'avion coupée en deux, que nous chauffons à la lampe à souder et remuons avec un tournevis ».**

**Julien Ozanne Bir-Hakim l'Authion n° 146, octobre 1992**

**Louis COME, Bataillon d'Infanterie de Marine**

Pendant quatre mois, nous avons dû aménager nos tranchées, creuser des abris de protection et des alvéoles pour les armes, les camions et surtout les citernes d'eau.

Le vent de sable a été notre premier ennemi; soulevant des tourbillons, s'insinuant partout dans les mécanismes des armes automatiques, détériorant les moteurs, pénétrant nos vêtements et jusque dans les fusils pourtant enveloppés dans une double épaisseur de toile et enfermés dans une caisse...Quand ce maudit vent soufflait, on y voyait pas à cinq mètres, obligeant les camions à s'arrêter et les patrouilles à rester sur place et à se protéger du mieux qu'elles pouvaient.

Et puis, il y avait aussi, cet impitoyable soleil, nous brûlant et nous assoiffant ; la ration d'eau fixée à deux litres par homme pour douze heures n'était franchement pas suffisante pour boire, se rafraîchir et se laver les dents. Quant au linge, nous le lavions avec de l'essence que nous avions en grande quantité.

**« Le vent de  
sable a été  
notre  
premier  
ennemi »**

**« Ne pas oublier, ne pas être oublié », Mémoires de Louis Côme**

**Lieutenant Pierre GABARD, Bataillon de Marche n° 2**

Pendant plusieurs mois **le Général De Larminat** venait une à deux fois par semaine inspecter les différents secteurs.

Je le revois parcourant de son grand pas souple le front de ma compagnie. Il n'était pas commode car il voulait que la défense soit profondément enterrée et il examinait à chaque emplacement le plan de feu.

Mon terrain n'était pas facile et si ma première section à droite avait pu creuser des tranchées et des abris profonds, il n'en était malheureusement pas de même pour mes deux autres sections qui, sous cinquante centimètres de sable, trouvaient des couches de roches où pioches et pelles venaient se briser.

On avait mis des sacs à terre pour se protéger ; ça, **le Général De Larminat** n'en voulait pas. Il fallait que le terrain ne dévoile aucune installation de défense facile à repérer par les télémétreurs ennemis. Il insistait et nous avons obéi.

Lorsque **Rommel** vint nous encercler et que le combat fit rage, nous étions à l'abri des bombes, des obus et des balles. Aucune position de défense n'était visible pour l'ennemi qui venait se faire massacrer à deux pas de nous.

Nous étions bien les fantômes de Bir-Hakeim, ainsi que **Rommel** nous appelait.

**« On avait mis des sacs à terre pour se protéger ; ça, le Général De Larminat n'en voulait pas. Il fallait que le terrain ne dévoile aucune installation de défense facile à repérer par les télémétreurs ennemis. Il insistait et nous avons obéi »**

**Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare, n° 101, 1982**

**E.M.S 2<sup>e</sup> classe Jacques BAUCHE, 1<sup>er</sup> Bataillon de Fusiliers Marins**

Bir Hakeim était une accumulation de trous.

Les Légionnaires creusaient par amour de l'art ; les Marsouins du B.I.M par habitude, les gens du Pacifique par discipline, les Noirs de l'Oubangui par précaution, les Artilleurs par calcul et les Fusiliers Marins par dégout.

Il faut dire à la décharge de ces derniers que dans la Marine on n'a pas tellement l'habitude de manier la pelle et la pioche et que chaque armement de pièce de D.C.A (soit huit hommes) avait à enterrer la pièce elle-même, le stock de munitions, le camion tracteur et ils devaient bien sur, s'enterrer eux-mêmes dans des trous individuels. Ceci faisait beaucoup de trous pour peu d'hommes et si la malchance les avait implantés sur un filon de roche, on comprend aisément l'écœurement des pompoms rouges, d'autant que fréquemment les pièces furent déplacées au cours de la bataille et que si l'on pouvait bouger les canons grâce à leurs roues, il n'en était pas de même pour les trous qu'il fallait recommencer.

**Le général Koenig** lui-même se plaignait de ce que les marins, au lieu de creuser des trous convenables, se contentaient de « gratouiller le sable avec leurs fourchettes ».

**« Le général Koenig lui-même se plaignait de ce que les marins, au lieu de creuser des trous convenables, se contentaient de « gratouiller le sable avec leurs fourchettes »**

***Les trous, ou réflexion sur la bataille de Bir Hakeim » Jacques Bauche - Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare, n° 101, 1982***

**Sous-Lieutenant Benjamin FAVREAU, Bataillon du Pacifique**

Mon alvéole personnelle, également reliée à la tranchée par un étroit passage, ne différait guère des autres que par le luxe de l'aménagement intérieur. C'était un trou de 1,50 m dans la partie la plus profonde, et recouvert d'une toile de tente portée par des chevrons horizontaux, sur laquelle j'avais étendu une couche d'environ 20 cm de terre. En cas d'attaque, point de superstructures, ni rien qui indiquât de loin notre cité de troglodytes à des assaillants ou à des artilleurs.

Evidemment on n'y était pas à l'abri d'un coup au but, ni même d'un camion égaré qui viendrait à passer par là dans la nuit, mais la toiture visait à protéger de la chaleur, de la poussière et des mouches plus que des obus. Chez moi les murs étaient tendus de couvertures et, suprême confort, une planche formant étagère, près de l'entrée, était garnie de livres. En guise de porte, une couverture pendue en travers du boyau d'accès protégeait du vent de sable et empêchait les mouches de venir se mettre au frais dès 8 heures du matin.

**« En guise de porte, une couverture pendue en travers du boyau d'accès protégeait du vent de sable et empêchait les mouches de venir se mettre au frais dès 8 heures du matin »**

**Compagnon de la Libération. Mémoires de Benjamin Favreau, Geste Editions, 2011**

**Anonyme, Bataillon des Fusiliers Marins**

Le révérend **père L...(Lacoin)** est aumônier de notre bataillon. Ce qui le désole c'est que la division a été équipée avec du matériel et selon le règlement britannique. Or, suivant ce règlement, il n'y a pas d'aumônier pour un bataillon tel que le nôtre. Donc, pas de voiture, pas de tente, pas de matériel de campement ; il n'a rien pu toucher. Le reste, ça lui serait assez égal, mais ne pas avoir de voiture, ça lui fiche un complexe ! Aussi a-t-il décidé de s'en fabriquer une lui-même. Cannibalisant un châssis d'un côté, en récupérant une carrosserie d'un autre, en fauchant une roue par-ci, en échangeant un carburateur par-là contre une cartouche de cigarettes, et ainsi de suite. Il est arrivé à un résultat à peu près satisfaisant ; sa voiture a une touche impayable que ne désavouerait pas Dubout. L'engin, entre autres perfections, comporte un accélérateur à main permettant de régler la vitesse à allure constante et très réduite.

Lorsque le vent de sable sévit sur Bir-Hakeim, chacun évite, en général, d'avoir à se déplacer ; mais c'est justement à ce moment-là que notre Padre se découvre une visite urgente à rendre à l'autre bout du périmètre.

Comme la position est criblée d'abris profonds, de boyaux, de trous servant de protection aux canons et aux véhicules, il faut faire très attention en roulant de ne pas provoquer d'accident : et avec le vent de sable, par une visibilité réduite à un mètre ou deux, cela devient vraiment très dangereux.

L'aumônier a imaginé de régler sa voiture à la vitesse d'un homme au pas, et de marcher à côté d'elle ou de la précéder pour pouvoir mieux la diriger.

Et... vous avez deviné la suite : un jour notre bon Padre a rencontré en cet équipage un vieux copain tout aussi bavard que lui. Je ne sais sur quel point de théologie la conversation porta, mais ce qui est certain, c'est que la voiture continua toute seule sa course, et que le lendemain la division tout entière apprenait dans un immense éclat de rire que le véhicule, traversant sans encombre et comme un fantôme, tout le périmètre du retranchement, puis, coupant sans incident toute la largeur du champ de mines, se perdit corps et bien dans les sables du désert où il disparut à tout jamais, le vent ayant, derrière lui, effacé les traces de pneus qui le reliaient à la vie

Étrange destin pour une voiture d'aumônier !

**« Le véhicule, traversant sans encombre et comme un fantôme, tout le périmètre du retranchement, puis, coupant sans incident toute la largeur du champ de mines, se perdit corps et bien dans les sables du désert où il disparut à tout jamais »**

## MARS 1942

**Julien OZANNE, 1<sup>er</sup> Bataillon du Génie**

Notre compagnie, la 1<sup>ère</sup> compagnie du Génie, est chargée en particulier d'établir des champs de mines autour de la position, de déminer éventuellement, et d'aider à la réalisation des abris.

Notre groupe atelier est le seul sur la position à posséder un matériel tel que tour, perceuse, meule, soudure autogène, forge et un groupe électrogène.

Notre compagnie n'est pas notre seul "client" nous sommes sollicités par les autres unités pour les dépannages et parfois pour des travaux relativement importants. Ce fut le cas, par exemple avec le **lieutenant Dewey** de la Légion et l'aide d'un soudeur professionnel, adapter des canons de 25 anti-char français sur des chenillettes anglaises, ou aménager la caisse de certains camions pour permettre à un canon de 75 embarqué de tirer directement.

Nous soudons et découpons sans lunettes, nous n'en avons pas, et comme métal d'apport nous utilisons du fil de fer galvanisé.

... j'ai très souvent eu la mission de me rendre dans les ateliers lourds et les dépôts autour de Tobrouk pour nous approvisionner en pièces de rechange. Ces pièces, j'ai aussi l'occasion de les trouver sur des carcasses de camions abandonnés et même de trouver des véhicules presque complets.

**« j'ai très souvent eu la mission de me rendre dans les ateliers lourds et les dépôts autour de Tobrouk pour nous approvisionner en pièces de rechange. Ces pièces, j'ai aussi l'occasion de les trouver sur des carcasses de camions abandonnés et même de trouver des véhicules presque complets »**

**Julien Ozanne. Bir-Hakim l'Authion n° 146, octobre 1992**

**Lieutenant Gustavo CAMERINI dit Clarence, 13 DBLE**

Devant nous, on avait fini de disposer des champs de mines. Il y avait une erreur fondamentale dans tout ceci : les champs de mines étaient certes très vastes et très bons, comme cela se démontra par la suite, pour empêcher les moyens motorisés d'arriver à nous, mais, en même temps ils empêchaient de sortir.

C'était un gros défaut, que présentait aussi la ligne Maginot : l'impossibilité de passer de la défensive à l'offensive...

...Nous communiquions par des sortes de boyaux qui passaient d'un côté et d'autre. Nous avions de bonnes liaisons avec nos voisins nos armes automatiques étaient bien postées, et l'artillerie qui se tenait à l'arrière, au centre, était prête à tirer sur tout objectif.

Pour ne pas me contredire, je rappelle qu'il y avait toutefois une sortie, une seule, qui permettait aux camions et aux chenillettes de sortir, mais ce passage, le seul que j'ai connu, était rapidement rempli par les mines dès que nous étions passés.

C'est tout.

**« C'était un gros défaut, que présentait aussi la ligne Maginot : l'impossibilité de passer de la défensive à l'offensive »**

***Ce soir nous monterons tous au paradis. Gustavo Camerini. Edition A. Barthélémy, 2002***

## 5 MARS 1942

Caporal Jacques BARDET, *Bataillon d'Infanterie de Marine*

### 5 Mars 1942

Pluie, pluie pluie ! Tout autour de nous, il y a des vraies mares, les escargots déambulent ; c'est assez étonnant dans le désert.

Ils se nourrissent probablement de quelques épineux qui s'obstinent à pousser là. Ils ont la taille de nos petits gris, mais ils sont tout blancs. Un froid de temps de Noël en France ...le brouillard nous transit !

**19 heures** – La nuit est belle, quoique très ventilée. Profitant de l'accalmie, nous avons rempli les touques à eau en recueillant l'eau des mares qui était boueuse, mais pas saumâtre comme celle des puits. D'ailleurs, les plus proches ont à 60 kilomètres.

**22 heures** - Je viens de terminer ma faction. J'ai été étonné de la beauté de la nuit. Les toiles brillent d'une façon merveilleuse comme pour pardonner au ciel d'avoir été si laid !

**« Un froid de temps de Noël en France ...le brouillard nous transit ! »**

*Français Libre à en mourir. Carnets de Jacques Bardet. Ed; Italiques, 2010*

**Capitaine Paul MORLON, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Progressivement, nous creusons une fouille de plus en plus profonde dans un rocheux très dur. Il faut travailler du pic et de la barre à mine. Pour pouvoir tirer plus de 7 km, il faut enterrer la crosse du canon, donc faire un trou supplémentaire appelé circulaire de crosse. Au début cette circulaire est limitée à un angle mort. Mes pièces tirent ainsi de 1 600 à 3 200 millièmes, celles de la 1 de 3 200 à 4 800, celles de la 2 de 4 800 à 6 400, et celles de la 3 de 0 à 1 600 millièmes...

Petit à petit, **Laurent-Champrosay** fait étendre cette circulaire à 3 200 millièmes, puis finalement à 6 400. Chaque pièce du régiment peut battre tout l'horizon à 11 km. L'alvéole de pièce devient un grand trou de près de 5 mètres de diamètre, avec, au milieu, un cône tronqué : sur sa partie plate et horizontale reposent les roues du canon qui est presque en équilibre. Les déblais sont utilisés pour faire un mur de sacs à terre et étalés derrière ces sacs pour le camouflage. Le surplus est utilisé pour la protection des postes de tir du lieutenant et des chefs de section et de celle des tracteurs, partiellement enterrés et protégés en plus par une rangée de "*tanakés*" (bidons d'essence de 20 litres de forme parallélépipédique) remplis de terre et de cailloux. Dans les parois des alvéoles des pièces sont creusés des abris à munition dont le toit est fait de chevrons et de sacs à terre. A l'horizontale, les canons tirent légèrement au-dessus du sol naturel. Le camouflage est réalisé par de grands filets garnis de bandes d'étoffes bariolées ; les bords des filets sont enterrés dans le sol. Vu du sol, le camouflage est excellent. L'utilisation de photos prises par avion permet de le rendre parfait.

**« Le camouflage est réalisé par de grands filets garnis de bandes d'étoffes bariolées ; les bords des filets sont enterrés dans le sol. Vu du sol, le camouflage est excellent »**

***Souvenirs d'un officier d'artillerie coloniale 1938-1976 par Paul Morlon Bookpole 2001***

**Louis COME, Bataillon d'Infanterie de Marine**

L'effectif de la brigade formée en Syrie par le **Général de Larminat**, comprenait 3700 hommes ; un tiers de blancs, deux tiers de noirs.

Nous étions tous des « ralliés », combattants volontaires en provenance de tous les coins du monde.

Il y avait dans nos rangs, des Américains, des Anglais, des Allemands qui tenaient à se venger des nazis, des Espagnols qui avaient combattu Franco, des juifs qui fuyaient les massacres ethniques, ainsi que des Français venus de Syrie, d'Egypte, du Liban et de Palestine.

**« Nous étions  
tous des  
«ralliés»,  
combattants  
volontaires en  
provenance de  
tous les coins  
du monde »**

***Ne pas oublier, ne pas être oublié. Mémoires de Louis Côme***

**Aspirant Jean BELLEC, Bataillon du Pacifique**

A Bir Hakim, les patrouilles ont commencé tout de suite après l'installation. Les Calédoniens se sont révélés les plus mordants. Le but est de donner des renseignements sur l'ennemi. En réalité, il s'agit surtout d'aguerrir les gens de les maintenir en haleine. Il y a quelquefois des engagements de nuit : on tire dans tous les azimuts, mais en général, il n'y a même pas de blessés.

A cinquante kilomètres de la position, environ, des rideaux d'automitrailleuses se déploient de jour face à l'ennemi, ou se regroupent la nuit.

On appelle ça des *leaguers*, un mot qui vient d'Afrique du Sud et qui date de la guerre des Boers. Ils font des rondes avec leurs blindés et, le lendemain, vont reprendre position.

**« A Bir Hakim,  
les patrouilles  
ont commencé  
tout de suite  
après  
l'installation »**

***Le Bataillon des guitaristes par François Broche, Editions Fayard, 1970***

**Louis COME, Bataillon d'Infanterie de Marine**

**De Janvier à Avril 1942**, l'ennemi est loin, il refait ses forces, il faut le trouver, le harceler. Pour cela nous organisons continuellement des patrouilles de jour comme de nuit, composées de deux compagnies portées d'infanterie, de sections antichars, d'une batterie de défense antiaérienne et d'une batterie d'artillerie.

Les sorties durent jusqu'à deux semaines et ces guerres de mouvements sont rudes. Nous sommes éreintés, la nourriture peu variée est composée de corned beef, de biscuits, et de thé ; nous n'avons pas la possibilité de nous laver provoquant des problèmes cutanés, des hémorragies dentaires et le scorbut...

Dans le désert, le matériel ayant la couleur du sable, l'ennemi est difficilement visible ; il faut sans cesse observer et surveiller les tourbillons de poussière. Les déplacements fréquents sont aussi une des caractéristiques de la guerre dans le désert ; une position occupée le matin peut être déplacée de 40 kms la nuit sans que l'ennemi ne s'en aperçoive.

**« Nous sommes éreintés, la nourriture peu variée est composée de corned beef, de biscuits, et de thé ; nous n'avons pas la possibilité de nous laver provoquant des problèmes cutanés, des hémorragies dentaires et le scorbut... »**

**Extrait des Mémoires de Louis Côme : Ne pas oublier, ne pas être oublié**

**Caporal-chef Roger LUDEAU, Bataillon du Pacifique**

En dehors de leur usage initial de faire partir des obus, les gargousses (\*) nous rendent quantités d'autres services ; surtout celles en forme de macaroni ; on s'en sert comme pétard après leur avoir fait subir une légère transformation ou, comme paille pour déguster nos deux litres de flotte journaliers mais on les utilise surtout pour rallumer nos réchauds parce qu'on est un peu à court d'allumettes.

Pour ça, on prend une baguette de (...) et on la flanque sur le bec encore rouge du réchaud ; ça fait pouf et ça se remet automatiquement en marche. Il y a d'autres fois, ou par inadvertance, c'est tout le paquet qui se casse la g...sur le Primus ; là alors, ça fait un peu plus fort que pouf et tout le monde est éjecté dehors, la toiture d'abord, que le cuisinier a défoncée... en passant. La marmite suit immédiatement derrière précédant de peu le fourneau qu'on peut remettre presque aussitôt en marche quand par hasard il n'a pas explosé. Il arrive quelquefois où c'est le marmiton qui est « hors d'usage » pour un certain temps et je parle en connaissance de cause puisque j'ai passé une journée entière à me tortiller le bras brûlé.

***« Il y a d'autres fois, ou par inadvertance, c'est tout le paquet qui se casse la g...sur le Primus ; là alors, ça fait un peu plus fort que pouf et tout le monde est éjecté dehors, la toiture d'abord, que le cuisinier a défoncée... en passant »***

(\*) *Gargousse* : syn. *Cartouche* : charge de poudre à canon, dans son enveloppe cylindrique.

**Roger Ludeau - Carnet de route d'un Combattant du Pacifique. Ed. à compte d'auteur, juillet 2010**

**Aspirant Roger NORDMANN, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Quand nous sortions c'était souvent pour faire ce qu'on appelait des « Jock Column ». Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'était pas une plaisanterie, mais le nom du Général qui les avait imaginées.

La Jock Column était une petite unité, assez bien armée, qui effectuait des raids entre les lignes, ce qui entraînait les combattants à la guerre dans le désert.

C'est au cours d'une Jock column que j'ai vu déboucher l'Afrika Korps sur tout l'horizon visible, à quelques kilomètres de moi. C'est une scène inoubliable ! Nous avions deux canons, alors nous avons ouvert le feu. Nous avons vu d'abord arriver six auto-mitrailleuses. Nous avons tiré, elles ont fait demi-tour. Nous pensions alors candidement avoir arrêté l'Afrika Korps quand nous avons vu, tout à coup, une nuée de véhicules, de chars qui passait la crête, s'en allant tranquillement, se disant : « *ce n'est tout de même pas deux canons qui vont nous arrêter !* ».

**« C'est au cours d'une Jock column que j'ai vu déboucher l'Afrika Korps sur tout l'horizon visible, à quelques kilomètres de moi. C'est une scène inoubliable ! »**

**Toutes les minutes, je me disais : c'est la dernière par Roger Nordmann. Bir Hakeim. Mai-Juin 1942. Il y a quarante ans, Revue Icare, n° 101, 1982**

**Aspirant Jean-Mathieu BORIS, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Pendant que s'organise la position, sous un vent de sable presque constant, nos patrouilles vont harceler l'ennemi jusque dans ses positions et sur ses arrières à 150 kilomètres à l'ouest de Bir Hacheim....

Pour correspondre par radio entre les unités et la base en évitant que l'ennemi prenne connaissance de nos propos, et profitant des nombreux Africains de la brigade, les conversations se font en bambara avec, malgré tout, l'insertion de mots tels que « 75 », « AM », etc.. Après El Alamein, nous avons trouvé dans le camion allemand qui servait de poste d'écoute toute une série de notes engueulant les malheureux radios, pourtant tous deux anciens garçons de café à Paris, pour leur incapacité à renseigner le commandement.

**« Pour correspondre par radio entre les unités et la base en évitant que l'ennemi prenne connaissance de nos propos, et profitant des nombreux Africains de la brigade, les conversations se font en bambara ...»**

**Jean-Mathieu Boris : Un Français libre 1940-1945, Espoir n°159, hiver 2009-2010**

## 14 MARS 1942

**Caporal Jacques BARDET, Bataillon d'Infanterie de Marine**

**13 heures** : précédés par les chasseurs, douze bombardiers Wellington, escortés par huit autres chasseurs, passent dans une formation impeccable au-dessus de nous, les chasseurs tombent sur des avions boches. Nous suivons le combat aérien des yeux. Un appareil tombe, suivi d'une long panache de fumée, un autre tente de fuir et se débarrasse de ses bombes, un troisième appareil brûle au sol. Quelques chasseurs hurricanes tournent au-dessus de nous à la recherche des boches rescapés de la bataille qui vient de se livrer. Enfin cette journée n'est pas monotone !

**18 heures** : je suis dans ma guitoune, la nuit a jeté son sombre manteau étoilé sur le désert ; une boîte à tabac, avec une mèche trempée dans l'essence dont la lueur me permet d'écrire ces lignes. C'est mon chez moi ! Les pierres même deviennent de vieilles connaissances et connaissent mes pensées.

Je me recueille et pense à là-bas, sans tristesse, sans amertume. Je revis ces heures comme un conte de fées couronné d'un magnifique espoir, d'une presque certitude...

Si l'occasion m'est donnée, je tâcherai d'être le plus brave pour que, à ma rentrée en France, je puisse voir de l'admiration dans les yeux de ma mère, qu'elle soit fière de moi, que je sois digne de sa confiance. Et si, chose improbable, je ne rentrais pas...que mon souvenir lui soit doux à travers ce que j'aurai pu faire pour mon pays !

**« Une boîte à tabac, avec une mèche trempée dans l'essence dont la lueur me permet d'écrire ces lignes. C'est mon chez moi !  
Les pierres même deviennent de vieilles connaissances et connaissent mes pensées »**

**Français Libre à en mourir. Carnets de Jacques Bardet. Ed. Italiques, 2010**

## 16 MARS 1942

Caporal-chef Roger LUDEAU, *Bataillon du Pacifique*

### 16 MARS 42 : EN PATROUILLE

Qu'est-ce que c'est que ces oiseaux-là ? Les « *oiseaux* » nous déclinent leur identité à grands coups de canon, quand les obus de 50, 77 et 88 s'abattent joyeusement un peu partout. On finit tout de même par réaliser que c'est colonne de faux frères et on leur répond aussitôt, ça devient alors une bagarre générale. Trois colonnes d'une centaine de véhicules chacune composées de chars, auto-mitrailleuses, half-traks et canons d'accompagnement viennent de tomber sur nos patrouilles, c'est à l'une d'entre elles que nous avons affaire. Rafales après rafales les obus s'écrasent autour de nous avec de sinistres miaulements, les éclats sifflent de partout et il n'est pas besoin de s'appeler minet pour faire le gros dos. Nos 75, mortiers, D.C.A. et mitrailleuses leur crachent un terrible barrage qui les tient de 7 h. à 11 h mais à bout de munitions et presque encerclés par les deux autres colonnes, nous nous replions sur EL TELIM en leur expédiant nos avant-derniers obus.

**« ...les obus  
s'écrasent  
autour de nous  
avec de  
sinistres  
miaulements,  
les éclats  
sifflent de  
partout et il  
n'est pas  
besoin de  
s'appeler  
minet pour  
faire le gros  
dos »**

*Roger Ludeau - Carnet de route d'un Combattant du Pacifique. Ed. à compte d'auteur, juillet 2010*

## 19 MARS 1942

Le matelot de service à Bir Hacheim

19 Mars. Rencontre avec un mort en fuite...

*« Comment t'es-tu pris pour terminer le jour des gens qui parlent sur la couche des sables que je vois cousue d'or ? Là aussi je voudrais m'enfoncer dans les coussins des dunes, doucement, poussé seulement par les rayons de la lune et les bras des étoiles. Je voudrais me fondre sans bouger, dans le buvard des terres assoiffées, du soleil plein les yeux et des fleurs à la bouche.*

*« Je ne veux pas de sable jeté avec la pelle, qui cache d'un seul coup la moitié du ciel, parce que j'aime trop le ciel. Mes amis, qui jettent le sable, le font mal et vite que toujours leur répond l'écho du dernier nom, de celui dont ils ferment les yeux. Ils l'entendent et se trompent sur le sens de la plainte. Pourtant la voix du sable glissant au long du corps sans âme n'est pas celle des heures de flux ou de reflux qu'on entend à ma grève.*

*« N'est-ce pas que c'est vrai ce que je te dis là ? Dis-moi que j'ai bien entendu la plainte ? Réponds ? Ne me regarde plus avec les souterrains creusés en ton visage.*

*Ne laisse pas ton bras tomber si je le touche, car j'aurais peur après de mourir à mon tour. » (...)*

*Les méditations du « matelot de service » à Bir-Hakeim. Extrait de la Revue de la France Libre, n° 35, février 1951*

## 21 MARS 1942

Jacques BARDET, *Bataillon d'Infanterie de Marine*

De nouveau cet affreux sable revient, le sable se glisse sous mes dents, dans mes oreilles, on pourra y planter des choux. Mes cils et sourcils sont poudrés comme par le rimmel d'une élégante....Parfois un tourbillon emporte les touques à essence vides qui passent comme une fanfare discordante dans un fracas de ferrailles en heurtant les cailloux...

J'étais de quart ce matin et les avions m'ont fait souvent sauter sur mon FM. Une seule fois c'était un Allemand et il est passé hors de ma portée. Je ne désespère pas d'en descendre un !

**16 h30.** Je reviens de rendre visite aux copains de la première pièce ; nous discutons, le vent souffle violemment, un ronflement rageur, un moteur lancé à plein gaz, quatre types me présentent leur échine, le trou n'était pas assez profond ! Le bruit saccadé des armes automatiques...Le FM s'arrête de tirer et je saute sur le tireur... Dans son énervement il avait mal engagé le chargeur. Trois formes confuses : trois appareils boches passent comme des éclairs dans le nuage de sable blanc qui tourbillonne. Ils lâchent six bombes, un camion est atteint et flambe, le chauffeur, un Noir, est tué.

Toutes les pièces de D.C.A ont tiré, mais la visibilité était défectueuse.

**« Mes cils et sourcils sont poudrés comme par le rimmel d'une élégante.... »**

*Français Libre à en mourir. Carnets de Jacques Bardet. Ed. Italiques, 2010*

**Capitaine Paul GUENON, Santé- Bataillon de Marche n° 2**

Je suis parti en « Jock Column », c'est une espère ce grosse patrouille ; peu de gens et beaucoup d'armes. On va de l'avant à travers le désert. On ne sait pas ce qu'on fera. Peut-être rien, peut-être quelques coups de main fructueux, peut-être une vraie bataille.

Après une soixantaine de miles dans la nature, nous nous arrêtons derrière un léger repli de terrain qui est une véritable aubaine dans ce désert, plus plat que jamais.

Ma sanitaire est bien camouflée et j'y ai déployé mes armes médicales : pansements, seringues, drogues ...malades et blessés peuvent venir.

Mon trou pour cette nuit est fait : 0,50m sur 1,80 à 40 cm. De profondeur dans une argile sableuse blanche comme de la craie. Dans le fond, quelques couvertures. Par-dessus, une toile de tente. On entre en rampant. Cela a une odeur de tombe fraîche. Il suffirait de rabattre la terre, quelques cailloux de planter une croix dessus pour que cela fasse une sépulture convenable.

Ce n'est pas que je redoute spécialement cela mais je le dis parce que l'idée m'en vient. J'en profite pour noter encore que j'ai, très sincèrement, un mépris total de la mort. Je pense à elle assez souvent (elle-même se charge bien de se rappeler à notre souvenir) mais elle me semble si naturelle....

A vrai dire, il doit y avoir là beaucoup d'égoïsme : la mort, n'est-ce pas, c'est une chose qui arrive aux autres...

**« Cela a une odeur de tombe fraîche. Il suffirait de rabattre la terre, quelques cailloux de planter une croix dessus pour que cela fasse une sépulture convenable ».**

## **Aspirant Jean BELLEC, Bataillon du Pacifique**

J'ai toujours une navigation très précise, j'ai beaucoup étudié l'orientation, ce qui m'a valu la confiance de mes hommes. On était 12 cette nuit-là. Il y avait un petit oued où j'ai laissé le gros de mon effectif. On s'est avancé un peu, et on entendu le type qui faisait la ronde, il appelait « *numéro cinque, numero quarto, etc..* ». On est passé en rampant, entre deux sentinelles. On avait épouvantablement froid. Soudain une sentinelle a dit « *Qui va là ?* » On a commencé à ne plus bouger, mais on avait tellement froid qu'on s'est dit « *Il nous fait suer, on y va quand même* ». Il ne nous a pas entendus. On est rentrés dans le rond. Ces sacrés Italiens avaient des mitrailleuses, un peu partout, sur le bord, et toutes les vingt minutes, chaque mitrailleuse tirait un coup, comme ça, pour le plaisir. On a trouvé des fils de téléphone qu'on a suivis. C'est comme ça qu'on est arrivés au P.C. Il y a eu un petit incident : on a vu un canon, sur une petite colline. On s'est dit : « *on va aller y mettre une charge à retard* ». On monte, mais arrivé en haut, on a vu que c'était un rocher qui avait la forme d'un canon !

...Il y avait un dépôt de grenades. On ne savait pas quoi faire de notre charge, et, comme on l'avait préparée pour le canon, on l'a placée dans le dépôt. Quand l'alarme a été donnée, tout le monde s'est mis à tirer vers l'extérieur. Pas un n'a eu l'idée que c'était à l'intérieur que ça se passait ! On se camoufle dans un trou, avec du sable sur le nez. Tout le monde passe à côté de nous sans nous voir.

Au bout d'un certain temps, on s'est levés et on a marché comme les autres. Ils n'ont rien vu, on est sortis, on a récupéré les autres et on est partis.

**« On se camoufle dans un trou, avec du sable sur le nez. Tout le monde passe à côté de nous sans nous voir »**

***Le Bataillon des guitaristes par François Broche, Editions Fayard, 1970***

## Lieutenant Henri PAYONNE, Bataillon du Pacifique

Ce qui m'a frappé, chez **Broche**, c'est son sens de l'humour et aussi l'adoration que lui vouent ses hommes, spécialement les Tahitiens...

Un jour, j'ai dit à **de Larminat** : «*Je n'ai pas quitté ma femme et mes enfants pour ouvrir les portières et porter les serviettes*». Il m'a demandé si je voulais vraiment aller au baroud, j'ai répondu oui.

... J'ai rejoint le bataillon à Bir Hakim et j'ai eu mon baptême du feu au cours d'une Jock colonne. Quand on est chef de section, c'est dur, le baptême du feu ; il ne s'agit pas d'avoir la pétoche. Je l'ai dit au **Colonel (Broche)** et j'ai été tout étonné de l'entendre me répondre «*Il ne vous est jamais venu à l'esprit que le baptême du feu, quand on est chef de bataillon, c'est autre chose encore ?* »

Et pourtant, quand je le vois debout, sur le marchepied de sa voiture, absolument inconscient du danger, pendant les attaques aériennes, je n'arrive pas à croire qu'il puisse éprouver le moindre sentiment de peur !

Il veut constamment que je fasse des plans d'attaque, en oubliant que je ne suis pas militaire de carrière, moi. Je fais des plans, avec l'impressionnante batterie de crayons de couleur qu'il garde jalousement dans son P.C...

Ma spécialité, ce sont les feux qui se croisent, il paraît que j'ai un doigté remarquable pour dessiner les pointillés, qui sont toujours droits, même quand je ne me sers pas d'une règle. Quant au Colonel, les couleurs l'enchantent !

Les Tahitiens l'appellent «*le metua* », le père, je crois qu'ils ne se doutent pas à quel point au fond, il est gosse.

Et ça, ça me plait à moi !...

**« Les Tahitiens l'appellent « le metua », le père, je crois qu'ils ne se doutent pas à quel point au fond, il est gosse »**

***Le Bataillon des guitaristes par François Broche, Editions Fayard, 1970***

## 24 MARS 1942

Capitaine Paul GUENON *Santé / Bataillon de Marche n° 2*

Très bonne nuit dans mon trou. J'avais chaud. La terre m'enveloppait. Elle était autour de moi comme une présence, maternelle. Au dehors, un vent violent soufflait et je me pelotonnais dans les couvertures, enrobé de bien-être.

Réveil à six heures. Etat d'alerte. Il faut tout préparer comme pour partir. Joseph réussit néanmoins un jus acceptable.

Huit heures : fin d'alerte. On déballe...il fait un vent à écorner les cocus, un « *vent à démâter le second* » comme diraient les marins.

Dix heures. Véhicules ennemis à l'horizon. Ennemis, a priori. Branlebas de combat... Et fausse alerte. Je demande : « *Qu'est-ce que c'était ?* Et on me répond « *Trois cons d'anglais !* »

20 h 30. La journée se termine sans incident notable en dehors de quelques attaques sans résultats des avions de chasse ennemis. Le vent est devenu faible et tiède. La soirée est infiniment douce. Bien installé dans mon ambulance, je fais tourner mon phono en sourdine (*il ne me quitte pas !*) avant d'aller dormir. Dernier whisky, dernière pipe. Illusions de confort : en somme, on commence à savoir voyager. Sixième nocturne de Fauré ... Si toute la nuit pouvait voir se continuer les rêves merveilleux que fait naître en soi cette musique !

**« Bien installé dans mon ambulance, je fais tourner mon phono en sourdine (il ne me quitte pas !) avant d'aller dormir. Dernier whisky, dernière pipe »**

*Journal de Paul Guénon*

## 4 AVRIL 1942

**Sergent John MARTIN, Bataillon du Pacifique**

**« Kararo » est mort en Jock column. Le premier tué. Les camarades m'ont raconté, ventre ouvert, il se tenait les boyaux et continuait à tirer.**

**Kararo Tainui** né en 1906 à Napuka est le premier à tomber au combat le 4 avril 1942 dans le secteur de Bir Hakeim. Natif des Tuamotu, chauffeur de taxi au marché de Papeete, il est tué lors d'une opération « jock columns », colonnes motorisées appelées ainsi par les anglais du nom de leur instigateur, le général Jock Campbell.

Kararo revivait avec ses frères d'armes du bataillon, lors de leurs déplacements dans l'immensité du désert lybien, à l'instar de leurs ancêtres maoris, les grands voyages transocéaniques du passé.

Ils naviguaient à la boussole et au compas solaire.

Partie de Bir Hakeim, la jock column de Kararo avait pour mission de simuler une attaque de la 8ème armée britannique afin d'attirer sur elle le gros de la luftwaffe basée en Méditerranée, et ainsi permettre à un convoi de la Royal Navy de ravitailler Malte.

Sa colonne fonce sur **Bir El Hamarin** à une centaine de kilomètres de Bir Hakeim puis se rabat sur le nord, pousse des éléments au-delà de la **piste qui relie Mechili à Tmimi**, tandis que les automitrailleuses et les colonnes de la 1ère division sud-africaine attaquent des aérodromes entre Tmimi et Martouba.

La diversion atteint son but mais la brigade perd 13 véhicules incendiés dans des engagements avec l'ennemi.

Kararo adossé à la benne du camion « fordson » de son groupe tient fermement son fusil anti-tank. Le long crépuscule du désert s'installe. Les camions qui flambent ajoutent un éclairage ténébreux aux assauts des chasseurs bombardiers ennemis. Les bombes anti-personnelles pleuvent, leurs mitrailleuses crépitent.

**Kararo** tire avec son fusil anti-char sur un avion presque à bout portant, réitère son tir sur un second. Un troisième avion se présente par le travers et lance une petite bombe qui explose non loin de lui.

**« Malgré sa terrible blessure, kararo est toujours debout. De son bras gauche, il essaie de contenir ses entrailles tout en continuant de tirer. A bout de munitions, il s'effondre, pour laisser son âme retourner à havaiki ».**

Un éclat lui ouvre le ventre.

Malgré sa terrible blessure, **kararo** est toujours debout. De son bras gauche, il essaie de contenir ses entrailles tout en continuant de tirer. A bout de munitions, il s'effondre, pour laisser son âme retourner à havaiki.

**John Martin- Extrait du Tome 3 "les tahitiens dans la guerre - la seconde guerre mondiale - " à paraître . Jean- Christophe Teva SHIGETOMI Graphiste : Jean- Louis Saquet**

## 4 et 5 AVRIL 1942

Caporal-chef Roger LUDEAU *Bataillon du Pacifique*

### 4 avril 42 : Désert de Libye

Le mois d'avril nous est néfaste, ça c'est indéniable tout au moins question aviation. On vient de faire « absorber » du 75 à une concentration de véhicules ennemis, malheureusement, ça a réveillé le gros nid de guêpes de MEKILLI. Trente-quatre avions nous tombent dessus, comme nous n'avons toujours pas de D.C.A., c'est avec une joie féroce qu'ils nous massacrent pendant une heure et demie, passant si près de nous qu'ils touchent les antennes de nos voitures radio. On voit même les pilotes cherchant à repérer leur prochaine victime (j'allais dire coq de bruyère) et cette fois, il y en a. Pas moyen de se camoufler, c'est plat comme la mer par temps calme ; on riposte comme on peut avec nos fusils mitrailleurs et armes individuelles mais, ils ont l'air de s'en f... éperdument et les bombes pleuvent de plus belle frappant nos camions de plein fouet, ce qui n'arrange rien car ils sont bourrés d'explosifs et d'essence qui se mettent à sauter projetant leurs éclats meurtriers dans tous les azimuts. A la tombée de la nuit, quand à bout de munitions, les oiseaux de mort s'en vont, on se relève complètement hébétés et à bout de nerf. Ce n'est pourtant pas le moment de flancher, l'ennemi commence à remuer là-bas et il faut déguerpir en vitesse avant d'être encerclé. Ce n'est pas une petite affaire : sur dix-sept véhicules il nous en reste sept plus ou moins amochés et en plus on a tué **Cararo** (*Kararo*) et huit blessés dont deux ne tarderont pas à mourir. Ce soir la speakerine de Radio Rome annonce triomphalement : Désert de Lybie « *Nos forces viennent d'anéantir complètement une patrouille française libre* ». La dite patrouille bien amochée mais pas complètement anéantie, se fend la g... jusque-là et quoique la situation ne soit pas fameuse ça nous ravigote suffisamment pour regagner notre base clopin-clopant.

**« Ce soir la speakerine de Radio Rome annonce triomphalement : Désert de Lybie « Nos forces viennent d'anéantir complètement une patrouille française libre ». Ladite patrouille bien amochée mais pas complètement anéantie, se fend la g... jusque là »**

### 4 – 5 AVRIL 42

Après avoir marché tout le reste de la nuit pour échapper aux patrouilles ennemies, nous sommes au lever du jour, survolés par des formations aériennes adverses qui doivent avoir d'autres chats à fouetter que de nous

mitrailler, et c'est heureux pour nous, qui sommes exténués. On tient encore debout, on se demande comment.

Un peu plus tard, un de nos postes avancés nous recueille. Après un bon thé au lait et un petit somme, faute d'autre moyen de locomotion, on décide de faire, sur nos deux pattes, les quelques 18 ou 20 kilomètres qui nous séparent de notre base. Sous ce soleil de plomb, c'est risqué ; quelques heures plus tard, la peau fait mal tellement elle est déshydratée, par la terrible chaleur (*60 centigrades en moyenne*) la langue est sèche comme de l'amadou, les lèvres se fendent. On essaie de tenir jusqu'à la nuit sans toucher à notre maigre réserve d'eau qui reste notre unique chance de survivre deux ou trois jours de plus si on manque la patrouille. A mi-chemin, par je ne sais quel miracle, on trouve deux flaques d'une eau boueuse. Vite ! Un chiffon sur la bouche pour « *filtrer* » la mixture et on se sent tout à fait mieux après en avoir lampé quelques tasses. A la nuit, on arrive sur la base ; plus personne, c'est désert dans le désert, des cratères de bombes, des traces de mitraillages et deux véhicules en feu nous fixent tout de suite : la patrouille a été attaquée par l'aviation et, pour une raison quelconque, s'est repliée. Ça va mal, très mal pour nous ; si on ne réussit pas à se faire ramasser, nous sommes foutus, nos bases d'opérations sont à des centaines de kilomètres, l'avant-poste d'où on vient devait se replier également, plus moyen d'y retourner. En fouinant un peu partout, on trouve un peu d'eau dans un fût et beaucoup d'essence, ça nous redonne un peu d'espoir et, comme la nuit porte conseil, on se met en boule tous en tas pour se réchauffer un peu ; la nuit, il fait très froid si le jour on étouffe dans ce paradis à chameaux.

Nous sommes réveillés en pleine nuit par un sourd grondement. Pas de doute, ce sont des colonnes motorisées en marche, mais qui ? Les fusées multicolores qui montent vers les cieux ne nous le disent pas, et, comme il fait trop noir pour reconnaître au profil si ce sont nos véhicules, on se tient coi.

Un peu avant le jour, et à la majorité des voix, on opte pour faire un grand feu, un très grand feu qui doit se voir de la lune. Amis ou non, si on ne nous ramasse pas, nos squelettes ne vont pas tarder à décorer le coin du globe. Très inquiets, et tendus à l'extrême, on attend les résultats de notre illumination ; ça ne tarde pas ; à l'horizon, grossit à vue d'œil un nuage de poussière dans lequel on finit par y reconnaître une de ces voitures jaune sale qu'on ne trouve que chez nous ; elle arrive à fond de train ; inutile d'insister, on ne peut pas décrire notre soulagement. Le Lieutenant qui la monte nous fait signe d'embarquer en vitesse et, repart encore plus vite. Il nous explique alors que l'ennemi passe à l'offensive ; le grondement des .... cette nuit, c'étaient leurs formations blindées et motorisées qui avançaient, toutes nos patrouilles se replient sur les positions de combat. Brr... on l'a échappé belle.

Pour finir de nous assommer, il conclut narquois : *vous avez eu de la chance, un peu plus on vous bombardait aussi, nos 75 étaient prêts à vomir un feu d'enfer sur cette illumination qui nous paraissait pourtant bizarre de la part de l'ennemi, c'est pourquoi on a voulu voir « ça » d'un peu plus près avant de déclencher le tir.*

Sans avoir fait de mauvaises rencontres, on rejoint la patrouille de notre sauveur. Décidément il était grand temps de nous ramasser, car celle-ci qui est une des dernières en « *circulation* » n'attend plus que la nuit pour se replier sur nos positions de Bir Hacheim.

Après avoir roulé toute la nuit, nous venons d'arriver à Bir Hacheim où nous retrouvons le gros de notre patrouille et le reste du Bataillon. Il ne nous reste plus rien : tout a sauté dans le mitraillage aérien que nous avons essuyé le 4 avril. On nous remet à neuf aussi sec et on attend les événements.

L'ennemi s'est arrêté sur nos anciennes bases de patrouille. El Bacher, Mekilli, etc... Aussi on leur réexpédie quelques patrouilles histoire de les « *tâter* ». Eux nous tâtent à grands coups de 155 du plus loin qu'ils nous aperçoivent.

## 5 AVRIL 1942

**Révérénd Père Jules HIRLEMANN, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Au matin de Pâques 1942, nous étions en «Jock Column», assez loin de Bir-Hakeim. Le groupement, sous les ordres du **Commandant Babonneau**, comprenait des éléments du 2e Bataillon de la 13e Demi-Brigade L.E., des automitrailleuses, des fusiliers marins, du génie, de l'artillerie, du service de santé.

C'est en vain que nous avons essayé de nous rassembler pour assister au Saint-Sacrifice de la Messe. Les avions de chasse italiens nous avaient repérés et, par vagues successives nous harcelaient. Il était plus de midi quand le **Capitaine de Sairigné** vint à moi. « *Père, peut-être pourrez-vous célébrer maintenant. Les unités restent sur place, en alerte, je serai votre assistant* ».

A l'abri d'un plissement de terrain, à l'arrière d'un camion, fut installé l'autel portatif - jamais **Gabriel de Sairigné** ne fut plus grand, ne fut plus beau qu'en ce dimanche de Pâques où seul, à genoux, en plein désert, il reçut son Dieu dans la Sainte-Communion

**« A l'abri d'un plissement de terrain, à l'arrière d'un camion, fut installé l'autel portatif - jamais Gabriel de Sairigné ne fut plus grand, ne fut plus beau qu'en ce dimanche de Pâques où seul, à genoux, en plein désert, il reçut son Dieu dans la Sainte-Communion »**

**Messes en Libye. Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, Revue Icare, n° 101, 1982**

## 5 AVRIL 1942

### Capitaine Paul GUENON Santé - Bataillon de Marche n° 2

Dimanche de Pâques du côté de Tangerer. (*Ce nom a un petit air espagnol qui me plait*). Chaleur, sécheresse, mouches, soif, avions qui bombent et qui mitraillent. Camions qui brûlent...Morts, blessés, Pâques 1942... Pâques 1941 me virent dans l'Océan Indien...Pâques 1938 m'avaient vu dans l'Atlantique du côté de Madère ??? Pâques 1940 et 41 au Congo... Où me verront Pâques 43 ? En France ? Pourquoi pas ?

J'ai tout de même réussi à donner à ce jour de Pâques un petit air si particulier qui était presque un jour de fête. J'ai passé l'après-midi, qui fut chaude et calme, buste et jambes nues au soleil, fumant pipes sur pipes et m'imaginant que je rôtais sur une page de France... avec cette chance d'avoir assez de whisky pour orienter mes facultés imaginatives sur des azimuts optimistes. Les avions nous laissèrent en paix jusqu'au soir. Le temps ne fut ni long ni court. Il fut le temps normal d'une honnête après-midi de farniente. Le whisky aidant, je fis sur ma plage, la connaissance d'une belle fille brune qui s'appela Lucienne puis Edmée, qui avait une poitrine remarquable et des bras extraordinairement frais. Très vite elle m'adora, je l'adorai, et nous eûmes de saines amours dans un appartement confortable. J'aimais beaucoup mon complet gris, sa robe blanche, et notre roadster V 8 qui était grenat... En somme, excellente après-midi.

**« J'aimais  
beaucoup  
mon complet  
gris, sa robe  
blanche, et  
notre roadster  
V 8 qui était  
grenat...  
En somme,  
excellente  
après-midi »**

*Journal de Paul Guénon*

**17 AVRIL 1942**

**Capitaine Paul GUENON, Santé-Bataillon de Marche n° 2**

Toujours Bir Hacheim et les mêmes «birachémiades». Longues journées vides. Quand se décidera-t-on à se battre dans ce coin-là ? Je partage mes soirées entre les cartes et la musique. Nous avons cette chance que nous manquons rarement de whisky ou de gin. Avec **Tramon** et **Mabille**, si nous avons le phono et une bouteille, nous passons des soirées admirables qui durent jusqu'aux petites heures.

Vents de sable chaud...c'est bien désagréable.

Cette campagne me laissera l'impression d'un temps de prison.

Temps de prison avec ce raffinement de cruauté qu'on n'a pas dit au prisonnier pour combien de mois ou d'années il en avait à tirer.

Vents de sable chaud... On rêve de fraîcheur, de jardins verdoyants, de sources claires, de douches, de boissons glacées...ô la buée sur un grand verre ! ô une paille ! ...

Le physique baisse progressivement mais le moral est inébranlable. On fait son boulot quoi... et, plus tard, l'ayant fait et bien fait, on n'en goûtera que mieux le retour au calme, au confort, au bonheur. La calme et confortable vie bourgeoise, le pot-au-feu, les pantoufles, l'épouse ou l'amie qui en tient lieu, cela aussi pourtant est uniforme et nous pousse à regarder en dedans de nous-mêmes, et nous apprend à nous connaître (...). Ecrivant cela, je pense encore une fois à Alep, où en quelques mois, j'en ai appris davantage sur mon propre compte qu'en des années de voyage et de guerre.

**« Toujours Bir  
Hacheim et les  
mêmes  
«birachémiades.  
  
Longues journées  
vides. Quand se  
décidera-t-on à  
se battre dans ce  
coin-là ? »**

**Journal de Paul Guénon**

**Sergent John MARTIN, Bataillon du Pacifique**

Un jour, **Bernut**, un Calédonien qui a fait la guerre de 14 et qui est préposé à la citerne, vient m'apporter la ration journalière d'eau. Il ajoute « *Goûte moi ça, John, tu vas avoir une belles surprise !* ». C'était de l'eau vraiment douce...Je lui ai demandé où il l'avait eue.

Il me dit : « *Nous avons trouvé un puits dans le désert, c'était de l'eau très douce, plus la peine d'aller à Tobrouk, les Anglais peuvent se la garder, leur eau saumâtre !* ». C'était un légionnaire qui avait montré ce puits.

Finalement, ça s'est su et tout Bir Hakim a été chercher de l'eau à ce puits ; il n'a pas tardé à être sec.

Un jour, **Bernut** m'apporte à nouveau de l'eau saumâtre, je lui demande s'il a eu la flemme d'aller au fameux puits. Il me répond, d'un air ennuyé : « *Ne le raconte pas aux hommes, lorsque nous avons balancé le seau, il y a un bras qui est venu* ». C'était un cadavre d'Italien qui marinait là-dedans depuis au moins trois mois. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'on n'a pas enregistré de cas de maladie ».

**« Ne le raconte pas aux hommes, lorsque nous avons balancé le seau, il y a un bras qui est venu »**

***Le Bataillon des guitaristes par François Broche, Editions Fayard, 1970***

**Sous-Lieutenant Benjamin FAVREAU, *Bataillon du Pacifique***

L'autre fléau, c'était la poussière. Au début, le voile persistant sur la position était fin comme celui d'une mariée et les vents de sable rares, les nuits claires et les matins limpides, mais l'ouate alla s'épaississant à mesure qu'était broyée par les véhicules la couche protectrice du sol, et le moment vint où elle ne tomba plus. Mais du sud voici monter le Khamsin : immense draperie jaunâtre, tendue verticalement jusqu'au sol depuis le sommet du ciel, que des mains invisibles traîneraient lentement vers le Nord. Il approche lentement et nous surplombe comme une montagne immense projetant son ombre au loin. Par-dessus le ciel est bleu, alentour règne la paix, mais comme les cyclones équatoriaux qui s'apprêtent à déferler brassent la mer et les nuages, à l'intérieur celui-ci concentre aussi ses tourbillons de poussière, et bout.

Dans Bir Hakeim, on s'affaire, on consolide les abris, on rentre en courant, on se terre. Puis un grand frisson ondule sur la plaine, soulève l'entrée des guitounes et roule les touques vices, la nuit ocre nous enveloppe et les démons se déchainent : il en est qui rient, d'autres qui gémissent et d'autres qui chassent en trombe, et couvrant tout, le mugissement continu du dragon qui souffle dans la marmite. On allume une bougie, on se couvre le visage et l'on attend : en voici pour trois jours de tombeau à grignoter des biscuits au ciment arrosés d'eau au mazout.

**« Mais du sud  
voici monter le  
Khamsin :  
immense  
draperie  
jaunâtre,  
tendue  
verticalement  
jusqu'au sol  
depuis le  
sommet du  
ciel, que des  
mains  
invisibles  
traîneraient  
lentement vers  
le Nord »**

***Compagnon de la Libération. Mémoires de Benjamin Favreau, Geste Editions, 2011***

**Julien OZANNE, 1<sup>er</sup> Bataillon du Génie**

**Dans le courant du mois d'Avril**, probablement pour diminuer l'encombrement de la position en retirant des éléments non directement combattants, nous avons reçu l'ordre, pour le groupe atelier, de quitter Bir-Hacheim et d'aller nous installer avec l'échelon "B" de la Brigade à **Bir Buu Maafes**. C'est à 20 km de Bir Hacheim en direction d'El Adem et de Tobrouk. Les camions ou les groupes de camions sont, volontairement (pour éviter de former des cibles pour les avions) très écartés les uns des autres et nous ne sommes plus bombardés. De plus la circulation étant moins concentrée le sable et la poussière se soulèvent moins souvent.

Nos occupations sont les mêmes qu'à Bir-Hacheim. Pour nous rendre à la cuisine, distante d'au moins 1 km nous utilisons, à tour de rôle, les motos qui nous ont été abandonnées, parce qu'elles sont incapables d'assurer un service normal. Elles sont trop souvent en panne, à cause du sable et de la poussière qui bloque le boisseau du carburateur ou les câbles de commande.

Il n'y avait rien entre nous et Bir-Hacheim, pour s'y rendre il fallait suivre des repères constitués de fûts métalliques ou de tas de pierres.

**« nous avons  
reçu l'ordre,  
pour le groupe  
atelier, de  
quitter Bir-  
Hacheim et  
d'aller nous  
installer avec  
l'échelon "B"  
de la Brigade à  
Bir Bou  
Maafes »**

**Julien OZANNE Bir-Hakim l'Authion n° 146, octobre 1992**

**William BECHTEL, Bataillon de Marche n° 2**

On avait eu beaucoup de mal à habituer les tirailleurs du B.M.2 à porter des souliers. Dès le départ du Bataillon de Bangui, on les y avait obligés, mais cela avait été parfois bien difficile.

Or un jour, à Bir-Hakeim, le Sergent B. eut la mission de pousser une reconnaissance du côté de la piste F.

Il emmena avec lui quelques tirailleurs de sa compagnie, tomba dans une embuscade et dût laisser cinq hommes aux mains des Allemands.

Ceux-ci emmenèrent tout le monde vers l'arrière, mais ils durent s'arrêter au coucher du soleil. Pour empêcher les tirailleurs de se sauver, le feldwebel eut alors une idée lumineuse, à l'instar du gendarme qui enlève les bretelles aux vagabonds pour les empêcher de courir, il retira aux tirailleurs les godillots et les leur confisqua.

Ce fut le seul trophée qu'il put rapporter à ses chefs. Les Noirs, enfin pieds nus, et ravis de l'aubaine, s'éclipsèrent au cours de la nuit pour regagner Bir-Hakeim dès le lendemain matin.

Ils reçurent les félicitations d'usage, un quart d'eau supplémentaire... et une paire de chaussures toutes neuves.

**« Les Noirs,  
enfin pieds  
nus, et ravis de  
l'aubaine,  
s'éclipsèrent  
au cours de la  
nuit pour  
regagner Bir-  
Hakeim dès le  
lendemain  
matin »**

***La patrouille. Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare, n° 101, 1982***

**Sergent John MARTIN, *Bataillon du Pacifique***

Le désert est un milieu naturel dans lequel les maladies sont beaucoup plus rares que dans les pays tropicaux. On attrape rarement une dysenterie en plein désert. Les coups de soleil sont beaucoup plus fréquents, mais il faut reconnaître que la chaleur du jour est aussi désagréable que la fraîcheur des nuits. Après la toilette du matin, qui consiste essentiellement à se frotter les yeux, à les masser un peu, on commence à se déshabiller vers 8 heures. Il faut dire que, la nuit, on porte capote, « *battle-dress* », tricots, chandails, etc..

A midi, on est presque nu. On se rhabille petit à petit quand le soir tombe. Quand on ne va pas en patrouille, on nettoie les armes, on lit, on joue aux cartes, on gratte la guitare, on écrit.

C'est une vie trop tranquille, ça ne peut pas durer. Si les Allemands n'attaquent pas, nous ne tarderons pas à être relevés.

***Le Bataillon des guitaristes par François Broche, Editions Fayard, 1970***

**Caporal Jean-Roy BAMBRIDGE, Bataillon du Pacifique**

Thomas est dans la même section que moi, mais au premier groupe, avec comme chef de groupe, le **Sergent Bernardino**, dont il est l'adjoint. Je suis au 3<sup>e</sup> groupe, l'adjoint de **Holozet**.

Depuis le 27 mai nous n'avons pas cessé de nous voir, d'abord parce que je cavale souvent chez lui pour lui demander de l'eau. J'ai toujours plus soif que lui. Et il me donne à boire. Il ne boit presque pas, mais j'ai appris que, parfois, il s'est privé pour me donner de l'eau.

Ensuite, quand ça ne cognait pas trop dur, avant le siège, nous passions la plus grande partie de notre temps à jouer aux cartes. J'aime bien jouer avec mon frère parce que, quand je suis fauché, il me donne un coup de main ! Il faut dire que nous n'avons pas grand-chose à dépenser. Nous ne sommes pas dans le cas de ceux qui délèguent une partie de leur solde à leur famille. Alors on jouait au poker à longueur de soirée – et même la nuit. On ne jouait pas gros, c'était juste pour passer le temps. Thomas est comme moi un grand joueur, mais il n'a pas ça dans le sang. Tout de même, il aime bien prendre des risques.

**« Depuis le 27 mai nous n'avons pas cessé de nous voir, d'abord parce que je cavale souvent chez lui pour lui demander de l'eau. J'ai toujours plus soif que lui. Et il me donne à boire. Il ne boit presque pas, mais j'ai appris que, parfois, il s'est privé pour me donner de l'eau. »**

***Le Bataillon des guitaristes par François Broche, Editions Fayard, 1970***

**Général Pierre-Marie KOENIG, Commandant la 1<sup>ère</sup> Brigade Française Libre à Bir Hacheim**

J'ai commencé par envoyer les légionnaires en Jock colonnes parce que j'étais sûr d'eux. Ce sont des professionnels du désert, ils sont dans un milieu qu'ils connaissent, qui ne les ennue pas. Je suis sûr de leur capacité et de leur débrouillardise. Puis j'ai envoyé mes Pacifiens parce que j'ai appris à les connaître.

Je les ai envoyés dans ce fameux no man's land, où finalement tout se déroule selon un schéma invariable : on se ramène là-dedans, on se piège les uns les autres, on se fait des tours de con. C'est très rapide et très drôle ! J'ai bien vu que le Pacifique est moins lourd que la Légion : il est beaucoup plus vif, à l'image de son chef....

A peine arrivés en Jock colonnes, un coup de biniou : ils descendent une automitrailleuse ! Grande joie ! Une automitrailleuse, c'est vraiment une pièce de choix.

Et à 1.800 mètres, c'est plutôt coton ! ...

J'ai passé pratiquement tout mars et avril en Jock colonnes. C'était très passionnant, très amusant. Je suis rentré parce que le **général de Larminat** a décidé de filer. J'ai pris seul le commandement de la position. ..

C'est seulement quand je suis rentré que j'ai vu que les travaux avaient trainé. J'ai poussé une de ces gueulantes ! Je me suis dit : « *Ces gars-là ne savent pas ce qu'est une guerre, ils vont se faire étripper* ».

Alors ils ont recommencé à creuser.

**« Quand je suis rentré que j'ai vu que les travaux avaient trainé. J'ai poussé une de ces gueulantes ! Je me suis dit : « Ces gars-là ne savent pas ce qu'est une guerre, ils vont se faire étripper ». Alors ils ont recommencé à creuser »**

***Le Bataillon des guitaristes par François Broche, Editions Fayard, 1970***

## 5 et 6 MAI 1942

Caporal-chef Roger LUDEAU, Bataillon du Pacifique

**BIR HACHEIM : 5/6 MAI 42**

Ce fameux « temps effroyable » du désert de Lybie, nous le subissons depuis déjà cinq mois consécutifs. Après les terribles vagues de chaleur de la journée de 62° centigrade, le thermomètre descend la nuit à quelques degrés seulement au-dessus de 0, et pour couronner le tout, des tempêtes de sable à n'en plus finir, parfois si denses que pendant plusieurs jours de suite on n'y voit pas à plus de deux mètres ; en ce moment celle-ci fait rage : les rafales de sable nous cinglent comme des communiqués laconiques : Lybie. Opérations gênées par une tempête de sable.

Ce n'est pas loin, mais nous, nous savons ce que cela veut dire et on se dit (*oh tout à fait entre nous*) que s'il y en a qui trouvent que « *ça ne va pas assez vite* » rien... en principe ne les empêche de venir nous aider à terminer ces opérations.

***« on se dit (oh tout à fait entre nous) que s'il y en a qui trouvent que « ça ne va pas assez vite » rien... en principe ne les empêche de venir nous aider à terminer ces opérations »***

***Roger Ludeau - Carnet de route d'un Combattant du Pacifique. Ed. à compte d'auteur, juillet 2010***

**15 MAI 1942**

**Capitaine Henri GRAVIER, *commandant la 1<sup>re</sup> compagnie de sapeurs mineurs du Génie***

**15 mai 1942**

Nous sommes toujours à Bir Hakeim.

Les jours se sont écoulés monotones et pourtant remplis par la tâche quotidienne. Il fait plus chaud et notre ration d'eau a été augmentée de moitié.

Nous sommes prêts à la bataille et le commandement anglais nous l'a fait prévoir pour bientôt, Rommel va attaquer.

***Extrait du carnet de route d'un sapeur de Bir Hakeim. Journal Combat Numéro 56 du 1er Mai 1943 - Alger***

## 16 - 19 MAI 1942

Caporal-chef Roger LUDEAU, Bataillon du Pacifique

16-19 Mai

Nous sommes en pleine tempête de sable ; il fait presque nuit en plein midi : les vagues de chaleur sont passées de 62° à 72° à l'ombre (*toujours en degré centigrade*) presque tous nos animaux mascotte en crèvent et les hommes eux, n'en sont pas loin non plus. Si encore on avait de l'eau ; mais avec deux litres et demi par jour en tout et pour tout, on ne va pas bien loin et on la garde juste pour boire.

Pour le reste, il y a l'essence, on se débrouille à l'essence, on lave notre linge à l'essence, on se baigne à l'essence, c'est encore heureux qu'on ne soit pas réduits à faire la tambouille à l'essence.

**« Pour le reste, il y a l'essence, on se débrouille à l'essence, on lave notre linge à l'essence, on se baigne à l'essence, c'est encore heureux qu'on ne soit pas réduits à faire la tambouille à l'essence »**

**Roger Ludeau - Carnet de route d'un Combattant du Pacifique. Ed. à compte d'auteur, juillet 2010**

## 20 MAI 1942

Caporal-chef Roger LUDEAU, Bataillon du Pacifique

### BIR HACHEIM : 20 MAI 42

Ça commence à devenir de plus en plus sérieux, les accrochages sont fréquents et les armes de plus en plus lourdes commencent à entrer en action. L'aviation, elle, est inabordable. Nous sommes continuellement mitraillés ou bombardés soit en patrouille, soit à Bir Hacheim même.

L'ennemi occupe maintenant les positions d'El Telim, dernière « *escale* » avant de tomber sur Bir Hacheim mais là, on les y attend d'une mitrailleuse ferme et canons béatement pointés, culasses grandes ouvertes.

*Roger Ludeau - Carnet de route d'un Combattant du Pacifique. Ed. à compte d'auteur, juillet 2010*

**24 MAI 1942**

**Aspirant Jean-Mathieu BORIS, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

**Le 24 mai**, nous sommes en position camouflée à Rotunda Segnali, à environ 80 kilomètres à l'ouest de Bir Hacheim quand nous subissons une attaque en piqué de l'aviation italienne.

Un de mes brigadiers reçoit une balle dans le pied ; pas de chirurgien et voilà un « *infirmier* » en train d'amputer ce malheureux garçon en suivant les conseils donnés par radio. Procédure : d'abord la morphine, une bonne dose de whisky, 4 gars pour le tenir, une scie à métaux et les moyens de suture de la trousse de premiers secours. Il a survécu.

***Jean-Mathieu Boris : Un Français libre 1940-1945, Espoir n°159, hiver 2009-2010***

## 25 MAI 1942

**Commandant Henri AMIEL, Bataillon de Marche n° 2**

**25 mai**

*« Amiel ! Attendez-vous à recevoir l'attaque générale demain après-midi. Vous devez rentrer à Bir-Hakeim avec le maximum de vos forces. » «*

Poussiéroux, grand seigneur, bienveillant, **le Général de Larminat** donne ses ultimes recommandations au Commandant du B.M.2, celui de « Tomcol », la « Jock Colonne » française, le 25 mai 1942, 15 heures, à 50 kilomètres ouest de Bir-Hakeim.

Tomcol un P.C. (**Lieutenant Feraud**), deux Groupes mobiles (**Capitaine Morlon et Lhuillier**) composés chacun d'une batterie de 75 (Morlon et Chavanac puis **Quirot**), de 75 anti-chars (**Lieutenant Bayrou**), d'infanterie (**Lieutenant Tramon**) une liaison britannique (**Capitaine Fitzgerald**).

***« Poussiéroux, grand seigneur, bienveillant, le Général de Larminat donne ses ultimes recommandations au Commandant du B.M.2 »***

***Mémorial d'un bataillon de Marche de la France Libre. Henri Amiel***

## 26 MAI 1942

Capitaine André QUIROT, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie

Le 26 mai, nous étions en « Jock Column depuis environ une semaine, **Emberger** et moi, avec des éléments du B.M.2 si mes souvenirs sont exacts. (...) Le 26 en fin de matinée, **Emberger** m'avait demandé de rejoindre la batterie. Il m'expliqua que l'activité ennemie, révélée surtout par les colonnes de sable soulevées par les véhicules derrière les dunes, lui paraissait anormale. Il avait fait charger les camions, rapprocher les tracteurs et prescrit qu'au signal donné tout le monde devait « gicler » le plus rapidement possible. Le signal était aussi simple qu'efficace : deux coups à cadence rapide tirés par la première pièce déjà chargée.

... Je terminais cette délicate opération à l'intérieur du camion P.C. lorsque les deux coups de canon éclatèrent. Le temps de sauter à terre, une nuée de véhicules descendait des dunes qui bordaient Rotonda Signali. Les pièces tirèrent le maximum d'obus pendant que les tracteurs arrivaient, mais il semblait que rien ne pourrait arrêter cette véritable « marée ». Dès les pièces accrochées, nous filâmes vers l'est sans demander notre reste.

... Heureusement le terrain était bon et les véhicules pouvaient rouler de part et d'autre de la piste sur une grande largeur. Les 75 portés du B.M.2. pouvaient tirer depuis leurs camions et réussirent quelques cartons, mais ils épuisèrent rapidement leurs munitions. L'un d'eux nous « emprunta » une caisse d'obus, que je lui fis donner sans hésitation.

Au bout de quelque temps nous eûmes l'impression que nous « semions » nos poursuivants. Je fis mettre deux pièces en batterie, demandant à **Emberger** d'installer les deux autres quelques kilomètres en arrière pour couvrir notre décrochage, - mais personne n'eut l'occasion de tirer.

Nous sûmes plus tard que l'adversaire se dirigeait vers le sud-est.

A la tombée de la nuit, nous rentrâmes à Bir Hakeim.

**« Le temps de sauter à terre, une nuée de véhicules descendait des dunes qui bordaient Rotonda Signali.**

**Les pièces tirèrent le maximum d'obus pendant que les tracteurs arrivaient, mais il semblait que rien ne pourrait arrêter cette véritable « marée ».**

**Les artilleurs en Jock Column, Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, Revue Icare, n° 101, 1982**

## 26 MAI 1942

Caporal-chef Roger LUDEAU, *Bataillon du Pacifique*

**BIR HACHEIM : 26 MAI 42**

Cette nuit, beaucoup ne dorment pas ; la tension est extrême car cette fois le sort en est jeté : l'ennemi qui nous bouscule depuis Bengazi va tomber sur nos positions d'arrêt.

Plus question de reculer, notre Division (*1<sup>ère</sup> Division Française Libre*) doit tenir Bir Hacheim à tout prix, c'est très clair n'est-ce pas ? Les chicanes ont été fermées et minées après la rentrée des dernières patrouilles. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à attendre. Attendre la grande offensive que nous devons contenir ou nous faire massacrer sur place. Cela, nous le savons et l'avons tous volontairement accepté pour les six lettres du mot France.

Bientôt, par cette splendide nuit étoilée, dans l'immensité désertique où le moindre bruit porte à des kilomètres, on entendra de sourds grondements : celui des colonnes blindées en marche : ce doit être les Panzers qui se rendent sur leurs positions d'assaut : ces formations de mécaniques qui nous anéantiront peut-être dans quelques heures si on ne parvient pas à les arrêter à temps.

**« ...on entendra de sourds grondements ...ce doit être les Panzers qui se rendent sur leurs positions d'assaut : ces formations de mécaniques qui nous anéantiront peut-être dans quelques heures si on ne parvient pas à les arrêter à temps »**

*Roger Ludeau - Carnet de route d'un Combattant du Pacifique. Ed. à compte d'auteur, juillet 2010*

## 26 MAI 1942

**Sergent-Chef Joseph MOLINA, 5eme Cie de la 13eme DBLE**

**A 7 heures du matin, de ce jour-là,** nous avions, déjà tout chargé sur le camion. C'est à dire : le canon de 75 mm antichar et toutes les munitions, ainsi que nos fusils et équipements. Notre pièce, et une autre de 47mm du **sergent Stein**, sous le commandement de **l'aspirant de Ferrières**, devait aller à l'encontre de l'ennemi qui, soi-disant, s'était infiltré par nos arrières et tentait de couper la piste, allant de Bir Hacheim à Bir Bu Maafes, point où était notre atelier de réparations.

Si moi je dis « *soi-disant* », c'est par ce que, nous, toute la brigade, ne croyions plus rien sur une attaque de l'ennemi. On nous avait dit plusieurs fois que **Rommel** attaquait, que dans trois jours, nous serions encerclés... et jamais cela n'arrivait, ce quelque chose que nous attendions tous.

On avait vu d'ennemis qu'une seule fois alors qu'on avait fait une patrouille jusqu'aux postes avancés italiens, et encore, moi, je ne les avais vus que dans le ciel et bien que les avions (Stukas) allaient très très bas, je ne pus pas les voir... (...) et ce n'était pas le bon moment pour lever un peu trop la tête pour apercevoir leur visages ; les sauvages, ils nous ont mitraillé pour de bon. Moi j'ai fait un plongeon ce jour-là, dans le sable en priant (...) de bien vouloir s'ouvrir, et couvrir un peu les **tatatata tatatatata** un peu trop sinistres.

Ce petit aperçu de l'existence de l'ennemi ; et deux jours après, dans la même patrouille, quelques obus allemands qu'ils nous envoyaient de loin. Voici tout le bilan guerrier italo-allemand de 3 mois de désert, et vraiment, nous attendions tout autre chose. Nous étions venus au désert de Libye pour faire connaissance avec ces messieurs italiens et allemands, et pas moyen de les trouver. Pour cela, nous ne croyons plus vraiment en voir...

**« On nous avait dit plusieurs fois que Rommel attaquait, que dans trois jours, nous serions encerclés... et jamais cela n'arrivait, ce quelque chose que nous attendions tous »**

**Relation des évènements survenus entre le 26 et le 29 Mai 1942 à Bir Hakeim, par le sergent-chef Molina - Archives Famille de Ferrières**

## 27 MAI 1942

Claude J CORNUEL *1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie*

**A l'aube du 27 mai**, je fus réveillé par la canonnade.

Il faisait grand jour mais la chaleur n'était pas encore accablante.

Ma tente se trouvait à la limite intérieure sud du champ de mines.

Devant mes yeux le désert à l'infini. Dans la brume matinale je vis passer au loin à une distance d'environ 5 kilomètres, dans le " *no man's land* " toute une armée de chars, de camions, dégageant un formidable nuage de poussière, empêchant de distinguer les détails de cette armada en route vers l'Est. C'était l'attaque. On la subodorait déjà depuis presque quelques jours du fait que nos observateurs avaient décelé une activité accrue des éléments ennemis situés à l'ouest de notre position. L'aspirant dont la tente était la plus proche de la mienne émergeait de celle-ci. " **Viens voir** " lui dis-je en lui tendant mes jumelles. Il les garda pendant quelques instants, me les rendit, me disant : " **Bien mon vieux, ils ont l'air de pouvoir y mettre le paquet. Ils vont recevoir sur la gueule en arrivant chez les British. Excuse-moi il me faut immédiatement prévenir le Capitaine, s'il n'est pas lui-même réveillé et contemple le même spectacle** ", et il partit en courant, abandonnant le calot pour le casque.

Au moment où il venait de me quitter à 200 mètres à l'Ouest à l'intérieur du camp un obus de 88 - je n'en étais pas sûr - venait d'éclater et déjà la 4<sup>ème</sup> Batterie répondait.

**« Viens voir  
lui dis-je en lui  
tendant mes  
jumelles.  
Il les garda  
pendant  
quelques  
instants, me  
les rendit, me  
disant :  
" Bien mon  
vieux, ils ont  
l'air de  
pouvoir y  
mettre le  
paquet... »**

*Conférence "Souvenirs d'un vétéran de Bir Hakim et El Alamein", 1981*

## 27 MAI 1942

Capitaine Henri GRAVIER, *commandant la 1<sup>re</sup> compagnie de sapeurs mineurs du génie*

27 mai 1942

Rommel a attaqué. Nos colonnes volantes sont rentrées. L'ennemi contourne par le Sud l'immense champ de mines reliant Bir Hakeim à la mer. Toute la nuit les fusées parachutes feront de Bir Hakeim un phare ennemi.

Le génie a pris un secteur en deuxième ligne et il assiste comme au cinéma à l'attaque des chars italiens.

Dans la poussière et le soleil dans le dos, ils sont si nombreux qu'on ne peut les compter. On dirait de petits appareils électriques qui rampent au loin en crachant des étincelles et en se faufilant entre les gerbes d'écume grise ou noire.

Ils avancent et la bataille atteint son maximum. Des bruits plus sourds couvrent tous les bruits du combat. Maintenant de nombreux chars ont stoppé ; ils tirent encore et les 75 s'acharnent sur eux ; d'autres touchés à mort, laissent échapper une fumée noire.

**« Le génie a pris un secteur en deuxième ligne et il assiste comme au cinéma à l'attaque des chars italiens »**

*Capitaine Henri Gravier. Le carnet de route d'un sapeur de Bir Hakeim. Journal Combat d'Alger, n° 56 1<sup>er</sup> mai 1943*

## 27 MAI 1942

Lieutenant Gustavo CAMERINI dit Clarence, 13 DBLE

Nous étions tous prêts, mèche allumée, quand, le matin du 27 mai 42, on donna l'alerte : des chars se précipitaient contre notre défense de Bir Hakeim. Ce fut quelque chose d'assez étrange et d'assez rapide. Ce fut précisément sur ma compagnie que se précipitèrent ces vieux chars, qui, s'ils n'avaient vu la fin de la guerre de 14-18, avaient certainement été fabriqués très peu de temps avant car c'était en réalité des charrettes blindées et chenillées, avec un petit canon qui me rappelait le canon de 25 français. Il aurait pu tuer des mouches, et peut-être aussi tuer des personnes, mais enfin l'idée que ce petit chariot aurait pu combattre contre les Valentine dans une guerre de chars, alors que nous savions tous que certaines pièces d'artillerie tiraient à plus d'un kilomètre avec une précision incroyable, c'était simplement risible. Quand même, ils arrivaient courageusement, je les voyais d'ailleurs très bien, et je me préparais avec ma section, avec toute ma compagnie, à une défense, quand le capitaine m'appela en criant et me dit : « **Allez, allez, faites immédiatement tirer l'artillerie ! Prévenez l'artillerie !** » Bon, je sortis, je me précipitai pour me rendre aux batteries, à quelque deux à trois cents mètres derrière nous, les batteries de campagne du **colonel Laurent-Champrosay** qui tiraient maintenant comme des fous. Ils étaient ivres de poudre, comme on dit. Je revins juste à temps pour voir les petits chars italiens qui sautaient sur les mines comme des allumettes. Les hommes se rendaient immédiatement. En un instant, une cinquantaine d'hommes s'avancèrent vers nous, les bras levés, complètement abrutis. Je commençai d'abord à engueuler les prisonniers en bon italien en leur disant qu'ils devraient avoir honte de se battre pour les Boches. Ce qui était incroyable, c'était de voir les chars qui avaient sauté : ils étaient arrivés jusqu'à nos positions. Il y en avait un à deux mètres de mon abri. Ce fut très commode dans l'avenir : mon ordonnance faisait sécher mon linge en l'accrochant à ce char. Mais ceci n'a rien à voir.

**« Je commençai d'abord à engueuler les prisonniers en bon italien en leur disant qu'ils devraient avoir honte de se battre pour les Boches »**

*Gustavo Camerini - Ce soir nous monterons tous au paradis. A. Barthélémy, 2002*

**27 MAI 1942**

**Maréchal des Logis Michel GORLIN, 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie**

C'étaient les Allemands que nous attendions, en fait, c'était la division italienne Ariete qui nous accrochait.

Nous avons sorti les pièces d'artillerie de leur alvéole et nos « 75 » qui dataient de la guerre de 14-18, tout juste améliorés par des roues caoutchoutées; commençaient à tirer. C'était la première fois de ma vie d'artilleur que j'entendis l'ordre « *Feu à volonté* ». Il était évident que les Italiens avaient pensé enlever la position dans la foulée et c'est ce qui donnait à leur avance ce côté d'attaque folle.

Nous visions directement dans l'axe du tube. C'était un tintamarre hallucinant. J'eus presque tout de suite un coup au but. Et pendant une heure 30 le tir fut incessant.

Pour ma seule batterie, 700 coups furent tirés.

Soudain les Italiens commencèrent à se replier. Ils laissaient 35 chars immobilisés sur le terrain et les légionnaires contre attaquant allaient ramasser 150 prisonniers.

Nous les vîmes arriver dans nos lignes déconcertés, abattus ; leur surprise était d'avoir été capturés par des Français. « *Comment se fait-il qu'il y en avait encore en guerre ?* » demandaient-ils.

**« Nous les vîmes arriver dans nos lignes déconcertés, abattus ; leur surprise était d'avoir été capturés par des Français. « Comment se fait-il qu'il y en avait encore en guerre ? » demandaient ils ».**

**Récit d'un survivant - Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, Revue Icare, n° 101, 1982**

**27 MAI 1942**

**Capitaine Paul MORLON 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie**

A peine arrivé à l'Observatoire, n'ayant pas encore branché le téléphone, les chars de la division ARIETE sont en pleine attaque au point d'appui Morel. Les ordres de tir partent vite, d'abord par radio, puis par téléphone qui est plus pratique. Le spectacle vaut le coup : balles et boulets passent par-dessus nos casques, l'abri est suffisamment profond pour que je puisse observer à la binoculaire, le **Maréchal-des-Logis chef observateur Ordronneau** ayant la binoculaire à main.

Les coups de 75 mm du régiment et de l'infanterie portent. Les mines font sauter pas mal de chars. Quelques-uns d'entre eux pénètrent dans le point d'appui. Ils sont arrêtés par des tirs rapprochés de nos armes. Les chars rescapés font bientôt demi-tour et s'en vont au loin.

Peu après la fin de l'attaque, le **général Koenig** donne l'ordre au Génie d'incendier les 33 chars immobilisés devant nous, pour mettre définitivement hors de combat.

A l'observatoire, en plus d'**Ordronneau** et de **Tirailleur**, j'ai avec moi le chauffeur radio **Malhomme**, un Breton plus grand que moi, de grand sang-froid, mon ordonnance **Ravenasy** et un autre malgache chargé de la cuisine. Les deux malgaches passent les premiers jours à approfondi les trois trous contigus : celui de la binoculaire, où je suis avec **Ordronneau**, celui du poste radio avec **Malhomme et Tirailleur**, le dernier pour les deux malgaches. Après, ces derniers enterreront la camionnette, dont le moteur sera protégé des tirs d'armes automatiques et des canons antichars par des sacs à terre.

**« Peu après la fin de l'attaque, le général Koenig donne l'ordre au Génie d'incendier les 33 chars immobilisés devant nous, pour mettre définitivement hors de combat »**

***Souvenirs d'un officier d'artillerie coloniale 1938-1976 par Paul Morlon, Bookpole 2001***

**27 MAI 1942**

**Aspirant Jean-Mathieu BORIS, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

**A 11h.30**, la division Ariete se retire ayant perdu 32 chars.

Alors que, chargé des transmissions, je suis au PC du 2<sup>ème</sup> groupe, un trou dans le sable surmonté de la bâche d'un camion sur ses arceaux métalliques, on m'amène l'officier qui commandait l'attaque italienne ; c'est le lieutenant-colonel **Pasquale Prestissimone**, commandant du 132<sup>e</sup> régiment de chars ; il a été fait prisonnier après être sorti indemne de trois chars détruits sous lui. Je remarque immédiatement qu'il porte les barrettes de la Légion d'honneur et de la croix de guerre 14-18.

*« Je suis un officier de l'armée royale, j'ai combattu avec la France en 1917, ma femme est française et quand j'ai su de j'allais combattre des Français, j'ai eu le cœur brisé mais je ne pouvais pas me dérober et je n'ai pas cherché à éviter la mort ».*

Le colonel restera avec nous quelques jours avant d'être évacué vers l'Egypte à l'occasion de la rupture temporaire de l'encerclement. Pendant ce temps, nous aurons eu, enfin, au PC du groupe un quatrième pour le bridge.

*« Je suis un officier de l'armée royale, j'ai combattu avec la France en 1917, ma femme est française et quand j'ai su de j'allais combattre des Français, j'ai eu le cœur brisé mais je ne pouvais pas me dérober et je n'ai pas cherché à éviter la mort »*

**Jean-Mathieu Boris : Un Français libre 1940-1945, Espoir n°159, hiver 2009-2010**

**27 MAI 1942**

**Lieutenant Gustavo CAMERINI dit Clarence, 13 DBLE**

La chose qui nous amusa beaucoup fut de voir ces chars ; c'était, plutôt que des chars, des charrettes... des charrettes blindées avec un tout petit canon.

Je ne sais pas ce qu'ils entendaient faire avec, mais ce qui me parut le plus impressionnant, c'est que ces petites machines-là avaient enlevé des positions tenues par des unités britanniques ou par des unités indiennes qui s'étaient rendues.

Et c'était très ennuyeux car, le soir, nous vîmes arriver des dizaines et des dizaines d'Hindous désarmés qui couraient dans le désert.

Les Allemands n'en avaient voulu comme prisonniers et ils nous les envoyaient avec la certitude qu'en les recevant nous aurions très rapidement épuisé réserves d'eau et de vivres. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus.

Ainsi commença donc la bataille qui porte le nom de la bataille de Bir Hakeim.

**«...c'était,  
plutôt que  
des chars, des  
charrettes...  
des  
charrettes  
blindées avec  
un tout petit  
canon »**

***Ce soir nous monterons tous au paradis. Gustavo Camerini. Edition A. Barthélémy, 2002***

## 27 MAI 1942

**Caporal-chef Roger LUDEAU, Bataillon du Pacifique**

**A 14 h.** se déclenche la seconde attaque avec autant de violence que la précédente ; l'infanterie malgré nos tirs de barrage a pu s'approcher et c'est sous une avalanche de mortiers et de mitrailleuses de 20 que nous devons cette fois tenir tête aux attaques de chars ; leurs canons de 50 extrêmement précis tirent sur tout ce qui bouge ou ne leur revient pas. Il n'y a pas de jaloux, tout le monde est servi ; pour une rafale ou pour un obus qu' on tire, s'écrasent aussitôt quatre par quatre tout autour de nous des volées de 77 ou de 88 ; on a dans la bouche le goût âcre du fulminate ; l'horizon est gris de la fumée des dépôts qui sautent et des véhicules en feu. La terre tremble à des kilomètres. Il fait une chaleur torride mais on n'a même plus le temps de crever de soif.

**A 18 heures** la seconde attaque est enfin stoppée avec dix chars démolis en plus, ce qui fait trente-sept pour la journée, l'ennemi doit faire une sale g... et nous, on n'en fait pas une plus jolie pour ça ; maintenant, on sait ce qu'est la guerre, la « vraie ».

On profite d'une accalmie pour réparer les dégâts, nettoyer les armes et déguster une boîte avec un paquet de biscuits et peu d'eau... quand il en reste.

**«... l'ennemi doit faire une sale g... et nous, on n'en fait pas une plus jolie pour ça ; maintenant, on sait ce qu'est la guerre, la « vraie »**

**Roger Ludeau - Carnet de route d'un Combattant du Pacifique. Ed. à compte d'auteur, juillet 2010**

## 27 MAI 1942

Lieutenant André THOREAU, QG 50

**27 mai, au matin.** Une lourde angoisse a envahi les échelons de la 1ère Brigade, installés à Bir Bu Maafès, large vallée quelque part entre Bir-Hakeim et Tobrouk. Il y a là quelque 200 camions appartenant à toutes les unités dont un atelier lourd. Pas une arme lourde pour les défendre. La veille Bir-Hakeim demanda l'envoi des deux 75 pour les échanger contre deux anti-chars. Les 75 sont partis, les anti-chars ne viendront pas.

On sent la bataille. Le téléphone avec Bir-Hakeim est coupé. Un officier britannique est envoyé en liaison au 30e C.A. britannique. On sent cette bataille du désert où l'ennemi peut venir de partout.

Quelle est la mission d'un échelon ? A la fois sauver les camions et rester aussi près que possible des unités au combat. (...) Une liaison arrive enfin des Britanniques. Nous allons à une quarantaine de kilomètres à l'est de Bir Bu Maafès.

Et Bir-Hakeim ? Que se passe-t-il ? A-t-on besoin de nous ?

Enfin, nous recevons le télégramme suivant « *Poil du cul vigoureux jusqu'au trognon* ».

Bir-Hakeim a repoussé l'attaque, l'échelon est en ordre. Tout va bien, le 27 mai. Et, on a su plus tard que les Allemands se sont donné un mal de chien pour trouver le code du télégramme...

C'était notre code, à nous.

**« Enfin, nous recevons le télégramme suivant  
« Poil du cul vigoureux jusqu'au trognon ».  
Bir-Hakeim a repoussé l'attaque, l'échelon est en ordre.  
Tout va bien, le 27 mai »**

***A Bir Bu Maafes, un télégramme. Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare, n° 101, 1982***

**Sergent Pierre BOLDRON, 13 DBLE**

Je ne vais pas raconter le combat lui-même, que d'autres feront beaucoup mieux que moi, mais une petite anecdote qui se situe après ce premier engagement au cours duquel le groupe a fait un certain nombre de prisonniers sans subir de pertes. Bien entendu, dès que l'ennemi (Division Ariete) a fui en déroute, nous fouillons les chars pour récupérer tout ce qui est intéressant, et par-dessus tout les jerrycans d'eau, d'autant plus que cette eau est très bonne, venant de la région de Méchili et dans un véhicule, je trouve un bidon de deux litres que je m'empresse de passer en bandoulière.

Cette récupération se termine quand arrivent le **Général Koenig** avec plusieurs officiers dont notre chef de bataillon le **Commandant Babonneau** et pendant que nous recevons les félicitations de celui-ci, je débouche le bidon italien, ce bidon que les anciens connaissent bien, plat d'un côté, bombé de l'autre et recouvert de tissu verdâtre. J'avale une gorgée que je recrache illico sous l'effet de la surprise. C'était de l'anisette ! Le **Commandant Babonneau** me lance : « *Combien en veux-tu, je l'achète* ». Les regards des copains sont tous braqués sur moi : « *Excusez-moi, mon Commandant, mais si je vous le vends, je serai mis en quarantaine* ».

Ah quel beau cadeau ce jour-là ! De l'anisette en plein désert ! Et, en plus, le Général nous a envoyé dans l'après-midi un peu de whisky et de la bière pour nous marquer son contentement.

Voilà un petit souvenir personnel que cinquante ans après je revis avec émotion en écrivant ces quelques lignes.

**« Ah quel beau  
cadeau ce jour-  
là !  
De l'anisette en  
plein désert ! »**

***Un souvenir de Bir Hakeim - Bir Hakeim. Mai- juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare, n° 101, 1982***

## 28 MAI 1942

### Lieutenant Jacques BOURDIS, 13 DBLE

Pour mieux savourer la victoire, je me rendis auprès des camarades de la face sud-est sur laquelle l'attaque d'Ariete avait porté.

Je les trouvai en pleine euphorie, **Pernet, Camerini, Germain, Mantel, Ferrières et Favre**. (...)

Je demandai à **Ferrières** qui commandait une section de 75 antichars s'il avait eu peur. Il n'en avait pas eu le temps, me répondit-il. **Favre**, qui avait des voltigeurs, m'affirma qu'il n'avait rien d'autre à faire, de toute la matinée, qu'à compter les coups ; la bataille concernait les antichars, et ses légionnaires, assis sur les parapets, s'étaient bornés à encourager du geste et de la parole les pointeurs au 75.

L'attaque italienne était un fiasco complet. (...) Je décidai de dîner sur les lieux de la bataille et passai avec quelques camarades dans le trou de **Mantel**, une des meilleures soirées de la guerre.

Comme l'habitude en avait été prise en Libye, on brancha la radio sur Sofia pour écouter Lili Marlène, qui nous parut une bien douce dérision.

Nous tâchâmes aussi d'accrocher la B.B.C, mais **Maurice Schumann** se borna à dire que l'offensive de **Rommel** était déclenchée en Libye et qu'il nous faisait confiance.

Une petite gerbe des fleurs de sa rhétorique, pour flatter comme il se doit la vanité du guerrier, nous eut, ce soir-là, comblés.

Mais il n'avait pas reçu notre communiquée et les « *Hoche-queues* » de la 13ème Demi Brigade allaient se coucher, modestement certains d'avoir sinon fini...la guerre, tout au moins fait avancer la victoire d'un bon pas.

**« Comme l'habitude en avait été prise en Libye, on brancha la radio sur Sofia pour écouter Lili Marlène, qui nous parut une bien douce dérision »**

**Témoignage de Jacques Bourdis, Archives famille J. Bourdis**

## 28 MAI 1942

Capitaine Paul GUENON, *Santé/Bataillon de Marche n° 2*

### 28 Mai

Nuit et journée assez calmes. Quelques avions nous bombent.

Notre D.C.A est très active.

**22 heures** – Grosse bataille au nord de Bir Hacheim. Combat de chars à en juger le roulement ininterrompu du canon. Je prends le quart jusqu'à minuit. Pleine lune. Incendies au loin, Bourdonnements d'avions. Eclairs de canons. Les « *halte-là* » des sentinelles et les reflets de la lune sur la baïonnette.

Une mitrailleuse se réveille et se tait aussitôt. Un chien aboie. J'ai sommeil.

## 29 MAI 1942

**Capitaine Bernard SAINT HILLIER, 13 DBLE**

**29 mai**

Nous voyons toujours les convois ennemis aller vers l'Est. Le BP1 et le BM2 envoient quelques patrouilles en avant de leurs lignes pour attaquer les voitures isolées. Ils raflent quelques véhicules et une citerne de 1 000 l. d'eau.

Quelques véhicules sont encore pris à la porte est, plus de cinquante prisonniers.

Le **colonel Amilakvari** part avec le détachement de Lamaze (deux sections de Brenn du 3<sup>e</sup> bataillon, deux 75 AT de la CL3 et une batterie d'artillerie). Il se porte 5 km au nord. Mission : prendre à partie les éléments ennemis franchissant les mines (le groupement ennemi sept chars, cinq en fuite).

**10 h 00** – violemment bombardé par l'artillerie lourde et attaqué par des chars, il se replie.

On entend de violents combats dans le nord.

Touché cinq jours d'eau à raison de 2 l. par homme et par jour.

Dans la nuit **Messmer**, avec un détachement, fait des tirs de harcèlement. Toutes les deux heures avec la **batterie Quirot**, il tire sur les passages et les champs de mines pour gêner le passage.

**« Dans la nuit Messmer, avec un détachement, fait des tirs de harcèlement. Toutes les deux heures avec la batterie Quirot, il tire sur les passages et les champs de mines pour gêner le passage ».**

*Journal de Bernard Saint Hillier*

**29 MAI 1942**

**Aspirant Jacques ROUMEGUERE, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Le Légionnaire qui était de garde à l'une des entrées dans le champ de mines – *il n'y avait que le désert autour de lui* - voit tout d'un coup un gars qui se lève avec un drapeau blanc, c'était un indien. On fait venir un interprète et il explique que sa Brigade a été complètement détruite par les Allemands, qu'ils ont été faits prisonniers. Alors l'Indien dit « *J'ai des camarades par-là* » « *Ah bon, où est ce qu'ils sont ?* » L'indien siffle et tout d'un coup, HOP, on voit 300 hommes sortis du néant qui se lèvent dans le désert !

**« Un œil de Légionnaire, ça connaît le désert, mais il n'avait rien vu ! »**

Un œil de Légionnaire, ça connaît le désert, mais il n'avait rien vu !

On les a reçus, hébergés, ces gars n'avaient pas mangé ni bu depuis...

Ils se sont mis à l'abri sous nos voitures et ils sont repartis avec les derniers camions de ravitaillement quelques jours avant la sortie.

Le jour de la sortie, on a dit « *Bon, vous mettez les véhicules en état pour partir et vous détruisez les autres* ».

On s'est aperçu à ce moment-là que tous les radiateurs étaient vides ! Installés sous les voitures, ils avaient soif et ils avaient ouvert et vidé tous les radiateurs !

Alors c'était un drame parce qu'on avait plus d'eau...

**Interview de J. Roumeguère**

## 29 MAI 1942

### Sergent-Chef Joseph MOLINA, 13 DBLE

Soudain, un groupe d'une dizaine environ, apparaît devant nous à courte distance, sortant d'un petit ravin qui les masquait, et portant, étendue vers nous, une grande toile blanche.

« C'est des allemands qui viennent se rendre » s'écrie le chargeur, courant vers le chef. « *Ca se pourrait bien* », dit-il en regardant avec plus d'attention vers le groupe qui avance *toujours*. « *Ce sont peut-être des types qui se sont perdus et ayant faim et soif, préfèrent être faits prisonniers que de crever dans le désert* », je suggère.

Les groupes avancent toujours dans toutes les directions, et, du côté droit, sont déjà assez près des premiers postes avancés. Nous voyons même un groupe de quatre aller à leur rencontre. Le groupe devant nous, est à sept ou huit cent mètres, et nous ne pouvons pas encore apprécier les détails de leurs vêtements.

« *Donc, si ce sont des troupes ennemies qui se rendent, voilà qu'est finie l'offensive de Rommel ?* » me dit le pourvoyeur.

« *Je ne sais pas, mais ça m'étonnerait qu'il en soit ainsi... je ne peux pas croire que ces soldats soient ennemis et qu'ils viennent se rendre.*

« *Alors ! Une attaque ?*

« *Non parce qu'ils sont trop près, et ne paraissent pas porteurs d'armes* », lui répond le chef.

Nous pouvons enfin les identifier. Le groupe qui avance vers nous est arrivé au deuxième champ de mines. Ils sont habillés en short et coiffés du bonnet anglais...

« *Mais... qu'est que ce que c'est ça ? s'exclame le chef. Des anglais ?* »

« *Oui, et d'où est ce qu'ils sortent ?*

Ça, c'est qu'ils se sont évadés, certainement. Nous sortons de la tranchée, et sur les parapets, nous leur faisons signe de venir. Les hommes de la 5eme Cie sont aussi en dehors de leurs tranchées. Nous nous avançons à leur rencontre. Quand nous sommes près d'eux, nous nous apercevons qu'ils sont Hindous.

Leurs visages sont horribles. On dirait des cadavres vivants. Leurs lèvres sont pâles, horriblement pâles et sèches, et les yeux brillants et sortis de leurs orbites, sont angoissants à regarder. Eux sont six, dont un sergent, et sa maigreur est extrême.

Nous les conduisons à notre position, et les faisons asseoir. On leur donne du thé encore chaud. Eux, le boivent avidement, avec un empressement avare.

L'un d'eux, le plus maigre ne boit pas le quart que je lui ai donné. Je lui fais signe de le boire, avec le geste, car je ne parle pas un triste mot d'anglais.

Lui, me regarde avec ses yeux, et prend son bonnet et le porte à la bouche. Je crois qu'il a faim, et lui apporte une boîte de corned-beef. Lui, l'éloigne de la main et continue à mâcher son bonnet.

Soudain, il bascule sur la tranchée, les yeux grands ouverts. Nous nous précipitons pour le secourir, et on le transporte dans l'abri de Jumbo, on le couche sur les couvertures, et on lui passe un peu d'eau fraîche sur le visage.

Le Sergent hindou nous fait comprendre qu'ils ont passé trois jours sans manger ni boire, et que son camarade a très soif. L'autre commence à remuer au contact de l'eau fraîche et, se levant, nous prend le bidon des mains, le porte avec fièvre à ses lèvres et boit gloutonnement, presque en entier, le bidon d'un litre. Quand il a fini de boire, il nous regarde avec gratitude et se laisse retomber sur son lit.

Il est plus calme maintenant. Le sergent et ses hommes nous remercient avec effusion, et les hommes veulent même nous baiser les mains.

**« Leurs visages sont horribles. On dirait des cadavres vivants. Leurs lèvres sont pâles, horriblement pâles et sèches, et les yeux brillants et sortis de leurs orbites, sont angoissants à regarder. Eux sont six, dont un sergent, et sa maigreur est extrême ».**

***Relation des événements survenus entre le 26 et le 29 Mai 1942 à Bir Hakeim, par le sergent-chef Molina - Archives Famille de Ferrières***

## 31 MAI 1942

### Journal du Maréchal ROMMEL

#### 31 mai

Au matin de ce jour un étroit passage a pu être ouvert dans les champs de mines et les panzers établissent le contact avec la Division « Pavia » à l'ouest des marais.

**Rommel** écrit dans son journal, au sujet de ces journées :

*« Nous étions vraiment dans une situation désespérée, adossés à un champ de mines, sans vivres, sans eau, sans munitions, avec très peu de carburant, sans passage à travers les mines pour nos convois ; Bir-Hakeim résistait toujours et nous empêchait de recevoir du ravitaillement du sud. De plus, nous subissions d'incessantes attaques aériennes ».*

**Rommel** décide donc de réduire à néant l'héroïque 150e Brigade anglaise commandée par le **général Haydon** et qui est la clé de tout le champ de mines central.

**Aspirant Jacques ROUMEGUERE 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Alors là il s'est passé un truc qui est très très britannique. Au bout de quatre jours, tout le corps blindé de Rommel se trouvait donc coincé entre Bir Hakeim et Tobrouk adossé au champ de mines avec les Anglais devant. Et les anglais s'aperçoivent que les chars allemands n'ont plus d'essence, plus assez de carburant pour manœuvrer... Alors les Anglais se disent : « formidable, alors là vraiment, ça va être l'hallali, on va matraquer l'Afrika Korps ». Ils ont pris 24 heures pour le faire...pour rédiger un plan de bataille entièrement axé sur des cartes, sur les chars qui étaient pointés on savait où, mais des chars qui ne pouvaient manœuvrer... Pendant ces 24 heures, les pionniers allemands ont percé les mines de chaque côté et dans la nuit qui a précédé la brillante attaque britannique, le gazoil est passé, les chars ont été approvisionnés, leurs chars sont arrivés vraiment comme ça sans précautions ni rien du tout, la brigade entière a été massacrée.

Et les Anglais se sont trouvés avec leurs éléments de choc complètement détruits, plusieurs brigades, notamment la brigade indienne faits prisonniers. Rommel était intact. Ils ont donc commencé à reculer et ils nous ont dit « il faut que vous teniez ». Ils ne nous ont pas donné de limites « Il faut que vous teniez au maximum ». C'est un peu là l'histoire...

**« Ils ont donc commencé à reculer et ils nous ont dit « il faut que vous teniez ». Ils ne nous ont pas donné de limites « Il faut que vous teniez au maximum ». C'est un peu là l'histoire... »**

**Interview de J. Roumeguère**

# 1<sup>er</sup> JUIN 1942

**Lieutenant Jacques BOURDIS, 13 DBLE**

Le général (*Koenig*) avait envoyé une forte colonne occuper **ROTUNDA SEGNALI** à 30 km à l'Ouest de Bir Hacheim.

C'était plutôt les troupes de **Rommel** qui nous paraissaient en mauvaise posture.

Pourtant, je ne tardai pas à comprendre que la situation n'était pas aussi favorable que nous l'escomptions.

J'aperçus au-delà de la branche Est du V une masse impressionnante de véhicules installés en toute quiétude.

J'eus l'ordre de passer la nuit sur place et pour mission de signaler toute pénétration à l'intérieur du V et, cette fois, à partir de sa face Est.

Pendant toute la nuit, j'entendis tourner les moteurs, trépider des marteaux compresseurs, rouler des engins : l'ennemi installait au Nord-est de Bir Hacheim une espèce de base.

Nous patrouillâmes prudemment autour d'elle pour en déterminer l'importance et le contour. Je renonçai à un coup de main. Il aurait fallu pour atteindre l'ennemi franchir les barbelés et les mines mais après, il aurait fallu les repasser en sens inverse dans un hourvari, se découvrir et compromettre la mission qui était d'épier le plus longtemps possible cette masse redoutable.

**« Pendant toute la nuit, j'entendis tourner les moteurs, trépider des marteaux compresseur, rouler des engins : l'ennemi installait au Nord-est de Bir Hacheim une espèce de base »**

**Témoignage de Jacques Bourdis, Archives famille J. Bourdis**

## 1<sup>er</sup> JUIN 1942

**Aspirant Jean-Mathieu BORIS, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Les 30 et 31 mai, l'ennemi amorce son repli. Devant nos positions, les nombreux chars, automitrailleuses et véhicules carbonisés affirment la valeur de notre résistance victorieuse. Nous avons fait des prisonniers, nos pertes sont légères.

Dès le 31 mai, le commandement allié décide de poursuivre l'ennemi.

Nous devons être relevés à Bir Hacheim par des troupes britanniques.

Le 1er juin à l'aube, le bataillon du Pacifique s'engage dans la poursuite vers l'ouest.

Ce jour est aussi marqué par la visite du **général de Larminat** qui félicite les troupes.

Bir Hacheim, pendant cette journée, sert de cible à des bombardiers allemands, des Dorniers et des Stukas.

De son côté, le bataillon du Pacifique atteint Rotunda Segnali, mettant en fuite un détachement léger de l'ennemi.

La brigade attend sa relève et commence à se porter en avant, quand dans la nuit, sur vient un contrordre : « *Demeurer à Bir Hacheim et résister sur place* ».

**Rommel** a repris l'offensive.

***« La brigade attend sa relève et commence à se porter en avant, quand dans la nuit, sur vient un contrordre : « Demeurer à Bir Hacheim et résister sur place ».***

**Jean-Mathieu Boris : Un Français libre 1940-1945, Espoir n°159, hiver 2009-2010**

# 1<sup>er</sup> JUIN 1942

**Louis COME, Bataillon d'Infanterie de Marine**

**Le 1er juin**, une auto portant un drapeau blanc se présente à la porte Est, gardée par le BP1 ; deux officiers Italiens demandent à être reçus auprès du Commandant de la base, yeux bandés, ils sont conduits auprès du **Général Koenig** et proposent la cessation des hostilités au prétexte que les forces de l'Afrikakorps sont largement supérieures aux forces Françaises.

Ils reçoivent un refus catégorique du Général, qui entend poursuivre le combat sans faillir.

***Ne pas oublier, ne pas être oublié. Mémoires de Louis Come***

**Capitaine Paul GUENON Santé/Bataillon de Marche n° 2**

...Ce sont des journées dures, évidemment, très dures... Mais ce n'est encore pas comme ça qu'ils nous auront ni qu'ils entameront notre moral. Seulement la fatigue physique augmente chaque jour ? On mange peu et mal, on ne dort presque pas. Mais les nerfs sont solides. **Mayolle** (il n'a que 21 ans) est parfois déprimé, nerveux, mais il lutte courageusement : il s'y fera.

Ce matin, ce bon **sergent Naud** me disait, la face hilare : « *Hein, mon Capitaine : Beau baroud ! Ils en veulent, les vaches !...mais l'plus fort, c'est qu'on les aura !* »

« *Tiens* » que je lui réponds, *bien sûr qu'on les aura !* »

Et hier soir lorsque nous enterrions ce brave **adjudant Dupin** tué à son poste par un obus boche, les quelques-uns que nous étions ont durci les mâchoires, et les paroles du Commandant, jetées sur l'humble croix de bois, étaient des paroles qui sortaient de nos cœurs ' « *Adieu Dupin. Ta mort glorieuse ne sera pas vaine. Tu restes avec nous, tu seras vengé.* »

Le vieux **Canonne**, héros de Verdun, un dur de la meilleure trempe, chasseur d'éléphants, volontaire de cinquante ans, pleurait.

**« Le vieux Canonne, héros de Verdun, un dur de la meilleure trempe, chasseur d'éléphants, volontaire de cinquante ans, pleurait. »**

**1<sup>er</sup> JUIN 1942**

**Officier des équipages principal Constant COLMAY, 1<sup>er</sup> Bataillon de Fusiliers Marins**

C'est la batterie de **l'enseigne de vaisseau Bauche** et du **maître-fusilier Le Goffic** qui est chargée d'assurer la D.C.A. du bataillon du Pacifique, et c'est sous nos regards envieux qu'ils franchissent la porte du fort vers 9 heures (...). Vers 11 heures, **Daviault**, qui est de cuisine, appelle ses camarades « à la soupe » et ceux-ci, affamés, se précipitent dans l'abri-popote, très bien protégé des rayons du soleil par la bâche du camion tendue sur ses arceaux. Soudain, alors qu'on commente ironiquement l'ultimatum envoyé hier par le général Rommel, un ronronnement bien connu attire l'attention, et un « chut » énergique de **Le Borgne** fait taire tout le monde.

- **Alerte !** crie le chef de pièce au moment où, déjà bien convaincus de la chose, les sept marins, bousculant table, sièges et gamelles, foncent à leur poste de combat.

Gymnastiquée 100 fois à l'exercice et appliquée au combat depuis quatre jours, la manœuvre s'accomplit en 30 secondes et le *Bofor* est prêt à tirer au moment où **Bernier et Charpentier**, en position en bordure nord-ouest du camp, ouvrent le feu pour que leurs traçants servent aux camarades des autres pièces à repérer la direction des avions ennemis.

D'un coup de rein, **Le Borgne** fait tourner sa plate-forme et oriente sa volée en direction des petits nuages noirs formés par l'éclatement des obus. Et tout à coup les avions apparaissent au moment où, pris à partie, par **Fremaux, Canard et Laporte**, ils sont obligés de rompre la belle formation serrée qu'ils avaient adopté, jusqu'ici. Ce sont les *JU. 87*, les fameux *Stuka*, spécialistes du bombardement en piqué, reconnaissables à leur train d'atterrissage non escamotable. Ils sont une douzaine et leur sarabande effrénée emplît bientôt le ciel de Bir-Hakeim, ce ciel qui se tache de centaines de flocons noirs, car, aux 12 *Bofor* des marins viennent de se joindre les six autres, armés par les Anglais

Après le « vu » de ses pointeurs, **Le Borgne** a ouvert le feu et hurlé des corrections de tir. Le bruit est infernal et aux gerbes de sable soulevées par les explosions se joignent des nuages de poussière produits par le recul de la pièce sur ses vérins ; bientôt les avions n'apparaissent plus qu'à travers une sorte de halo brumeux qui fatigue les yeux et augmente les difficultés de pointage.

**« Cet avion qui, dans un hurlement sinistre, pique sur chaque pièce en donnant l'impression qu'il va tout pulvériser, fait trembler les cœurs et courber les épaules mais, debout à leur pièce comme à bord, nus jusqu'à la ceinture et casque plat sur la tête, les marins tirent toujours.**

**À chaque explosion, les torsos sont douloureusement cinglés par les jets de gravier. »**

Les marins ont vite compris que l'alerte allait être sérieuse, car les *Stuka* semblent viser particulièrement les emplacements de D.C.A., emplacements ceinturés par plusieurs centaines de sacs de sable et de caisses vides de munitions, et que l'on consolide et améliore après chaque bombardement.

Il va donc falloir s'évertuer à empêcher plusieurs avions de se grouper pour choisir leur objectif. Piquant à mort de 1.500 à 2.000 mètres, les *JU* lâchent une bombe à 2 ou 300 mètres, puis remontent en chandelle pendant que le mitrailleur arrière arrose le point visé.

Cet avion qui, dans un hurlement sinistre, pique sur chaque pièce en donnant l'impression qu'il va tout pulvériser, fait trembler les cœurs et courber les épaules mais, debout à leur pièce comme à bord, nus jusqu'à la ceinture et casque plat sur la tête, les marins tirent toujours. À chaque explosion, les torsos sont douloureusement cinglés par les jets de gravier. Dans ce décor hallucinant, de nombreux points rouges apparaissent ; ce sont des camions qui brûlent... et qui sautent.

Le départ de la batterie **Bauche** a créé un trou dans la défense D.C.A. et c'est Le Borgne qui en subit déjà les conséquences, plusieurs fois pris à partie. Les bombes ont explosé tout près et, malgré les secours que lui prêtent **Lesant** et la batterie anglaise, les *Stuka* s'acharnent sur lui. Sans arrêt, le chargeur alimente sa pièce qui tire à cadence accélérée, et il va bientôt falloir changer le tube rougi. Les corrections de tir sont inutiles et **Le Borgne** pare au plus pressé en virant lui-même pièce et pointeurs du côté de l'assaillant le plus dangereux.

Mais de là-haut un oiseau à croix gammée qui, sans doute, menait la danse car il possède encore son chargement de bombes, se décide à intervenir. Il a choisi soigneusement son objectif : ce sera ce petit point noir d'où partent des langues de feu et qui, plusieurs fois, a été loupé par plusieurs de ses camarades. Brutalement, le pilote bascule son avion et celui-ci, volets ouverts, pointe son nez vers le sol en amorçant un piqué vertical en direction de la pièce. **Le Borgne** a vu, et il va se défendre :

- Feu !... Feu ! hurle-t-il... **Moniot** écrase la pédale sous son pied et, les yeux exorbités, enfile les chargeurs dans le *Bofor* surchauffé... Les obus de 40, en un trait de feu continu, filent en direction du *Stuka* qui ne dévie pas d'un pouce. Déjà, dans un vrombissement du tonnerre, l'engin de mort remonte en chandelle car il a largué ses trois bombes et toutes trois explosent en plein centre de l'emplacement où tout est balayé. La pièce est tordue et culbutée, les sacs de sable éventrés et volatilisés, les corps déchiquetés et broyés...

Là où, tout à l'heure, se dressait un canon servi par huit garçons magnifiques, huit marins qui avaient préféré le combat à la servitude, il n'existe plus qu'un chaos innommable qui soulève le cœur et dont l'approche même nous est interdite par l'explosion des munitions et le feu qui se dégage du camion de **Genovini**. Tout à l'heure, on sortira de ce charnier un blessé qui ne saura jamais par quel miracle il est encore vivant.

C'est **Daviault**, atteint grièvement aux jambes et qui, sitôt guéri, reprendra sa place parmi nous pour finalement se faire tuer sous Radicofani, en Italie.

*Extrait de la Revue de la France Libre, n° 62, novembre 1953*

# 1<sup>er</sup> JUIN 1942

**Sous-Lieutenant Benjamin FAVREAU, Bataillon du Pacifique**

Avant d'aborder Rotonda Signali, **Broche** tint conseil et fixa à chacun le secteur qu'il avait à occuper (...) Comme j'avais une assez bonne connaissance des lieux, et pour éviter les zones où on avait nuitamment posé des mines, on me chargea de diriger le convoi dans le dédale des tertres abrupts et d'occuper l'entrée de la piste en direction de Méchili. (...)

Alors arrivèrent les Messerschmidt ; ils avaient choisi le moment où la colonne étirée allait atteindre l'extrémité de la cuvette. Que faire en ce fond avec nos camions surchargés, sinon les abandonner à protection des poum-poum et des antichars et nous éparpiller dans les trous creusés un peu partout par les Italiens avant le 26 mai ? Dès le premier signal de mon sifflet à bille, tout mon monde disparut sous terre, comme une troupe de mulots. Venant de l'arrière à la file, les avions remontèrent le convoi, tournèrent loin devant, piquèrent l'un après l'autre en crépitant sur notre malheureux camion, et glissèrent en rase-mottes tout le long de la colonne ; puis le premier se présenta de nouveau, et la ronde ininterrompue se mit à tourner, crachant en descente, miaulant en chandelle. Au premier passage, notre pare-brise avait été transformé en écumeoire ; frappées par les balles, les bâches résonnaient comme un corps creux ; sur le camion de **Lehartel** qui avait perdu la sienne en même temps que son pucelage, les polochons entassés à l'arrière fumaient comme la poussière sous les premières gouttes de l'orage. Mais aucune de nos voitures ne fut touchée au réservoir ni ne flamba, car, en prévision d'une attaque semblable, nous avions soigneusement rangé notre réserve d'essence sous les banquettes et l'avions recouverte de caisses de cartouches et d'effets. Malheureusement, l'un de ces maudits Messerschmidt dirigea une grêle de projectiles sur notre radiateur qui se mit à fumer à son tour sous les coups.

Nous pensions en avoir fini puisque le soir tombait, et nous en étions à examiner les dégâts lorsqu'un gros avion bimoteur surgit au ras du plateau dans le soleil couchant et fut sur nous avant que nous eussions pris le temps de réfléchir. Plusieurs se jetèrent sous les véhicules, je courus instinctivement à droite, vers le trou où je m'étais abrité précédemment. Cependant l'avion, venant de gauche, allait me prendre dans le faisceau de ses mitrailleuses en même temps que le camion...

**« D'une seule détente de chat qui protège ses reins, je me trouvai allongé face à l'avion... dans le feu des mitrailleuses, tirant à la fois sur le camion et sur moi »**

L'abri était loin, j'hésitai à revenir, mais je n'en avais plus le temps car l'immense machine noire s'abattait sur nous à contre-jour, en sifflant. Toute ma chair pressentant la rafale qui allait crépiter d'une seconde à l'autre se hérissait d'horreur.

**Le caporal Teisho** était là, je m'étendis à côté de lui ; cependant, dans le même moment je sentis que je ne devais pas présenter le flanc à la mitrailleuse, mais bien plutôt la tête puisque ma seule chance était maintenant de passer entre les trajectoires comme un caillou qui devrait traverser une grille sans toucher aucun barreau. D'une seule détente de chat qui protège ses reins, je me trouvai allongé face à l'avion... dans le feu des mitrailleuses, tirant à la fois sur le camion et sur moi. Ah ! L'horreur du coup fatal attendu là, juste sur le sommet du crâne ! Cependant l'avion passa sans qu'eut lieu le choc abominable...

Mains crispées dans le sable, j'ouvris les yeux... Hélas ! La mort était encore là. Seconde d'effroi inhumain que celle où il faut supporter son regard ! Un autre avion suivait en effet le premier dans le sillage et, à son tour, ouvrait le feu. L'horrible faux cette fois encore me manqua ! J'étais hébété et nerveusement épuisé, mais pour la deuxième fois je venais de passer au travers des barreaux. **Teisho**, qui était resté couché perpendiculairement à la ligne de tir, avait un genou broyé. La trajectoire qui l'avait touché m'était passée à 30 cm à gauche ; à droite une autre ligne d'impacts laissée sur le sol m'avait frôlé l'épaule. Si je n'avais pas changé de position, les deux mitrailleuses m'auraient atteint, mais, d'un autre côté, en me déplaçant j'avais pris le risque d'être fendu en deux, dans le sens de la longueur, par une dizaine de balles. Naturellement c'était une expérience que je me promettais de ne plus recommencer !

À la vérité, c'était les aviateurs allemands que la mort attendait à cet endroit. À peine avais-je mis **Teisho** à l'abri et plongé dans mon trou que les mêmes appareils apparaissaient au bord du plateau, se dirigeant, cette fois, non plus sur le camion de **Pétis**, mais à 200 m en arrière sur le premier poum-poum. (...) Tandis que je les maudissais de toute ma haine en tremblant encore de peur, le poum-poum frappa le premier à bout portant, en plein moteur, et l'abattit devant lui : il y eut une grande flamme rouge et une déflagration à secouer toute la région, le deuxième appareil tangua brutalement puis explosa à son tour, arrosant les servants de la pièce DCA d'un mélange d'huile, de ferraille fumante, de sable et de sang. Nous étions vengés. »

**Benjamin Favreau - Compagnon de la Libération. Geste Ed. 2011**

## 1<sup>er</sup> JUIN 1942

*« Anecdote de l'utilisation de la langue tahitienne dans des messages destinés à déjouer un piège ennemi. Nous n'avons eu connaissance des faits que par les conversations entre nous, le calme revenu.*

### **Rotonda Signali à 20 kms au Nord de Bir Hacheim-Juin 1942**

Les Italiens feignent d'abandonner cette position qu'ils occupaient depuis le début de la bataille. Elle est aussitôt occupée par le Bataillon du Pacifique qui s'y rend depuis Bir Hacheim.

Les Sud-Africains qui patrouillent dans le secteur avec leurs automitrailleuses préviennent le **colonel BROCHE** que les Italiens ne sont pas partis loin et se regroupent.

Echange de messages toute la journée avec le QG du **Général KOENIG** demeuré à Bir Hacheim. La consigne de **KOENIG** est toujours la même: tenir coûte que coûte.

A la tombée de la nuit le chef des automitrailleuses sud-africaines prévient le colonel **BROCHE** de la fin de sa mission et du mouvement de l'ennemi de plus en plus prononcé dans leur direction. C'est alors que le **Colonel BROCHE** flaira un piège, et décide d'utiliser la chance d'avoir à sa disposition deux opérateurs radio d'origine tahitienne, l'un auprès de lui et l'autre à Bir Hacheim, près du QG.

Il demande à celui qui est près de lui de décrire la situation par phonie à son collègue, en tahitien, et d'en apporter de toute urgence la traduction au **Général KOENIG**. La réponse ne s'est pas fait attendre.

En tahitien aussi, ce devait être " **A HOI OIOI MAI** " (Revenez vite !). Il n'y a pas eu de texte écrit de cette conversation "hors normes", c'est pourquoi il n'y a aujourd'hui aucune trace.

Que c'était-il passé ? Nos postes de radio étaient alimentés par la batterie de nos voitures. Nos opérateurs avaient l'habitude de couper l'alimentation du poste dès la réception de la réponse, pour économiser la batterie. L'ennemi s'était mis sur notre fréquence, et dès que Broche posait sa question à Koenig, c'était l'ennemi qui répondait à **Broche**. Cette réponse reçue, le poste était coupé et en n'entendait rien d'autre.

Que serait-il advenu du Bataillon du Pacifique si deux tahitiens n'avaient pas apporté leur spécificité pour sauver tout un bataillon ? »

**Extrait du Tome 3 "Les tahitiens dans la guerre - la seconde guerre mondiale - " à paraître. Jean-Christophe Teva SHIGETOMI Graphiste : Jean- Louis Saquet**

## 2- 11 JUIN 1942

### Mémoires du Maréchal Edwin ROMMEL

Pendant cette période, j'assumai moi-même, à plusieurs reprises, le commandement des troupes assaillantes. Sur le théâtre d'opérations africain, j'ai rarement vu combat plus acharné.

Les Français disposaient de positions remarquablement aménagées ; ils utilisaient des trous individuels, des blockhaus, des emplacements de mitrailleuses et de canons antichars ; toutes étaient entourées d'une large ceinture de mines. Les retranchements de cette sorte protègent admirablement contre le bombardement par obus et les attaques aériennes ; un coup au but risque tout au plus de détruire un trou individuel. Aussi, pour infliger des pertes notables à un adversaire disposant de pareilles positions est-il indispensable de ne pas lésiner sur les munitions.

La principale difficulté consistait à ouvrir des brèches dans les champs de mines sous le feu des troupes françaises. Au prix de pertes importantes, les soldats du génie accomplirent cette tâche surhumaine. Protégés par des écrans de fumée et par l'artillerie, ils durent, par endroits, creuser des sapes pour parvenir jusqu'aux mines... C'est à eux en grande partie, que nous fûmes redevables du succès.

Appuyés par les attaques continues de l'aviation - **entre le 2 et le 11 juin**, jour de la prise des dernières positions françaises, la *Luftwaffe* exécuta 1.300 attaques contre Bir-Hakeim - les groupes d'assaut, composés de troupes appartenant à diverses armes et prélevés sur différentes unités, engagèrent l'action au nord et au sud. Mais, chaque fois, l'assaut était stoppé dans les fortifications remarquablement établies par les Français (...).

**« Entre le 2 et le 11 juin, jour de la prise des dernières positions françaises, la Luftwaffe exécuta 1.300 attaques contre Bir-Hakeim - les groupes d'assaut, engagèrent l'action au nord et au sud. Mais, chaque fois, l'assaut était stoppé dans les fortifications remarquablement établies par les Français »**

## 2 JUIN 1942

### Mémoires du maréchal Edwin ROMMEL

#### 2 juin

« Got el Oualeb étant tombé, Bir-Hakeim devait être investi et attaqué le lendemain 2 juin. Des groupes britanniques et français en partaient pour de continuel coups de main sur nos lignes de communication. Il fallait y mettre fin. »

**Dans la nuit du 1er au 2 juin 1942**, la 90e division légère et la division Trieste avancèrent en direction de Bir-Hakeim. Après que ces deux unités eurent franchi, sans pertes notables, les champs de mines, l'encerclement du point d'appui fut complété par l'est.

Une invitation à se rendre, portée aux assiégés par nos parlementaires, ayant été repoussée, l'attaque fut lancée vers midi, menée du nord-est par la division Trieste, et du sud-est par la 90e légère, contre les fortifications, les positions et les champs de mines établis par les troupes françaises.

La bataille commença par une préparation d'artillerie ; elle devait se poursuivre dix jours durant avec une violence peu commune.

**« Got el Oualeb étant tombé, Bir-Hakeim devait être investi et attaqué le lendemain 2 juin. Des groupes britanniques et français en partaient pour de continuel coups de main sur nos lignes de communication. Il fallait y mettre fin »**

*La Guerre sans haine – Maréchal Rommel - les Presses de la Cité, 1962*

## 2 JUIN 1942

**Aspirant Jean-Mathieu BORIS, 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie**

**Le 2 juin, vers 9h. 30**, une colonne ennemie de plus de 1 000 véhicules est signalée au nord-est ; chacun à son poste attend l'attaque qui semble imminente... Une automobile portant un drapeau blanc se présente à la porte est. Deux officiers italiens en descendent. Ils sont conduits au général Koenig, auquel ils tiennent un discours en italien dont on ne saisit que quelques mots : « **Rommel... circondati... exterminati... capitulare...** ». D'un ton courtois mais ferme, le général Koenig répond qu'il n'est pas question pour la brigade de se rendre sans combattre : « *Vous êtes de grands soldats* », répond un des officiers italiens.

Une heure plus tard, les premiers obus de 105 tombent dans Bir Hacheim. Notre artillerie riposte, incendiant quelques véhicules à notre portée. Au début de l'après-midi, Bir Hacheim s'enveloppe dans le vent de sable.

**Vers 8 heures**, deux officiers britanniques, envoyés par les Allemands qui les ont faits prisonniers, se présentent à la chicane est. Ils sont porteurs d'un message de **Rommel**. Ce message, rédigé en allemand, est signé de la propre main du général :

*« Aux troupes de Bir Hacheim Toute nouvelle résistance n'amènerait qu'à verser le sang inutilement. Vous auriez le même sort que les deux brigades qui se trouvaient à Got-Oualeb et qui ont été exterminées avant-hier. Nous cesserons le combat dès que vous hisserez le drapeau blanc et viendrez vers nous en armes ».*

La réponse de **Koenig** ne se fait pas attendre. Nos batteries ouvrent immédiatement un feu nourri sur tous les véhicules ennemis qui viennent à portée.

**« Aux troupes de Bir Hacheim : Toute nouvelle résistance n'amènerait qu'à verser le sang inutilement. Vous auriez le même sort que les deux brigades qui se trouvaient à Got-Oualeb et qui ont été exterminées avant-hier...»**

**Jean-Mathieu Boris : Un Français libre 1940-1945, Espoir n°159, hiver 2009-2010**

## 2 JUIN 1942

Capitaine Paul GUENON, *Santé/Bataillon de Marche n° 2*

Monsieur **Rommel** ne doute de rien. Il nous a envoyé deux messagers italiens pour nous demander de nous rendre « *sous peine d'extermination* ». Rien que ça. **Hautefeuille** qui a assisté à la réception de ces messieurs me raconte : - « *Je verrai toujours le grand Koenig, un peu penché en avant, grimaçant plus que jamais, appuyé sur sa canne, se dandinant, leur répondre : « Eh bien non...non. Vous remercieriez beaucoup votre général, mais...Je ne me rends pas...Alors un des italiens a conclu : vous êtes de grands soldats ».*

Vent de sable chaud toute la journée. Ce soir, duel d'artillerie. En somme, comme me dit **Faure**, pour des exterminés, nous ne nous portons pas trop mal ! Est-ce un coup de bluff de boches ? Je ne crois pas. Ce ne sont pas des gens à jeter des paroles vaines. Je ne pense pas qu'ils aient cru un instant que nous puissions nous rendre (...ou alors ils sont bien lourdauds !). Ils ont tout de même essayé le truc, on ne sait jamais ! Ce qu'il y a c'est que nous les gênons beaucoup. Et puis, ils voudraient bien les avoir vivants ces Gaullistes : mais ça, il ne faut pas qu'ils y comptent pour leur propagande !

Artillerie et aviation se sont acharnées sur nous.

Bombes, Obus, explosions, poussières. La terre tremble, le ciel bourdonne, l'horizon fume. Nous avons aujourd'hui subi l'assaut de trois ou quatre cents bombardiers en piqué : sur une surface grossièrement circulaire d'environ quatre kilomètres de diamètre. A peu près celle de Blaye, ma petite ville natale. Je me demande ce qu'elle serait devenue là-dessous. Guerre totale. L'air est porteur de centaines de tonnes d'acier qui sifflent, mugissent, vrombissent. Les 75 miaulent, les 47 pètent comme du bois vert, les 88 font Ploc ! En fusant, les 210 imitent une locomotive poussive. Les Stukas font naître en nous une admiration involontaire. On les voit qui s'avancent, calmes, parmi les obus traceurs de la D.C.A. —« *Ils piquent sur nous !* » crie-t-on à mes côtés. Surpris avec **Faure** hors de son abri, je m'aplatis au sol. Nous ne pouvons nous empêcher de regarder en l'air. — « *En plein sur nous, les vaches* », marmonne **Faure** d'une voix rauque. Soudain l'un deux, peut-être celui qui nous destinait ses crottes, est touché en plein avant avoir d'avoir pu rien lâcher. Explosion formidable à 400 mètres au-dessus de nos têtes. Ça fait une boule de fumée noire d'où surgit un serpent de feu. Des petits morceaux d'avion tombent doucement en se balançant comme des feuilles mortes.

Le cadavre carbonisé du pilote vient choir non loin de nous...celui-là ne fera plus de mal à personne

*Journal de Paul Guénon*

**« Non, non, non,  
Monsieur Rommel,  
Des milliers de héros  
ont mis en Bir Hacheim  
Des noms comme  
Bordeaux, Paris,  
Château-Yquem  
Des noms comme  
Rouen, Lille, Dijon,  
Nancy  
Des noms français,  
Messieurs, la France  
c'est ici !  
Des milliers de héros,  
des milliers de  
Français,  
Des gens pour qui  
mourir ne serait pas  
assez  
Mais qui veulent,  
avant, montrer à  
l'ennemi  
La force qu'en leurs  
bras leurs pères  
avaient mis  
Et pour qu'en Bir  
Hakeim leur honneur  
ne se perde  
Rommel crie « Rendez-  
vous ! »  
...et Koenig répond  
« Merde ! »**

## Le « Matelot de service à Bir Hakeim »

### Kalil

« Petite horreur ! » un mot de plus et tu te retrouves par-dessus bord !

« Kalil » vient de se jeter dans les jambes de **Saliou**, qui gueule qu'on y crèvera tous et en vient à regretter sa place de pompier sur le Normandie.

« Kalil » a eu la queue brûlée par une douille ; « Kalil » c'est notre chien. Il n'a pas été touché à l'habillement, ne figure pas à l'inventaire du Bofor, mais il est de la famille. On ne s'y tromperait d'ailleurs pas.

La famille, c'est nous, il y a nous, Kalil et le canon. Celui-là est le plus beau de tous, mais ce n'est pas qu'il en ait le mérite, il gueule depuis huit jours comme tout le monde, mais il a tort, car il n'y a que lui à avoir un trou comme il faut. C'est notre faute s'il gueule ! on ne s'arrête pas de le tripoter dans tous les sens et il ne doit pas comprendre pourquoi car, en bon frère qu'il est, il mettrait autrement un peu de zèle à écarter les zincs. En fait, il les attire et se met à danser quand la terre est prise de roulis ou que tout tangué alentour.

Où nous sommes, c'est Bir-Hakeim. Il y a des boches autour, des Italiens aussi et puis au milieu, il y a nous. Les Anglais sont un peu plus loin, après les champs de mines, du côté de Tobrouk, plus loin même peut-être. Ils font un mouvement tournant, les boches également. Nous, on tourne aussi, because la guerre, alors on reçoit des obus et, quand on se planque d'un bord du trou, ça tombe en face, alors on y va, mais ça recommence, alors on tourne. Kalil tourne aussi, car il veut attraper ce qui lui reste de queue et c'est difficile, on sait que c'est difficile car on le voit faire et il en met un vieux coup.

Quand ça ne tourne plus en bas, ça tourne en haut, les boches dans le ciel font des ronds avant de piquer, alors c'est le Bofor qui les suit et nous avec, moi sur mon siège, **Saliou** sur le sien, et les autres, derrière, avec les obus.

Il y a dix jours qu'on fait cela sans pouvoir en prendre l'habitude.

On ne s'habitue à rien, sauf à croire qu'on va y passer, que celui qui s'amène en sifflant nous atterrira sur le coin du nez. Quand ils filent au ras des oreilles, on a beau dire que ça ne sert à rien, on se les ramasse tout de même et on se fait tout petit. C'est très difficile de se faire petit. Ça ne finit jamais de se ramasser les jambes sous le menton, les bras sous les genoux et de rentrer la tête le plus loin possible entre les sacs de sablé. Entre nous, c'est de la blague, car à peine a-t-on trouvé la position anti-balles ou anti-120, que s'amènent les avions, alors il faut foncer et c'est plein les oreilles qu'on prend du quatre à gauche, cinq à droite, douze derrière, encore six, j'en vois huit, des oua... oua.... de Kalil, des « *fous le camp* » de **M. Colmay**.

**« Quand ils filent au ras des oreilles, on a beau dire que ça ne sert à rien, on se les ramasse tout de même et on se fait tout petit. C'est très difficile de se faire petit. Ça ne finit jamais de se ramasser les jambes sous le menton, les bras sous les genoux et de rentrer la tête le plus loin possible entre les sacs de sablé. »**

Alors on tire car ils sont partout, ça pétarade tant que va peut, on ne voit plus rien, on ne s'entend plus. C'est comme ça les alertes !  
C'est comme ça depuis dix jours.

Après, par habitude, **Gloria et Dufour** foncent en rase-mottes jusqu'à la cuisine pour faire du thé et vérifier la barrique, eux ou d'autres. Nous allons tous contempler la barrique. Il y a de l'eau encore pour plusieurs jours. Le trou a pris une drôle de forme, mais la barrique n'est pas crevée, tant qu'elle tiendra celle-là tout ira bien. Le thé a une vilaine couleur, il est tout simplement imbuvable. C'est la vraie condition pour le faire durer.

Du trou de cuisine à la pièce, il y a dix mètres et juste là, une Breda italienne qui nous prend d'enfilade.

Plus loin à 100 mètres, C'est l'équipe de **Bernier**. Leur canon est foutu, ça a mis **M. Colmay** en rogne, alors pour se rattraper il fait l'observateur avec ses énormes jumelles et décrète que c'est plein de boches et que si ce sacré canon ne s'était pas fait foutre en l'air, ça ferait un bel emplacement d'antichar. - « *J'aime mieux pas* » - comme dit **Guégué**, mais Guégué n'est jamais sérieux, il ne veut pas croire qu'on y laissera sa peau et qu'il a une bonne tête, toute prête pour faire un ange.

On bouffe du sable, des vrais paquets et il y a de tout là-dedans. On laisse le corned-beef de côté, il a chaud, nous aussi. Le chocolat c'est de la crème et les biscuits secs sont heureusement durs. Il y a la R.A.F. Toutes les demi-heures, elle est précieuse, car autrement on ne ferait pas son petit pipi d'enfant tranquille et puis après, c'est encore des *M. 110*, les Messieurs Schmit et des Messieurs dont on ne sait pas le nom mais qui ont des bombes, pas moins que les autres.

Oui, au moins autant, l'essentiel c'est qu'elles tombent chez le voisin et pas sur nous. Chaque pièce sait former un paquet de zincs loin d'elle, sur la droite ou sur la gauche. On croit que c'est arrivé, mais comme Bir-Hakeim est rond et que nous jouons tous au même jeu, par manque de pot, ça tombe toujours, car ça vient par vagues et que je te bing et te rebombing, des trucs à vous dégoûter de la marine et à croire que si on n'avait pas fait cela on serait déjà en l'air, en train de gueuler après les biffins qui sont planqués au fond de leurs trous.

Je suis sourd ou à peu près depuis hier et j'ai promis de prendre une cuite à Alexandrie si on se tire du pétrin dans lequel on nous a mis. Je n'ai plus rien à craindre, ni à espérer et à ce train, je vais devenir un héros, un héros qui n'a plus besoin de baisser la tête quand les obus s'amènent car il ne les entend plus venir et l'histoire d'Alexandrie, aucune chance qu'elle ne m'arrive.

La pièce tire tant qu'elle peut, il y a de l'avion dans tous les azimuts, des petits, des grands, des gros, des douzaines de gros et des paquets de bombes qui s'avancent dans ma grille. Ça tire, ça tombe comme jamais ça n'est tombé, tout fume, c'est la nuit, la nuit acide de poudre... Le ciel, les bombes, les biffins, le consortium Bofor, équipement et pièce, le pot de thé, s'estompent, le chien aussi disparaît quand vient son tour de disparaître, moi avec. Je suis un « Mort pour la France ».

***Les méditations du « matelot de service » à Bir-Hakeim Extrait de la Revue de la France Libre, n° 35, février 1951.***

## 2 et 3 JUIN 1942

Sous-Lieutenant Benjamin FAVREAU, *Bataillon du Pacifique*

### 2-3 juin 1942

Vers 10 heures, **Bricourt** vint me voir, visiblement fatigué, abattu... Son pick-up ayant été incendié, je voulus lui en exprimer mes regrets, mais il haussa les épaules et me prit à part. Le papier qu'il avait à la main était un message de Koenig disant à peu près - il n'en savait pas plus :

« *Ce matin, grosse affaire devant Bir-Hakeim. Attendez instructions.* »

La défaite, changeant de camp, terrassa le BP 1.

Ainsi Bir-Hakeim était encerclé, non plus Rommel !

C'était là apparemment l'épilogue du marmitage massif entendu les derniers jours du côté de Knightsbridge, et si les divisions blindées anglaises laissaient faire, c'est qu'elles n'existaient plus ; partant, elles ne pouvaient non plus nous soutenir comme on nous l'avait promis. Isolé à plus de 160 km de chez lui, atteint par le mitraillage de la veille, le Pacifique se trouvait tout à coup en situation précaire.

Par-là-dessus, voici qu'on commença à signaler, vers le nord, l'approche d'éléments motorisés. **Broche** décida de regrouper toutes ses forces

Le camion se prit à tanguer et, dans la bête ondulante aussi profonde que l'océan, des bidons se mirent à courir. Une première fois je remplis mon quart au récipient de 20 litres que **Térématé** avait placé près de ma tête, et je le dégustai à petites gorgées. **Perraud** ou **Broche** m'avait peut-être fait appeler et s'étonnait de mon silence. Qui sait ce que faisaient mes Tahitiens sans leur chef, pendant que je buvais leur part d'eau ? Mais qu'avait donc ce mouchard à tourner dans nos parages comme une guêpe qui n'ose pas se poser ? S'il se mettait à mitrailler tout à coup, il me percerait comme ces outres trop pleines que les femmes ramènent de la source. Je pris encore un demi-quart, et le fis durer autant que je pus, sombrant dans l'inconscience et les vagues qui coulaient au plafond emportant leurs bidons.

Bien sûr, quand la crise serait passée, je me rationnerais pour rendre la part d'eau indûment appropriée. Le goulot du bidon cependant luisait comme la margelle du puits. Encore un peu !... Je volais donc mes propres soldats, c'était indigne... Il était énorme ce goulot, hallucinant, si près... Oui, un peu seulement. J'y collai ma bouche, et j'y bus la honte, sans apaiser la soif. Alors je laissai tout aller : qu'importaient les avions, les chars, et même la vie, pourvu qu'on me laissât enfin dormir !

Cependant le vent tint jusque dans la nuit et il n'arriva rien. C'est le lendemain seulement, au petit jour, que mes souvenirs se réveillent ; je n'avais plus envie de mourir et j'étais bien décidé, s'il le fallait, à forcer le passage pour entrer dans Bir-Hakeim.

Ensuite, avec mes deux camions qu'on eût dit de déménagement, et sur lesquels s'accrochaient mes quarante Tahitiens, nous fonçâmes, sans souci des ressorts et prêts à écraser tout obstacle que nous rencontrerions.

Quand les autres nous virent loin, et les Allemands sans réaction, ils embrayèrent à leur tour et chargèrent derrière Pillard. Le passage était ouvert, on s'y engouffra sans ralentir, et on franchit au fond du couloir la porte qu'on achevait de déminer de l'intérieur. Une colonne de plus de cent véhicules bardée de canons, et de chenillettes glissant au ras du sol, suivait en ronflant ; il n'eût pas fait bon se trouver sur son passage !

Elle rentra à son tour avant que l'ennemi fût revenu de sa surprise, car l'artillerie allemande commençait à peine à régler son tir sur la chicane quand passa la fin du convoi. (...)

Ainsi se terminait, sans perte notable en comparaison des risques encourus, cette escapade de deux jours à l'intérieur du camp adverse.

Pour son premier combat, le Pacifique avait fait preuve de cohésion, et supporté sans panique l'attaque en force de l'aviation, et le retour inattendu de Rommel sur ses arrières. Broche en revint marqué de cette aura qui enveloppe la personne du chef dès lors qu'il a gagné la confiance de ses troupes

**Fernand de BARRAL, 1<sup>er</sup> régiment d'Artillerie**

J'extrais donc de mes souvenirs de guerre le récit d'un acte de courage parmi tant d'autres, accompli par un de mes camarades (...) telle que je l'ai vue.

**Depeser** est le chef de l'une des pièces de ma batterie. En cours de tir, sa pièce s'enraye : une cartouche a fait long feu, l'obus est resté dans le tube. Est-il amorcé par le trop faible coup de départ, ou non ? On ne peut le savoir. Ce cas est prévu avec précision : le chef de pièce doit faire reculer tout son monde et attendre cinq minutes. Passé ce délai, si l'obus n'a pas explosé dans le tube, c'est qu'il n'a pas été amorcé : on peut l'extraire avec précaution, sans trop de danger.

Mais le tir fait rage. **Depeser** estime que sa pièce doit continuer à tirer. Il pense aussi, sûrement, que si l'obus éclate, il fera sauter le tube, et qu'une pièce de moins quand déjà il n'y en a pas assez, cela compte. Peut-être pourra-t-il extraire l'obus avant qu'il n'éclate ?

Il fait rapidement écarter ses hommes et calmement, sachant ce qu'il risque, essaie seul d'extraire l'obus qui était amorcé : il éclate.

**Depeser**, j'espère que tu es mort sur le coup, sans souffrir. Tu étais un bon copain.

**« Il fait rapidement écarter ses hommes et calmement, sachant ce qu'il risque, essaie seul d'extraire l'obus qui était amorcé : il éclate »**

**Revue de la France Libre n° 200 – Avril 1973**

**Lieutenant Jacques BOURDIS, 13 DBLE**

Les éléments de Rotonda Segnali se repliaient eux aussi. La garnison de Bir Hacheim était au complet, le siège allait commencer.

(...) Je m'employai surtout à maintenir le moral de ma section que l'inaction et bientôt la perspective de manquer d'eau exposaient dangereusement.

A vrai dire, nous ne manquâmes jamais complètement d'eau mais la ration diminuait de jour en jour. Quand nous avons fait la part de cuisine, il restait à chacun un demi-litre pour boire et se laver. Nous récupérions l'eau de la rosée sur les tentes et tous les morceaux de toile ou de tôle que nous pouvions étaler, dérisoire cueillette du matin.

Je compris très vite qu'il fallait m'instituer comptable de l'eau. Certains légionnaires carottaient sur la quote-part qu'ils devaient à la cuisine, d'autres se souciaient peu des radiateurs, ou ne se lavaient plus, quelques un mêmes chapardaient. Le ricochet d'un étrange obus avait défoncé toute une réserve, un fût de 200 litres pour 25 hommes.

Je savais que la compagnie avait la sienne, et, sous un matraquage violent, je fis à plat ventre le voyage du PC qui devait être à 300 mètres, pour demander du secours à mon capitaine.

Il me le refusa avec sagesse. Je regagnai mon trou pestant contre l'insensibilité de mon commandement, me demandant jusqu'où me mènerait mon utile réserve, un jerrycan de 20 litres.

Je rentrai ce bidon d'eau rouillée et tiède dangereusement convoité. J'en fis mon dossier pendant la journée, mon oreiller pendant la nuit.

***« Je rentrai ce bidon d'eau rouillée et tiède dangereusement convoité. J'en fis mon dossier pendant la journée, mon oreiller pendant la nuit »***

***Témoignage inédit, 1978 – Famille J. Bourdis***

**Le Sergent B. du B.M.2 avait emmené à Bir-Hakeim un perroquet.**  
**Aussitôt que celui-ci entendait le ronronnement des avions venant**  
**bombarder la position, il donnait l'alarme en gueulant « Avions... Avions... ».**  
**Puis il fourrait la tête sous son aile et attendait stoïquement.**

**« Le radar » - Bir Hakeim. Mai- juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare, n° 101, 1982**

**Médecin aspirant J. GILLET, Santé/Bataillon du Pacifique**

Si l'on est à quelque distance du point que les Stukas cherchent à atteindre, il est possible de les voir basculer, piquer droit vers le sol à la verticale l'un derrière l'autre, au botte à botte si j'ose dire, à une vitesse de plus en plus vertigineuse entre les traînées roses des obus traceurs des Bofors, de les voir ralentir tout en conservant leur direction, lâcher leurs bombes à 100 ou 200 m du sol, se redresser et filer en rase-mottes à une allure folle tandis que de quart de seconde, en quart de seconde s'élèvent de gros champignons de poussière grise et que parvient le fracas des explosions. Bientôt la zone bombardée disparaît sous un épais mur opaque de poussière haut de 300 m d'où émergent un à un les derniers avions.

Ceux qui sont dans la zone visée entendent le bruit de plus en plus intense, de plus en plus aigu des moteurs emballés qui se rapprochent. Puis c'est le hurlement rauque et strident de sirène enrouée de leurs freins à air au moment où apparaissent ces petits avions. Entre leurs roues se profilent les bombes, elles se détachent, s'éloignent lentement du fuselage. Le bruit de sirène cesse et dans le tonnerre de reprise de son moteur l'avion se redresse. Bien abrités dans nos étroites tranchées nous le voyons passer en trombe au-dessus de nos têtes avec sous ses ailes ses grandes croix noires. Derrière lui, nous voyons grossier, se rapprocher sa bombe, un fin sifflement et c'est le bruit tonitruant de l'explosion suivie de dix, vingt, trente autres.

**« Bien abrités  
dans nos  
étroites  
tranchées  
nous le voyons  
passer en  
trombe au-  
dessus de nos  
têtes avec sous  
ses ailes ses  
grandes croix  
noires.  
Derrière lui,  
nous voyons  
grossier, se  
rapprocher sa  
bombe, un fin  
sifflement et  
c'est le bruit  
tonitruant de  
l'explosion  
suivie de dix,  
vingt, trente  
autres »**

**Le service de santé de la France Libre 1940-1943 par Guy Chauliac 1994**

## 4 JUIN 1942

**Lieutenant-Colonel Félix BROCHE, commandant le *Bataillon du Pacifique***

Nous voici engagés dans une véritable bataille, les phases en sont diverses, la situation change constamment. Partis pour une progression qui s'annonçait victorieuse et après avoir tenu une position isolée de tout à 60 km en avant des lignes amies, nous voici à nouveau à Bir Hacheim au milieu de la 1<sup>ère</sup> Brigade Française Libre.

Il s'agit de tenir bon, les forces Anglaises sont autour de nous pour détruire les dernières forces de Rommel qui est en train de jouer sa dernière carte.

Si Bir Hacheim tient, la Victoire est certaine.

Contre les attaques aériennes et le bombardement d'artillerie, abritez-vous mais que les chefs surveillent le terrain en avant d'eux, l'attaque peut se produire à ce moment-là.

Si elle a lieu, à vos armes, tirez bien et sans hâte, écoutez vos chefs et vengez vos camarades disparus.

**« Si Bir  
Hacheim  
tient, la  
Victoire est  
certaine »**

***Note du Lieutenant-Colonel Broche au Bataillon du Pacifique au début du siège de Bir Hakeim (communiqué par Francis Bredin du BP 1) Bir Hakim l'Authion n° 147 Janvier 1993***

## 5 JUIN 1942

**Aspirant Jean-Mathieu BORIS, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Le 5 juin, à 4 heures du matin, un plénipotentiaire de Rommel se présente en vain à l'est. Peu après en plus des 88, ce sont les canons lourds ennemis de 150 et de 210 qui entrent en action. Leurs obus font le bruit d'un train à grande vitesse avant d'éclater alors qu'avec les 88 l'explosion précède le sifflement.

Plus tard, malgré la canonnade, je fais la sieste sous la bâche qui sert de PC au 2<sup>ème</sup> groupe, la tête sur une veste roulée placée sous une chaise en toile. Un bruit assourdissant : j'ouvre les yeux, un morceau de ferraille fume au-dessus de moi.

Un obus a explosé sur un des arceaux qui tient la bâche, mais l'éclat qui se dirigeait vers ma tête a été intercepté par l'appareil de photo posé sur la chaise et s'est arrêté en le coupant. J'ai eu de la chance mais les photos sont foutues.

**« Un obus a explosé sur un des arceaux qui tient la bâche, mais l'éclat qui se dirigeait vers ma tête a été intercepté par l'appareil de photo posé sur la chaise et s'est arrêté en le coupant. J'ai eu de la chance mais les photos sont foutues. »**

**Jean-Mathieu Boris : Un Français libre 1940-1945, Espoir n°159, hiver 2009-2010**

## 5 JUIN 1942

Capitaine Paul GUENON, *Santé/Bataillon de Marche n° 2*

5 Juin

Même musique qu'hier. Encore un Ultimatum de Rommel.

Cela devient du bavardage.

On dit que la 8<sup>ème</sup> Armée doit attaquer sur toute la ligne.

On dit ça...on dit tant de choses !

**Mayolle** me demande « *Vous y croyez encore, vous, aux Anglais ...* »

« *Mon Dieu, moi, je ne demande qu'à y croire !* »

*Journal de Paul Guenon*

## 6 JUIN 1942

### Mémoires du Maréchal Edwin Rommel

L'activité déployée par nos troupes devant les fortifications françaises s'était trouvée temporairement réduite.

**Le 6 juin, à 11 heures**, la 90e légère partit de nouveau à l'assaut des troupes commandées par le général Koenig.

Les pointes avancées parvinrent à 800 mètres du fort, puis l'offensive s'arrêta.

Le terrain, caillouteux, n'offrait aucune possibilité de camouflage et le feu violent des Français ouvrait des brèches dans nos rangs. Dans la soirée, l'assaut fut interrompu pendant que l'encerclement se resserrait autour du point d'appui. De faibles attaques de dégagement lancées par la 7e brigade motorisée britannique contre notre 90e légère, furent repoussées.

**« Le terrain, caillouteux, n'offrait aucune possibilité de camouflage et le feu violent des Français ouvrait des brèches dans nos rangs »**

**Aspirant Roger NORDMANN 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Si mon m'avait demandé pendant que j'étais à Bir Hakeim, de donner un bras pour m'emmener à 30 kilomètres de là, j'aurais dit « *Tiens, prends le, et tout de suite, marché conclu !* ».

Vers la fin, nous nous sommes vraiment demandé si on allait s'en sortir, toutes les minutes je me disais c'est la dernière.

On n'évacuait même pas les morts, on les enterrait sur place et quand on allait d'une pièce à l'autre on enjambait les trous que l'on avait fait pour enterrer les camarades.

**« Vers la fin,  
nous nous  
sommes  
vraiment  
demandé si  
on allait s'en  
sortir, toutes  
les minutes je  
me disais  
c'est la  
dernière »**

***Toutes les minutes, je me disais : c'est la dernière. Bir Hakeim. Mai- juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare, n° 101, 1982***

**Benjamin FAVREAU, Bataillon d'Infanterie de Marine**

Dans le même temps l'infanterie vint s'établir devant nos à l'extrémité de la chicane qui traversait le champ de mines, interdisant désormais cette issue. Cependant elle n'osa pas pénétrer dans le marais de mines antichars devant les positions de **Salvat** et de **Bellec**, entre la porte dont j'avais la garde et celle des « Mamelles ».

Ils vinrent à la brune et se mirent à creuser, à 400 ou 500 m environ à l'œil nu. On pouvait les voir, mais on entendait le bruit des pelles fouillant le sol et, avec mes jumelles, je distinguais les allées et venues. Je plantai deux repères dans le sol pour matérialiser avec précision une ligne de mire, puis je dévidai par surprise un chargeur entier dans le groupe, mais les guêpes piquent les petits garçons qui les dérangent au nid ; à peine un quart d'heure s'était-il passé qu'un obus de mortier s'abattit à 30 m au-delà de ma tranchée, un autre tomba à 15 m un peu après, puis un troisième en atteignit l'extrémité. La direction de la trajectoire étant parfaite, le prochain coup allait nous arriver en plein dessus. Les Tahitiens refluaient déjà vers l'extrémité opposée de la tranchée et la peur commençait à me prendre au ventre...mais il n'y eut pas de quatrième coup ! Le lendemain, je vis aux taupinières nouvellement sorties de terre qu'ils s'étaient enterrés.

**« ...les guêpes piquent les petits garçons qui les dérangent au nid... »**

**Benjamin Favreau - Compagnon de la Libération. Geste Ed. 2011**

**Caporal Jean-Roy BAMBRIDGE, Bataillon du Pacifique**

Depuis que nous sommes revenus de Rotonda, c'est devenu plus dur. Mais Bir Hakim, c'est quelque chose de formidable. Je suis mitrailleur, et j'ai huit gars dans mon groupe. Tous ces derniers jours, j'ai tellement tiré à la mitrailleuse que le bouchon régulateur, qui est normalement à 1 ou 1,5, j'ai été obligé de le mettre à zéro. Ma mitrailleuse est fatiguée, archifatiguée. On a manqué de graisse et d'huile, et j'ai fait une bêtise hier soir : après avoir nettoyé mon engin, j'ai mis dessus de la margarine. Ce matin, tout est rouillé, je vais rattraper ça.

Contrairement aux deux premiers groupes qui sont rassemblés dans le même boyau (entre les deux, il y a un petit poste de **Hervé**), j'ai ma tranchée et, un peu en arrière, de biais, il y a la tranchée de **Holozet**. Tous les soirs, les Allemands astiquent un ou deux camions avec des obus incendiaires. Inutile d'essayer de les éteindre. C'est pour eux un point de repère, puisqu'ils nous encerclent.

On reste au bord de la tranchée, à parler un peu. Surtout, il ne faut pas quitter la tranchée, ordre du colonel ! La nuit, nous avons également droit au mitraillage des avions boches. Ils nous survolent, tous feux allumés. On entend tomber des cheminées qui tournent, à cause des ailettes, et qui distribuent des grenades en descendant. Il n'est pas recommandé de circuler de nuit !

**« Ma mitrailleuse est fatiguée, archifatiguée. On a manqué de graisse et d'huile, et j'ai fait une bêtise hier soir : après avoir nettoyé mon engin, j'ai mis dessus de la margarine. Ce matin, tout est rouillé, je vais rattraper ça. »**

**Le Bataillon des guitaristes par François Broche, Editions Fayard, 1970**

## 6 JUIN 1942

**Aspirant Jean-Mathieu BORIS, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Le 6 juin, sous un ciel gris et par un temps frais, Rommel appuyé sur une intense préparation d'artillerie, attaque sur le front du bataillon du Pacifique ; il est tenu en échec mais son étreinte s'est resserrée.

Ce même jour, je vois le **médecin-lieutenant du groupe, Duval**, qui revient de la 4<sup>ème</sup> batterie en sautant de trou en trou sous les obus qui tombent. Dans sa main, un petit paquet enveloppé d'un mouchoir. Je comprends que **Jean-Pierre Rosenwald** est mort. Un obus a éclaté à ses pieds, il s'est vidé de son sang. Je vais le voir : il est blanc mais son visage est intact, il n'a pas souffert. J'ai eu envie de lui crier : « *Jean-Pierre, lève-toi, le jeu est fini !* » mais ce n'est plus un jeu. C'était un ami d'enfance, le premier qui meurt ainsi, et la guerre brusquement impose un nouveau visage.

Le soir, la bataille apaisée, nous enterrons Jean-Pierre, enveloppé dans une couverture. Après avoir réuni 9 autres Israélites, **le lieutenant Daniel Dreyfous-Ducas récite la prière des morts**, le Kaddish, et alors qu'il la commence une canonnade au loin l'accompagne et un lourd nuage recouvre lentement Bir Hacheim. Götterdämmerung !

Quant à moi, en dehors du chagrin que me cause la mort de Jean-Pierre, je suis persuadé que je le rejoindrai demain. J'ai reçu l'ordre d'installer une pièce de la 3<sup>ème</sup> batterie au nord-est de la position. A cet endroit, le rocher affleure et il n'y a donc pas moyen de creuser des abris (le contrordre est arrivé plus tard).

**« Quant à moi, en dehors du chagrin que me cause la mort de Jean-Pierre, je suis persuadé que je le rejoindrai demain ».**

**Jean-Mathieu Boris : Un Français libre 1940-1945, Espoir n°159, hiver 2009-2010**

## 6 JUIN 1942

Capitaine Paul GUENON, *Santé/Bataillon de Marche n° 2*

### 6 Juin

Rien de bien nouveau. Ça continue. Dans l'ensemble la situation est assez bonne. Nous avons reçu un message Anglais

*« Très bon travail. Félicitations sincères. Tenez bon. Tout ira bien »*

En attendant que tout aille bien, l'artillerie nous pilonne sans arrêt.

Nous sommes totalement encerclés et le cercle se resserre.

L'ennemi, après avoir tâté notre position de tous les côtés semble vouloir insister particulièrement sur mon bataillon, surtout sur la compagnie de **Tramon**, un « sale coin » où le terrain le favorise.

Les stukas sont venus six ou sept fois... Je ne sais plus.

Ils s'y mettent à 50 ou 60 chaque fois...et boum, badaboum, boum !

Qu'est-ce qu'ils font les Anglais ?

Journal de Paul Guénon

**Lorenzo SEMPLE III, ambulancier à l'American Field Service**

Un curieux incident dans lequel nous fûmes impliqués, survint un après-midi au plus fort du combat. Les sapeurs ennemis s'étaient activés dans notre champ de mines sous un feu nourri de mitrailleuses au prix de lourdes pertes, s'efforçant de dégager un passage pour leurs blindés. Dans cette situation sans issue, ils nous demandèrent alors d'envoyer une ambulance pour ramasser leurs blessés. En réponse à cette requête, le GSD désigna **Kulak et Jim Worden** pour cette mission. Brandissant un imposant drapeau blanc à l'extérieur de l'ambulance et un autre à croix rouge de l'autre bord, ils démarrèrent vers le champ de mines. A l'exception d'une rafale de mitrailleuse sans aucun doute involontaire, tous les tirs cessèrent des deux côtés.

Parvenus à la limite du champ de mines, nos ambulanciers hélèrent l'infirmier allemand qui se terrait avec deux ou trois blessés. Il s'approcha, tendit le pistolet qu'il portait, et s'affaira pour aider **Kulak et Worden** à transporter les blessés dans l'ambulance. Puis l'infirmier y grimpa à son tour, se rendant, en même temps que les blessés. Les tirs ne reprurent qu'après que **Worden** soit parvenu à bonne distance de sécurité. Certainement pas le genre de situation que l'on associe généralement avec les guerres modernes.

**« Certainement pas le genre de situation que l'on associe généralement avec les guerres modernes »**

***Un détachement d'ambulanciers américains à Bir Hakeim de Lorenzo SEMPLE III Traduit de l'américain par Claude Wolf (promotion Bir-Hakeim)***

## **7 JUIN 1942**

***Albert PIVETTE Bataillon d'Infanterie de Marine***

***7 juin***

Deux raids légers de 2 et 4 avions. Artillerie très active des deux côtés et l'Infanterie commence à être dégagée. Nous sommes encerclés de tous côtés à présent et l'on déguste pas mal.

***Carnet de route d'Albert Pivette, Ire Cie du B.I.M. - Section de l'Adjudant Delsol***

***Aspirant Jean Mathieu BORIS 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie***

Le 7 juin, relativement calme, marque le complet investissement de Bir Hacheim : des batteries ennemies sont visibles à tous les points de l'horizon.

***Capitaine Paul GUENON Santé/Bataillon de Marche n° 2***

***7 Juin***

Pas trop mauvaise journée. Il a pourtant plu des bombes et des obus comme hier....mais je dois m'y habituer.

***Journal de Paul Guénon***

## 8 JUIN 1942

### Mémoires du Maréchal Rommel

« **Le 8 juin**, l'attaque se poursuivit.

Pendant toute la nuit, nous n'avions cessé de lâcher des fusées et de battre les positions de défense avec nos mitrailleuses pour empêcher les Français de prendre du repos.

Et pourtant, le lendemain, lorsque mes troupes repartirent, elles furent accueillies par un feu violent, dont l'intensité n'avait pas diminué depuis la veille. L'adversaire se terrait dans ses trous individuels et restait invisible. »

*La Guerre sans haine – Maréchal Rommel - les Presses de la Cité, 1962*

## 8 JUIN 1942

**Général Pierre-Marie KOENIG, Commandant la 1<sup>ère</sup> Brigade Française Libre à Bir Hakeim**

**Nous voici le 8 juin, à 5 heures du matin.** Masson se lève sans bruit pour ne pas me réveiller. Dans une heure le jour va poindre, il sent que l'ennemi va entamer un effort massif pour s'emparer de la position et il veut se trouver paré, fin prêt. Mais je l'ai entendu car je ne dors plus et, en fait, je ne peux pas dormir. J'ai passé 5 heures de repos à méditer très sérieusement et froidement sur notre situation. Son issue heureuse ne m'apparaît plus guère possible et j'aurai l'occasion de m'entretenir avec **Masson** des conclusions auxquelles je suis parvenu.(...)

L'ampoule de 6 volts brille au-dessus de ma table et éclaire faiblement le P.C « blindé ». Sur un coin du plateau, un poste radio bloqué sur écoute permanente lance sans discontinuer la monotone, agaçante modulation du brouillage ennemi. Un bruit de crécelle. Depuis le 26 Mai, jour et nuit, l'éternelle musique nous poursuit. »

**« J'ai passé 5 heures de repos à méditer très sérieusement et froidement sur notre situation »**

***Bir Hakeim 10 juin 1942, Mémoires du général Koenig, Laffont 1971***

## 8 JUIN 1942

**Aspirant Jean Mathieu BORIS, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Avec la journée du 8 juin, l'attaque ennemie débouche face au BM 2. Les pionniers allemands ouvrent un passage dans les champs de mines. La bataille dure tout le jour, appuyée par des passages répétés de dizaines de bombardiers Junkers. Ce jour-là, les tirs débutent vers 7 heures. Au milieu de l'après-midi, je suis de permanence au PC du groupe. Le téléphone sonne, la 3e batterie demande le médecin,

« *L'aspirant Théodore vient d'être blessé* ».

**Duval** n'est pas là et je me précipite à la position de batterie à 100 mètres du PC ; Gérard a eu la jambe coupée par un obus fusant de 88. Avec l'aide de **Ravix** et sous les obus qui continuent à tomber, je lui assure un garrot en attendant son évacuation vers l'ambulance chirurgicale. Je reçois alors l'ordre de le remplacer comme lieutenant de tir de la 3e batterie.

Ayant pris mon commandement, je me promène sur la position de batterie, coiffé de mon casque français. Les Allemands-Italiens sont à portée de fusil. On m'appelle de l'abri enterré situé légèrement en arrière « *Message du commandant* » ; Je m'approche et me penche vers le radio qui sort la tête en me tendant un papier. Son casque heurte le bord de l'abri. Il se relève, ma tête est à quelques centimètres de la sienne ; il s'effondre, une balle en plein front.

**« Je m'approche et me penche vers le radio qui sort la tête en me tendant un papier. Son casque heurte le bord de l'abri. Il se relève, ma tête est à quelques centimètres de la sienne ; il s'effondre, une balle en plein front »**

**Jean-Mathieu Boris : Un Français libre 1940-1945, Espoir n°159, hiver 2009-2010**

## 8 JUIN 1942

**Albert PIVETTE *Bataillon d'Infanterie de Marine***

***8 juin***

Quelle journée, mon Dieu, quelle journée! 3 raids, 2 de plus de 60 bombardiers et un de 10 - l'artillerie n'a pas arrêté depuis 6 heures ce matin et il y a eu une attaque au N.-E. dont j'ignore le résultat et qui a duré 4 heures.

Je ne comprends pas comment il reste encore des vivants à B.H.

***Extrait du carnet de route d'Albert Pivette Ire Ce du B.I.M. - Section de l'Adjudant Delsol***

**Aspirant Gérard THEODORE *1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie***

***Le 8 juin***

« Il y a eu un tir d'obus. Je n'ai pas eu tellement mal sur le coup mais quand j'ai regardé ma jambe, j'ai vu qu'elle faisait un angle à 90° »

## 8 JUIN 1942

Léon BOUVIER, 101<sup>e</sup> C.A du Train

« Je conduisais l'un des quinze camions qui transportaient du matériel à Bir-Hakeim à travers les lignes ennemies. Nous étions chargés à bloc et tout se passait bien. Dans l'obscurité les Allemands ne nous avaient pas repérés, et déjà l'officier, chargé de nous piloter pour nous faire traverser les champs de mines, nous avait contactés quand, probablement alertés par le bruit de nos moteurs, les Allemands ouvrirent le feu contre nous. Un camion fut touché, il était plein d'obus de 75 mais, par chance, il n'avait pas explosé. Si le contraire s'était produit, c'était notre mort à tous. Je sautais dans le camion et parvenais à jeter dans le sable les caisses de fusées. Malheureusement un nouvel obus arriva et les fusées explosèrent à côté de moi. Tous les camarades pensèrent que j'étais mort.

De toute façon ils s'efforçaient de mettre les munitions à l'abri et me laissèrent sur place. Mais une patrouille anglaise avait vu de loin l'explosion et comme elle s'était produite dans les lignes allemandes, elle se rapprocha pour voir ce qu'il en était.

Les Anglais me ramassèrent, j'étais en assez mauvais état. Si mon bras droit fonctionnait à peu près, le gauche était grièvement atteint.

Trois soldats écossais se proposèrent pour une transfusion de sang et c'est ainsi que maintenant j'ai 60 pour cent de sang écossais dans les veines...et j'en suis très fier ».

**« Trois soldats écossais se proposèrent pour une transfusion de sang et c'est ainsi que maintenant j'ai 60 pour cent de sang écossais dans les veines...et j'en suis très fier »**

***Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans Revue Icare, n° 101, 1982***

## 8 JUIN 1942

Claude J. CORNUEL, *1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie*

**Le 8 au soir** un engin blindé est tellement près de notre position qu'on l'entend clairement.

Si la bataille fait rage du côté de Knightsbridge à l'est, chez nous c'est calme, le silence n'est coupé seulement que par le tir espacé des armes automatiques des deux côtés.

J'entends le grincement des chenilles du char, il recule légèrement, je l'entends et le distingue maintenant. Il va se réfugier dans une déclivité de terrain de tir, nous canarder avant de tenter de nous écraser sous ses chenilles. Nous a-t-il repérés ? Ils attendent l'heure de l'attaque. Je veux les invectiver, le capitaine m'en dissuade.

Ce n'est pas la peine de signaler notre présence et de recevoir des grenades à manche surtout que nous avons dans notre tranchée **le brigadier De Testa** qui a reçu une grave blessure à la jambe et qui commence à délirer (...)

**« J'entends le grincement des chenilles du char, il recule légèrement, je l'entends et le distingue maintenant. Il va se réfugier dans une déclivité de terrain de tir, nous canarder avant de tenter de nous écraser sous ses chenilles. Nous a-t-il repérés ? Ils attendent l'heure de l'attaque. Je veux les invectiver, le capitaine m'en dissuade. »**

*Conférence "Souvenirs d'un vétéran de Bir Hakim et El Alamein", 1981*

## 8 JUIN 1942

**Louis COME, Bataillon d'Infanterie de Marine**

**Le 8 juin au matin**, une épaisse brume nous cache toute visibilité ; tout est calme, aucun bruit. Ce silence étonnant dure deux heures ; tout à coup l'horizon se dévoile, et nous constatons que des éléments blindés se déplacent à deux kms de nos lignes.

Cette journée est un véritable enfer. Des canons de 50 /88/ et 105mm nous matraquent, 30 avions bombardent notre position, détruisent nos camions, les tentes de blessés ; des soldats sont tués. Notre riposte ne se fait pas attendre, les canons antichars et l'artillerie répondent violemment, le choc est rude, tout est en feu.

**L'adjudant Doye**, séminariste, est crucifié sur la bêche de sa pièce, les yeux grands ouverts ; tous les servants de cette pièce sont tués, ainsi que **le Sergent Antoni**. C'étaient de bons camarades, de bons français ; ils avaient poursuivis les soldats du Maréchal Graziani et les Bersaglieris du Duc d'Aoste.

**L'Adjudant Chef Lepeltier** venant des méharistes du Tchad, affecté au BIM s'est aussi brillamment comporté ; grièvement blessé à la jambe, il trouve le moyen à bord de sa camionnette, à rejoindre la colonne du Lieutenant-Colonel Broche.

*Mémoires de Louis Côme « Ne pas oublier, ne pas être oublié »*

**Marcel PONTIC Santé - Ambulance Chirurgicale Légère**

Je me souviens d'un après-midi, vers 16 heures, dans le camion opératoire, l'équipe du **médecin-commandant Durrbach**, composée du **lieutenant-dentiste Beraud**, assistant, du **sergent-chef Aramon**, anesthésiste, et de moi-même, infirmier-panseur.

Le **médecin-commandant Durrbach** opérait un légionnaire blessé au ventre, lorsqu'une des nombreuses attaques des Stukas commença.

Une bombe explosa non loin du camion-opératoire qui ébranla celui-ci.

Un éclat traversa la salle d'opération, fort heureusement sans toucher personne, ce qui fit dire au **commandant Durrbach** : « *Celle-là n'a pas pété bien loin.* » Et, avec un sang-froid que je n'arrive pas à analyser maintenant et malgré les détonations plus ou moins proches des bombes qui n'arrêtaient pas, toute l'équipe continua l'opération avec calme.

Je voudrais profiter de l'occasion qui m'est donnée pour rendre un hommage respectueux à ce héros obscur qu'était le **commandant Durrbach** tué en Tripolitaine en 1943.

**« Un éclat traversa la salle d'opération, fort heureusement sans toucher personne, ce qui fit dire au commandant Durrbach : « Celle-là n'a pas pété bien loin. »**

**Le camion opératoire est atteint par une bombe. *Revue de la France Libre*, n° 168, juin 1967**

**Canonnier Frédéric RUSSO, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Ainsi les jours se suivent. Attaques aériennes - nous en aurons jusqu'à trois dans la même journée, avec des vagues de 80 à 120 appareils - et tirs d'artillerie intenses.

La plupart du temps nous ne savons pas d'où cela nous arrive et manquons d'éléments pour contrer. Chacun se terre comme il peut et pour ma part c'est contre une caisse de munitions françaises, vide et couchée sur le côté, à moitié enfouie dans ce mélange de sable et de cailloux qui foisonnent à l'endroit. La tête et le buste sont à l'abri mais la moitié inférieure reste dehors et je protège les parties intéressantes de mon anatomie avec le casque, au cas où cela pourrait encore servir mais avant il faudrait se sortir de ce guêpier. Il me vient alors une idée : je me construirai un super abri. Les travaux commencent en fin de journée, lorsque le soleil, terminant sa course diurne, calmera le jeu. Le lieu choisi c'est le déblai derrière la circulaire, relativement meuble. Quelques caisses vides serviront d'armature, toit compris. Les emballages des obus américains feront, avec différentes inclinaisons, de bons conduits d'aération. A l'entrée une chicane et le tout recouvert d'un bon demi-mètre de déblai. Seul un coup direct pourrait en venir à bout. On ne peut y entrer qu'en rampant et la hauteur permet tout juste de s'asseoir.

Sacré boulot et j'en suis fier.

**« La tête et le buste sont à l'abri mais la moitié inférieure reste dehors et je protège les parties intéressantes de mon anatomie avec le casque, au cas où cela pourrait encore servir mais avant il faudrait se sortir de ce guêpier »**

**Texte dactylographié, établi en 1996, finalisé en décembre 2000. (col. Blandine Bongrand Saint Hillier**

## 8 JUIN 1942

**Sébastien MOGA** *le « Petit Chef » de la Compagnie Lourde du B.M. 2*

Dès l'aube, une première détonation éclate, la sarabande des jours précédents recommence. Objectif : « les Mamelles ». Les gros « noirs » tombent comme la pluie, ricochent au ras du sol, détruisent tout sur leur passage, le choc final est terrifiant.

L'**Adjudant Lemoine** bondit sous les rafales, il me demande de remplacer à soixante mètres de là le chef de pièce d'un 75 anti-char. Il s'agit de régler le tir au télémètre.

Au début de l'après-midi, une attaque allemande fonce sur nous : quatre gros chars suivis d'infanterie, quatre autocanons de 88 et quatre A.M. huit roues. Cette formation crache le feu de tous les bords. Va-t-elle nous submerger ? Mes servants sont à leur poste, le **caporal tireur Germain** et quatre tirailleurs dans le trou circulaire, le reste camouflé dans les boyaux en zig-zag. Je dois me jeter à plat ventre avec le télémètre tant le tir ennemi est dense.

Une fois encore la chance nous favorise : le vent rabat poussière et fumée à l'arrière, gêne l'attaquant dont les salves légèrement dérégées creusent un cratère de plus en plus profond à quelques mètres en arrière de la pièce. Un obus finit par nous atteindre ; par miracle seule la bêche du canon est touchée, le télémètre est bousculé sans dommages et... mes pieds criblés d'une vingtaine d'éclats. Aux trois quarts enterré, ma tête émerge et j'encourage mes braves Noirs qui redoublent d'activité tout au long des quatre heures de combat.

Tout à la joie d'avoir repoussé l'attaque, nous voulons oublier nos meurtrissures et ces nombreuses petites blessures, auxquelles pas un seul combattant de Bir-Hakeim parmi les plus favorisés n'a échappé.

Dans le No man's land, six engins blindés allemands sont immobilisés, tout autour les brancardiers protégés par la Croix Rouge relèvent leurs nombreux morts et blessés.

Notre Capitaine est ému et, rompant avec sa froideur apparente, nous félicite chaudement.

Un soir de plus tombe sur Bir-Hakeim.

**Bir-Hakeim, 8-6-1942 - parmi d'autres, une attaque est repoussée - Extrait de la Revue de la France Libre, n° 168, juin 1967**

**« Tout à la joie d'avoir repoussé l'attaque, nous voulons oublier nos meurtrissures et ces nombreuses petites blessures, auxquelles pas un seul combattant de Bir-Hakeim parmi les plus favorisés n'a échappé »**

## 8 JUIN 1942

Capitaine Paul GUENON, *Santé/Bataillon de Marche n° 2*

**8 juin.** Réveil dès 4 heures du matin par l'artillerie.

**A 7h 30** soixante bombardiers piquent sur nous en même temps que l'artillerie lourde nous pilonne et que les chars nous attaquent sur la compagnie de **Tramon** tout prêt de mon poste de secours qui s'avère très exposé. Vers 9h 30 la R.A.F calme un peu les chars boches mais pas l'artillerie. Cependant nos 75 ripostent avec un entrain admirable.

Hier soir, autre message Anglais : « *Nous les avons...* » Hum !...pas tous, à ce que j'entends siffler à mes oreilles. Ce gentleman serait-il un humoriste ?

**15 heures** – pas moyen d'avoir une minute tranquille depuis ce matin. Encore et toujours des Stukas. Mon poste est terriblement « encadré » par des 210. Comment peut-il tomber autant d'obus à côté et pas un seul dedans ? ça finira bien par arriver : ça semble absolument inévitable.

Chez **Tramon**, ça cogne dur. Il doit y avoir des blessés mais nous n'avons plus de liaison avec lui et je n'ai pas le droit d'y aller avant la nuit. Pauvre Oui-Oui...

**18 h. Tramon**, blessé, réussit à venir jusque chez moi. Il m'apprend que **Dargent et Frionnet** ont été tués. Plus de cent à la fois, maintenant ! Joseph ne manque pas de les compter quand ils arrivent, et comme leur nombre s'élève sans cesse, il commence à connaître de sérieuses difficultés arithmétiques.

Il y a un an, nous entrions en Syrie...C'était tout de même moins dur que de sortir d'ici !

**« Comment peut-il tomber autant d'obus à côté et pas un seul dedans ? ça finira bien par arriver : ça semble absolument inévitable »**

*Journal de Paul Guenon*

## 9 JUIN 1942

**Lieutenant Guy TRAMON, Bataillon de Marche n° 2**

Un peu avant l'aube du quatorzième jour de cette bataille d'encerclement, il vint m'avertir de ce qu'il lui semblait entendre des bruits de voix et de moteurs juste de l'autre côté du champ de mines qui nous séparait du no man's land. Et il ajouta, qu'accompagné d'un tirailleur volontaire, il allait voir de quoi il retournait. Je leur souhaitais bonne chance et les regardais s'enfoncer dans la nuit. Une espèce de brume épaisse m'apparut surprenante, pour ce mois de juin.

Le jour blanchissait à peine lorsque, essouffés, ils rentrèrent précipitamment de leur patrouille pour m'annoncer que camions et chars ennemis étaient bien là, stoppés à quelques centaines de mètres, moteurs au ralenti.

Ils avaient même entendu des ordres donnés à voix sourde, en allemand.

Vite, j'alertai et rendis compte de la situation.

A peine cela était-il fait que la fusillade se déclencha autour de l'Observatoire, à la pointe avancée du sous-quartier. Au désert de Libye, on ne choisit pas un observatoire d'ensemble, le terrain s'impose. Malgré les multiples recherches et essais, il avait fallu que le Commandement accepte d'aménager celui-là, dirigé par le **capitaine Chavanac** commandant la 2e batterie d'artillerie et installé au milieu d'un champ de mines, en bordure même, si excentré qu'il se trouvait presque hors de la position de Bir Hacheim. Une section de Noirs de l'Oubangui-Chari, commandée par le **sous-lieutenant Frionnet** et le **chef centre-africain Ouaima** installée elle-même au beau milieu des mines, en assurait la défense.

Mais le sol des alentours était plat, dénudé, la rasance des trajectoires mortelles

D'un bond, **Dargent** s'engouffre sous les planches de mon abri. Avant qu'il ne me parle, je sais qu'il vient d'essuyer les rafales ennemies. Accroupi- la profondeur du trou est de 1.20 mètre, tout en nage, il me regarde :

*« Mon lieutenant, la liaison est impossible. On peut progresser par la section Martin, les mortiers de Naud, les antichars de Wellard, mais après, il faudrait ramper sur 200 mètres, et l'ennemi mitraille comme à bout portant tout ce qui bouge.*

*- D'où viennent les coups ? - Des chars. »*

*- Allô ! Allô ! Avez-vous le capitaine Chavanac ?*

*- Non, c'est impossible. L'aspirant Dargent vient de rentrer, il n'a pu atteindre l'observatoire. »*

A ce moment précis, **Dargent** se redresse et me dit :

*« Je vais essayer encore une autre fois. »*

Il vérifie que ses lunettes cerclées de fer derrière la nuque et resserre la jugulaire de son casque anglais. Ses yeux donnent très rapidement aux miens tout son besoin d'affection, puis ils se détachent de ce monde.

**« ils rentrèrent précipitamment de leur patrouille pour m'annoncer que camions et chars ennemis étaient bien là, stoppés à quelques centaines de mètres, moteurs au ralenti »**

L'aspirant s'élançait pour une nouvelle course mortelle en direction de la section Martin, pour mieux contourner la ligne impossible à suivre, celle qui de mon poste, passe chez le **lieutenant Bayrou** et file jusqu'à l'observatoire.

Et voilà qu'à son tour ma ligne téléphonique est coupée. « Allô ! Allô ! » Nous voilà isolés. Mais déjà des hommes courent sous le bombardement, se couchent, se relèvent, se recouchent, enfin trouvent la rupture. Qu'ils sont longs à faire cette ligature. Ouf ! Ils repartent et, d'un bond, viennent s'accroupir auprès de moi, vérifier l'appareil et repartent vers d'autres lignes coupées.

Toujours rien du côté de l'observatoire, si ce n'est cette barre, comme un tube braqué sur le ciel, et cette tache grise en forme de roue, qui se profilent anormalement dans mes jumelles et font penser à quelque pièce d'artillerie qu'une explosion aurait arrachée du sol. Pourvu que ce ne soit pas un des canons antichars.

« **ZIEGEL ! L'aspirant DARGENT** ne revient pas. – « *J'y vais, mon lieutenant. Je prends le même chemin.* »

Et le sixième coureur de cette liaison mortelle s'élançait.

Comme il est calme ! Il m'a laissé une impression d'exercice du temps de paix. Il est maintenant plus de midi. Le temps passe vite. Les chars ennemis sont toujours là qui louvoient. J'aperçois très bien leurs bustes hors des tourelles, à l'affût de tout ce qui se dévoile pour faire ouvrir le feu.

« *Allô ! Allô ! Etes-vous en mesure de régler un tir d'artillerie ? - Oui. s'il s'applique à l'intérieur de mon secteur de visibilité, qui ne s'étend qu'à la partie nord du sous-quartier. - Alors, restez à l'écoute.* »

Je prends les dispositions pour remplir au mieux cette mission inattendue et inhabituelle, lorsque, c'est incroyable, j'aperçois sur la ligne droite mortelle qui file vers l'observatoire, un homme seul qui court à corps perdu sur le terre-plein vers mon poste. L'ennemi lui tire dessus au canon et à vue directe. Cet homme est-il blessé ? Est-il devenu fou ? Il bondit, se couche, court, s'allonge violemment repart. A-t-il perdu la tête ? Vient-il de l'observatoire ? Des antichars du lieutenant Bayrou ? Enfin, je reconnais **Ziegel**.

Ce que personne n'a voulu raisonnablement faire, lui, il le tente. Cinq coureurs de liaison n'ont pas pu passer ? Alors, à la vie ou à la mort, il choisit le plus court chemin, la ligne droite, la plus battue, aux yeux même de l'ennemi. Et, cible vivante, il bondit, se plaque au sol, repart, suivi de très près par les explosions qui, chaque fois aussi, le précèdent ou sont au-dessus de sa tête.

Il n'arrivera pas. Et s'il est blessé, comment aller le secourir ? Il marche encore, chancelle mais ne retombe pas. Les éclats sifflent et d'un dernier bond, sauvé, il s'engouffre haletant sous le toit surbaissé du poste.

Agenouillé, ruisselant de sueur, n'en pouvant plus, il attend d'avoir retrouvé sa respiration pour m'annoncer : « **Sous-lieutenant Frionnet tué ; aspirant DARGENT tué ; la pièce de 75 détruite. Je ne connais pas le nombre des morts et des blessés. Les chefs OUAIMA et DUFILS ont pris le commandement, impossible d'arriver à l'observatoire même. Au passage, je me suis abrité chez le lieutenant BAYROU, je lui ai donné ces renseignements.** »

Quelques mois plus tard, le hasard voulut que je rencontre Ziegel, le bras définitivement estropié. Il avait eu la chance de réussir la sortie de vive force de Bir-Hacheim.

**« Il vérifie que ses lunettes cerclées de fer derrière la nuque et resserre la jugulaire de son casque anglais. Ses yeux donnent très rapidement aux miens tout son besoin d'affection, puis ils se détachent de ce monde »**

**« Ce que personne n'a voulu raisonnablement faire, lui, il le tente. Cinq coureurs de liaison n'ont pas pu passer ? Alors, à la vie ou à la mort, il choisit le plus court chemin, la ligne droite, la plus battue, aux yeux même de l'ennemi »**

A sa poitrine, une Croix de guerre était accrochée et une promotion de grade lui avait perdu ses beaux galons rouges. Malheureusement, après un séjour à l'hôpital, parce qu'on avait oublié qu'il avait des camarades, une affectation de hasard l'avait noyé, perdu dans le flot de la 8<sup>e</sup> Armée britannique.

Pourtant, de cette course relais à l'observatoire et à la mort, il avait bien été, lui, le sixième coureur, le meilleur, le plus audacieux qui, avec l'aide de Dieu, avait réussi sur le chemin d'où, généralement, on ne revient pas. Grâce à lui, une relève imprévue des unités gravement engagées avait pu s'effectuer normalement. Et le soir même, certain de devoir se battre désormais sans observatoire valable, le général avait bien dû modifier en conséquence une partie de son système défensif.

Le 8 juin 1942, **le caporal-chef Ziegel**, par sa bravoure, avait peut-être sauvé la clef principale de cette bataille, le sous-quartier Nord-Ouest de Bir-Hacheim.

***La course relais de l'observatoire In : Mémoire d'un Bataillon de marche de la France Libre Août 40 novembre 45. Henri AMIEL.***

## 9 JUIN 1942

### Mémoires du Maréchal Rommel

Le 9 juin, je fis appel à une unité de l'Afrika-Korps pour appuyer l'attaque contre Bir-Hakeim. Une nouvelle fois, dans le petit matin, les vagues de notre infanterie s'élançèrent contre les fortifications françaises.

Vers midi, la 90e légère qui, jusqu'ici, avait soutenu avec ses armes lourdes la progression des groupes de combat, au nord et au sud de la forteresse, se joignit à l'assaut.

En dépit de pertes importantes, exposées constamment au feu des Français qui luttaient avec l'énergie du désespoir, l'unité de tête parvint, vers huit heures du soir, à 200 mètres du fort de Bir-Hakeim (...).

*La Guerre sans haine – Maréchal Rommel - les Presses de la Cité, 1962*

## 9 JUIN 1942

**René DUVAL, 101e Compagnie Auto du Train**

Le jour se lève, nous sommes le 9 juin 1942, c'est le jour de mon anniversaire : mes vingt-deux ans. Bon anniversaire, quelle fête ! Je ne sais pas si ma mère y pense. Oui, sans doute, mais elle est bien loin de réaliser dans quelle galère je me trouve !

Dès le matin au lever du jour, ça recommence de plus belle. La position est sans cesse pilonnée et bombardée par vagues successives de bombardiers en piqué. Quelques avions sont abattus par notre D.C.A. Les pilotes qui sautent en parachute sont mitraillés à l'arme automatique. Pas de pitié !

Des avions anglais tentent un ravitaillement, surtout en médicaments. Ils larguent à basse altitude, mais pour un résultat négatif, les parachutes s'écrasent au sol...ou tombent dans les lignes ennemies.

**Le Général Koenig**, accompagné du **colonel de la Légion Amilakvari**, visite les unités à pied et sous un feu incessant avec un mépris total du danger. Quel cran et quel meneur d'hommes ! Nous sommes attaqués sans répit.

**« Le jour se lève,  
nous sommes le 9  
juin 1942, c'est le  
jour de mon  
anniversaire : mes  
vingt-deux ans.  
Bon anniversaire,  
quelle fête ! »**

**René Duval – Mémoires d'un volontaire de la France Libre 1940-1945- Association pour le respect et la valorisation du patrimoine culturel de Gouville-Sur-Mer, 2000**

## 9 JUIN 1942

### Caporal Jean-Roy BAMBRIDGE *Bataillon du Pacifique*

Ce matin, le brouillard était épais jusqu'à 7 heures et demie environ. Ça nous a permis des mouvements de ravitaillement, de relève, de réorganisation. La brigade commence à être fatiguée, les Allemands sont supérieures en homes et en armes, mais nous tenons bon. En face de nous, on voit bien que l'ennemi a reformé son dispositif. **Tumahai**, qui fait la liaison entre le P.C du bataillon et le Q.G du **Vieux Lapin**, l'a dit qu'il y avait en tout, six nouveaux canons de 50mm et cinq groupes de mitrailleuses de 30 mm, sans compter les mortiers, autour de la position. L'artillerie boche a déjà ouvert le feu, mais on dirait qu'ils sont moins violents qu'hier. Ce 9 juin va-t-il être enfin, une journée plus calme que les précédentes ?

Nouveau message après celui de de Gaulle. **Larminat** télégraphie au Vieux lapin qu'il nous envoie le témoignage de son admiration et de sa fervente amitié, et il termine en disant « *Vive la France et vive les soldats qui se battent pour la libérer* ». C'est bien pour ça que nous sommes là, le colonel nous l'avait bien dit à Tahiti et nous l'avons suivi parce que nous avons tous confiance en lui, et il ne nous a pas trompés. C'est cela qui fit que nous, les Pacifiens, nous ne regrettons pas une minute d'avoir quitté Tahiti.

Bien sûr cela ne nous empêche pas de penser au pays ! Thomas, mon grand-frère, vient de composer une nouvelle chanson, qui dit

*« Tout là-bas, là où le printemps toujours fleurit,*

*Il est un coin où j'ai trouvé l'amour*

*Dans le doux parfum du tiaré,*

*Que j'aimerais revoir un jour.. »*

Mais nous n'avons pas beaucoup le temps de prendre nos guitares pour la chanter. L'infanterie ennemie s'en donne maintenant à cœur joie, elle est appuyée solidement par l'artillerie. Devant nous les Boches ont débouché d'une petite crête. Des canons de 50, de mitrailleuses lourdes, des mortiers d'accompagnement les appuient. Ils progressent lentement.

**« C'est bien pour ça que nous sommes là, le colonel nous l'avait bien dit à Tahiti et nous l'avons suivi parce que nous avons tous confiance en lui, et il ne nous a pas trompés. C'est cela qui fit que nous, les Pacifiens, nous ne regrettons pas une minute d'avoir quitté Tahiti. »**

Nous avons quelques pertes ; deux de nos 75 paraissent neutralisés, mais nous ripostons durement quand même et l'attaque est stoppée, juste devant le champ de mines.

***Le Bataillon des guitaristes par François Broche, Editions Fayard, 1970***

## 9 JUIN 1942

**Caporal Jacques BARDET, Bataillon d'Infanterie de Marine**

**9 juin, 7h30.** Le calme vient d'être rompu par quelques coups de canon et de mitrailleuses qui se cherchent, et par le passage d'une patrouille de la RAF. On ignore complètement la vraie situation. Au loin, vers le nord-est et le nord, des bruits de bataille. Pendant la nuit, nous entendions les Allemands piocher. Ils ont déminé la bordure du champ de mines en se servant d'une ambulance pour le transport. Ruse allemande !

**9 heures.** L'enfer recommence, ils doivent être pressés ! Dix Stuka accompagnés de dix chasseurs italiens ont lancé sur nous une masse de bombes.

On ne voit plus le camp dans la fumée.

**9h 15.** La chasse anglaise mitraille les boches; l'artillerie continue son pilonnage, nos pièces restent silencieuses.

**10h 30.** L'équipe des Tomahawk revient nous prêter main-forte

**10h 50.** Nous subissons un pilonnage à un rythme lent : vingt-quatre obus viennent d'encadrer notre emplacement ; il n'y a, grâce à Dieu, pas de dégâts. Nous avons hâte de voir la contre-attaque anglaise. Alors, nous aurons de nouveau la ration d'eau complète avec le moyen de s'en procurer, le ravitaillement un peu plus conséquent. L'eau que nous avons touchée ces derniers jours est bonne mais rare. Un dépôt de touques à essence atteint par les obus flambe.

La 7e DB s'est heurtée à l'ennemi. Ce qui nous entoure est très confus. Il ne faut pas lever la tête. Les mitrailleuses lourdes d'en face nous incitent à la prudence : sifflements et bruits d'abeilles dans les oreilles...

**12 heures.** C'est à notre tour d'être pilonnés sur toute la face est .

Ils vont probablement attaquer. Les boches avancent face à nous en tirailleurs.

**13 h 30.** Leur attaque a porté sur la face est. Vingt Stukas accompagnés de chasseurs viennent de nous bombarder avec de grosses bombes, la fumée est intense, leur artillerie en rajoute mais leurs fantassins ne savent pas en profiter

**« 10h 50. Nous subissons un pilonnage à un rythme lent : vingt-quatre obus viennent d'encadrer notre emplacement ; il n'y a, grâce à Dieu, pas de dégâts »**

; il est vrai qu'il fait très chaud, c'est déprimant pour eux. Deux de leurs engins blindés sont parvenus jusqu'à 1 600 mètres de nous et se sont repliés.

Nous avons un mortier qui tire impeccablement. L'artillerie boche recommence à cadence lente, la nôtre envoie des obus à balles sur l'infanterie adverse.

**14h 30.** La bataille se déroule maintenant au sud; la face est devant nous est nettoyée. Des chasseurs anglais viennent de commettre des erreurs en trois points différents : ils ont lâché leurs bombes sur le camp. Ils se rattrapent maintenant en mitraillant les Allemands.

**15 h 30.** Les artilleurs envoient des obus à cadence lente... Les mouches nous embêtent beaucoup !

**16 h 30.** Seuls nos canons tirent ; l'ennemi est silencieux : il récupère ses blessés. Des blindés et une ambulance les ramassent.

**18h 15.** Calme relatif.

**19 heures.** Bombardement massif de vingt Stuka sur le QG qui disparaît dans un nuage de poussière. Depuis trente minutes, des batteries sont engagées dans un duel.

**19h 30.** Au-delà de la piste est, les armes automatiques crépitent. Nous ne regrettons pas la tranchée de protection que le général **de Larminat** nous a fait creuser !

Nous sommes confus de nos rouspétances pour ce travail que nous n'avons fait qu'à moitié. Du coup, il faut se ratatiner au fond des trous !

**0 h 30.** Bruits de bataille au loin. Si c'était la 7e DB !

**« Nous sommes confus de nos rouspétances pour ce travail que nous n'avons fait qu'à moitié. Du coup, il faut se ratatiner au fond des trous !  
«**

## 9 JUIN 1942

**Louis COME, Bataillon d'Infanterie de Marine**

**Au matin du 9 juin**, l'enfer se déchaîne sur le quartier du **Commandant Roux** ; le terrain est labouré par les obus ; les tirailleurs du BM2 avec à leur tête le Chef de bataillon **Amiel**, tiennent bons et grâce à l'aviation Anglaise, l'ennemi se replie laissant trois panzers détruits et de nombreux morts.

Vers 17 heures, de nouveau, nous sommes soumis à de sérieux bombardements de neutralisation ; une bombe d'une très grande puissance, vraisemblablement 500 kgs, explose à dix mètres de mon trou. Je me retrouve propulsé dans la tranchée d'un camarade, le corps recouvert de sable, les oreilles et le nez en sang ; sans eau, je m'essuie rapidement et ne serais soigné qu'à la sortie de Bir Hakeim.

**« Je me retrouve propulsé dans la tranchée d'un camarade, le corps recouvert de sable, les oreilles et le nez en sang »**

***Ne pas oublier, ne pas être oublié. Mémoires de Louis Come***

## 9 JUIN 1942

**Aspirant Jean Mathieu BORIS, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Le 9 juin, l'artillerie et l'aviation restent actives. Koenig donne ses ordres : « *Que chacun bande ses énergies ! L'essentiel est de détruire l'ennemi chaque fois qu'il se présente à portée de tir* ».

Nous sommes au quatorzième jour de la bataille. Même réduite à un litre par homme et par jour, sous un soleil brûlant, les réserves d'eau seront épuisées dans 48 heures. D'aucuns boivent l'eau des radiateurs des véhicules détruits et on ne mange pratiquement plus. L'ambulance chirurgicale a reçu une bombe : la plupart des blessés sont tués.

Un des Stukas fonce vers la position de batterie. Il descend si bas avant de lâcher sa bombe et remonter que je vois les lunettes du pilote. Et puis, la déflagration fait s'écrouler les murs du trou où je suis terré, une des caisses de munition remplie de sable censée me protéger me heurte violemment et je reste évanoui et enseveli quelques moments avant d'être extrait par mes canonniers.

**« Un des Stukas fonce vers la position de batterie. Il descend si bas avant de lâcher sa bombe et remonter que je vois les lunettes du pilote »**

**Jean-Mathieu Boris : Un Français libre 1940-1945, Espoir n°159, hiver 2009-2010**

## 9 JUIN 1942

### Aspirant Jacques ROUMEGUERE, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie

C'était la veille de la sortie de vive force de la Brigade à travers les lignes ennemies qui bouclaient le siège, la situation était la suivante : 16 des 24 pièces du régiment avaient été détruites par les bombardements aussi, pour compenser, chaque pièce balayait le terrain en tirant « avec fauchage » : après chaque coup, décalage en direction, tous les quatre coups, portée allongée de 100m etc..

Je n'avais moi-même plus qu'un seul canon de ma section en état de tirer, et je venais d'effectuer un tel tir lorsqu'un obus passe à quelques centimètres au-dessus de nos têtes après quoi je reçois l'ordre de répéter en décalant la pièce en direction.

Je demande au Lieutenant de tir de signaler que je suis allumé par un artilleur d'en face et que je tirerai dans 3 ou 4 minutes, le temps qu'il pense avoir fait mouche et qu'il aille observer ailleurs

Réponse sèche du PC : « *Exécution immédiate!* » : je commande à mes hommes de se tenir prêts, lorsque j'en donnerai l'ordre, à sauter de l'abri où ils s'étaient réfugiés, effectuer rapidement le tir et y rentrer aussitôt, et je commence à mettre moi-même la pièce dans la nouvelle direction.

A peine l'ai-je déplacée qu'un obus éclate sur le bouclier de protection, met la pièce hors d'usage et m'envoie au tapis avec plusieurs éclats dont l'un m'ouvre le genou sur 13 cm : 4 mois d'hôpital, inapte à faire campagne...je ne retournerai au régiment que pour débarquer à Cavalaire.

**« Bilan : le tir qui neutralisait une attaque de l'infanterie ennemie sur une de nos compagnies reste inachevé, perte d'une des 8 pièces encore valides et un officier en moins... »**

*Entretien entre Jacques Roumeguère et son petit-fils Frédéric Roumeguère*

## 9 JUIN 1942

Capitaine Paul GUENON, *Santé/Bataillon de Marche n° 2*

### 9 Juin

Bombardés hier soir jusqu'à la nuit, coupés en plusieurs endroits (les lignes téléphoniques sont hachées et les agents de liaison ne reviennent jamais...) nous avons travaillé jusqu'à trois heures du matin à ramasser et soigner les blessés. Deux heures de sommeil recroquevillé et l'aube nous ramène à la réalité avec les premiers obus. De quoi aujourd'hui sera-t-il fait ?

**8 h 30.** – La journée s'annonce comme une excursion aux enfers. Balles, obus, bombes...C'est inimaginable. Il y a des moments où l'on envie les morts qui se reposent. Entre deux blessés, je reste dans mon abri (Je lui fais confiance depuis que deux 47 ont éclaté au-dessus sans le démolir...mais il y a aussi les 105, les 155 et les 210...) Là, je fume pipes sur pipes, je chasse les mouches, je lis, j'écris...

**« La journée s'annonce comme une excursion aux enfers. Balles, obus, bombes... C'est inimaginable »**

*Journal de Paul Guenon*

## Médecin Pierre-Henri MAYOLLE, Santé/B.M.2

Nous avons jusqu'en mai rompu la monotonie des journées sur la position de Bir-Hakeim... en creusant... en creusant.

Le poste de secours principal du B.M.2, sur la sécurité duquel veillait le médecin capitaine Guenon, s'agrandissait, s'organisait, s'améliorait. **Koyo, Tsana, Goumgaye** et tant d'autres, nos fidèles infirmiers utilisaient très bien la pelle. De nombreux boyaux nous reliaient à diverses annexes... et même à l'aumônerie du **R.P. Michel**. Bref, une belle termitière !

Peut-être, aurions-nous ensuite à regretter d'avoir trop bien occupé notre temps...

En dehors des Jock Colonnes dont parle notre général, nous vivions sur nous-mêmes... et nos seules ressources intellectuelles.

Mais, un beau jour, en regardant vers le sud, vers la ligne d'horizon, beaucoup de poussière, à l'ouest rien, les « Mamelles ». Au nord, la position s'élevait jusqu'au secteur de la 6e compagnie de **Tramon**.

La danse commença, les blessés arrivaient de la 6e compagnie, de la 5e compagnie, lors des attaques allemandes qu'elles avaient repoussées. Mais pendant 15 jours, notre vie fut aussi rythmée par les bombardements en piqué des *Messerschmitt*, se répétant de plus en plus fréquemment. D'avance, en voyant se décrocher les bombes, nous savions à qui elles étaient destinées ! C'est différent, cette bombe qui vient de se détacher, on se fait tout petit, le choc, la déflagration, on se tâte, on se lève, on est là ! **Le père Michel** a été enterré, mais on l'en sort vite, le drame étant ailleurs. Nos braves tirailleurs déjà blessés qui attendaient dans notre vaste trou d'être évacués sur l'A.C.L. ont été aussi enterrés, un d'eux ne s'en sortira pas. Plus loin, à quelques pas de là, notre belle ambulance toute neuve, celle de Guenon, n'est plus qu'une dentelle sans valeur.

Peu à peu, ma « *trouille* » des premiers jours se transforme en habitude des bombardements aériens ou d'artillerie.

Pour rompre ce rythme infernal, de nuit, quelques consultations nocturnes dans les postes des uns ou des autres. Je garderai toujours le souvenir de cette dernière soirée dans le P.C. du **capitaine Tramon**, où je retrouvai mes amis **Frionnet et Dargent...** Nous avons encore le goût de parler du passé et de l'avenir et pendant quelques heures après, sur la jonction et en liaison dangereuse, ils tombaient pour la France, sans que l'on put rien faire pour eux.

**« Le poste de secours principal du B.M.2, sur la sécurité duquel veillait le médecin capitaine Guenon, s'agrandissait, s'organisait, s'améliorait. Koyo, Tsana, Goumgaye et tant d'autres, nos fidèles infirmiers utilisaient très bien la pelle. De nombreux boyaux nous reliaient à diverses annexes... et même à l'aumônerie du R.P. Michel. Bref, une belle termitière ! »**

Nez en l'air, cigarette aux lèvres, notre **médecin chef Guenon**, regonflait le moral de tous de façon extraordinaire. Il pensait des blessés, ce qui restait de notre poste de secours, quand un blessé grave fut amené et déposé dans le trou individuel de l'aumônier, l'amputation d'un membre inférieur s'avérant nécessaire. C'est aidé de l'**adjudant-chef Monnero** que je pratiquai avec plus ou moins de bonheur cette amputation. On appela le père, et c'est avec peine qu'il garda son équilibre physique et moral, encombré qu'il était alors d'une jambe noire sanglante et déchiquetée...

Ces notes sont la copie intégrale des notes écrites au jour le jour, au crayon. C'est la vie à Bir-Hakeim vécue au niveau de la troupe avec ses ignorance et ses erreurs. Craignant la capture lors de la sortie de vive force, j'avais caché le carnet dans mes guêtres.

***Le poste de secours du B.M.2 Extrait de la Revue de la France Libre, n° 168, juin 1967***

## 9 JUIN 1942

Claude J. CORNUEL, *1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie*

**Le 9 au matin** le char a disparu; mais il est là devant moi, mais il est enterré, ses occupants sont tapis autour de lui. Ils sont le chat qui guette la souris.

Activité toujours réduite de notre côté. Nous attendons une attaque par avion aux premières heures du soir. Elle ne viendra que vers 10 heures, à l'ouest vers les positions du B. I. M. L'infanterie ennemie à grand renfort d'artillerie et de chars tente d'enlever tel et tel secteur de nos lignes mais nous continuons à résister.

**A 10 heures** l'attaque aérienne se produit. Combien sont-ils, je n'arrive pas à les compter. Une bombe semble venir droit sur nous, elle éclatera 150 mètres derrière l'observatoire. Nos fusiliers marins atteignent un stuka qui tombe en flammes là-bas dans le champ de mines. Cette fois-ci, il nous semble que l'attaque ennemie va être déclenchée, l'artillerie ennemie se réveille et se renforce encore de calibres lourds que nos 75 ne peuvent mater.

Il faut tenir encore. Nous commençons à lacérer nos paquetages, rendre inutilisable tout ce que nous allons être obligés d'abandonner et qui pourrait être utile à l'ennemi.

La radio allemande captée sur nos postes indique que le désordre gagne de proche en proche les divers éléments de l'armée britannique.

C'est de la propagande, disons-nous, mais il doit y avoir quelque chose de vrai là-dedans. Nous en mesurons hélas les effets.

**« Il faut tenir encore. Nous commençons à lacérer nos paquetages, rendre inutilisable tout ce que nous allons être obligés d'abandonner et qui pourrait être utile à l'ennemi »**

*Conférence "Souvenirs d'un vétéran de Bir Hakim et El Alamein", 1981*

**Médecin aspirant Jean BERNASSE, 13 DBLE**

Je vis arriver à mon poste de secours un légionnaire accompagné d'un soldat de l'Afrikakorps, prisonnier blessé. A la place de son bras gauche ne restaient que quelques lambeaux de chair sanglants. Je m'étonnais que ce blessé grave puisse encore trouver l'énergie de se déplacer à pied dans ce sable brûlant sous un soleil de plomb, mais je suis resté stupéfait lorsque celui-ci, apercevant ma qualité d'officier, rectifia la position pour m'adresser de son bras restant, un impeccable salut militaire. Cette vision d'un soldat ennemi est restée gravée dans ma mémoire et veut témoigner de la valeur militaire et humaine du soldat allemand. Vivant les mêmes souffrances et les mêmes dangers, les combattants de choc manifestent parfois une certaine connivence quand les politiques ne viennent pas semer la haine et le mensonge parmi les combattants.

**« Cette vision d'un soldat ennemi est restée gravée dans ma mémoire et veut témoigner de la valeur militaire et humaine du soldat allemand »**

***Le service de santé de la France Libre 1940-1943 par Guy Chauliac, 1994***

**Canonnier Frédéric RUSSO, 1<sup>er</sup> régiment d'Artillerie**

2 chars ont réussi à s'approcher dangereusement. Ce sont des Mark IV allemands, portant un 75 sous tourelle. C'est à dire même calibre que le nôtre, protégé par un bon blindage et muni d'un appareil de visée optique autrement plus précis que notre collimateur datant de la guerre de 14.

Pour nous, c'est maintenant plateau 0 / tambour 100 (éléments de tir direct) et on s'y emploie au mieux. Notre pointeur, **Bailly**, est sûrement l'un des meilleurs du régiment et le résultat ne se fait pas attendre : une fumée épaisse annonce un coup au but faisant éclater nos cris de joie et de triomphe. Maintenant à l'autre, à peine plus distant; mais il nous a déjà devancés, son tir est précis et soudainement notre pointeur pousse un cri de douleur, se tenant la cuisse des deux mains. Son sang gicle au rythme du cœur, c'est atroce.

Pas besoin d'avoir fait des études de médecine pour savoir que c'est l'artère fémorale qui est tranchée. Nos pansements ne suffisent pas, j'arrache ma chemise afin de serrer tout ce fatras autour du membre atteint mais le sang traverse. Vite chercher le brancard resté dans le tracteur, vite au poste de secours. C'est encore le même camarade chauffeur qui vient à l'aide. Je note qu'il a mis sa capote; en espère-t-il quelque protection ? Retour à la pièce. Notre pointeur gît par terre, un deuxième éclat lui a tranché la même jambe plus bas, brisant le tibia. Il ne saigne plus et gémit " *encore, encore*". Nous courons avec notre fardeau. Nouvelle salve, derrière nous cette fois. Nous nous laissons glisser sur le sol en essayant de ne pas trop bousculer le brancard, mais notre pauvre camarade peut-il encore s'en rendre compte ? Se relever, reprendre la course, ce qu'il peut être lourd ! En arrivant à l'antenne chirurgicale, l'infirmier secoue la tête. La mort de ce brave nous sera confirmée le lendemain matin.

**« Notre pointeur, Bailly, est sûrement l'un des meilleurs du régiment et le résultat ne se fait pas attendre : une fumée épaisse annonce un coup au but faisant éclater nos cris de joie et de triomphe »**

**Texte dactylographié, établi en 1996, finalisé en décembre 2000. (col. Blandine Bongrand Saint Hillier)**

## 9 JUIN 1942

**Général Pierre-Marie KOENIG, Commandant la 1<sup>ère</sup> Brigade Française Libre à Bir Hakeim**

«Vers le Sud, le **colonel Broche** téléphone à **Masson** que son PC est invivable et qu'un canon de 75 ne cesse de tirer sur le créneau de son observatoire. Cet Observatoire se trouve très exposé depuis le 5 juin, mais il est trop tard pour en changer l'emplacement.

C'est là qu'à 20 heures environ, **Broche** est tué ainsi que son adjoint le **Capitaine de Bricourt**, par le même obus de 75. Ses Tahitiens et ses calédoniens l'adoraient et sa disparition en ces heures critiques outre qu'elle ouvre en moi une plaie vive, m'inquiète. **Broche** était le fétiche de ses hommes et de ses cadres. Le bataillon est décapité, privé de son âme au moment où sonne, pour les uns et pour les autres, l'heure de vérité.

Je suis très malheureux. En voici un que j'aurais aimé ramener jusqu'à la fin, jusqu'à la victoire».

**« Je suis très malheureux. En voici un que j'aurais aimé ramener jusqu'à la fin, jusqu'à la victoire »**

**Bir Hakeim 10 juin 1942 , Mémoires du général Koenig, Laffont 1971**

## 10 JUIN 1942

### Mémoires du Maréchal Edwin Rommel

**Finalement, le 10 juin**, c'est-à-dire le lendemain, le groupe de choc de l'Afrika-Korps, commandé par le colonel Baade, réussit à pénétrer profondément dans les positions principales de l'adversaire, au nord de Bir-Hakeim. Les Français défendirent désespérément chaque nid de résistance, subissant des pertes extraordinairement lourdes (1)

Cette percée rendait la position intenable ; nous nous attendions à ce que l'ennemi procédât à des attaques de soutien, depuis l'extérieur, afin de faciliter une éventuelle sortie des troupes encerclées. Certains éléments de la 7e brigade motorisée britannique qui, ainsi que je l'ai déjà dit, s'efforçait de troubler l'acheminement de nos renforts, avaient été aperçus par nos reconnaissances alors qu'ils se dirigeaient vers Bir-Hakeim. Afin de parer à toute éventualité, j'ordonnai à la 15e Panzers de rejoindre Bir-Hakeim.

Le lendemain, la garnison française devait recevoir le coup de grâce.

*1 Contrairement à ce que pense Rommel, les pertes de la 1<sup>ère</sup> DFL demeuraient encore relativement faibles, même après cette dure journée, on comptait 86 morts et une cinquantaine de blessés au moment où l'ordre de sortie de vive force fut donné par le général Koenig*

**La Guerre sans haine – Maréchal Rommel - les Presses de la Cité, 1962**

## 10 JUIN 1942

**Louis COME, Bataillon d'Infanterie de Marine**

**Le 10 juin**, le **Général Koenig** reçoit un appel du commandement Anglais lui signifiant que le maintien de Bir Hakeim n'est plus essentiel et lui demande comment il pense pouvoir évacuer le terrain. Cette journée est éprouvante par les assauts répétés de l'infanterie et de l'aviation que **Rommel** lance conjointement dans la bataille ; nous sommes exténués.

Les réserves d'eau sont vides, nous suçons nos pâtes dentifrice pour nous désaltérer ; certains camarades à bout de force, boivent leurs urines...

**« Ne pas oublier, ne pas être oublié », Mémoires de Louis Côme**

**10 JUIN 1942**

**Lucien BOURDERIOUX, Quartier Général**

Après une nuit épuisante (comme les 10 précédentes d'ailleurs) passée à dégager du sable et des pierres qui avaient envahi la veille les trous de protection des véhicules encore en état de rouler afin qu'ils soient prêts, le cas échéant, à un départ rapide, à remplir des centaines de sacs de sable pour remplacer ceux des parapets des tranchées, des trous individuels, des emplacements de combat d'armes lourdes, etc... que les éclats d'obus, de bombes et les balles avaient crevés et vidés dans la journée à attendre son tour aux points de distribution des ultimes munitions, des derniers quarts d'eau de la réserve, à enterrer les morts, toutes tâches impossibles à accomplir de jour, ce n'est qu'à l'approche de l'aube que j'ai pu, enroulé dans une couverture, recroquevillé dans mon trou, dormir un peu.

Assommé de fatigue, je n'ai rien entendu des rafales d'obus et de mitrailleuses qui passaient à intervalles plus ou moins échelonnés.

Il est à peine sept heures je suis réveillé en sursaut par une sentinelle qui me demande de me rendre immédiatement au PC du **Général Koenig**. Il y a un brouillard très dense qui couvre entièrement la position. Mal réveillé, je me hâte vers le PC je suis transi de froid. La canonnade, plus importante que celle de la nuit, ne s'est pas encore totalement déclenchée, contrairement aux jours clairs où, à cette heure matinale, elle devenait infernale.

Nous bénéficions de ce répit grâce à ce providentiel brouillard.

J'ai vite compris que mon salut était de profiter de cette couverture. J'effectue encore plusieurs bonds en zig-zag pendant cette provisoire diversion. Je ne suis pas encore arrivé aux tranchées de cheminement, qui partent du fortin en haut du glacis, qu'à nouveau les balles sifflent et percutent autour de moi. J'attends encore quelques minutes. Je profite alors du déclenchement du tir de barrage d'une batterie de 75 située à une centaine de mètres au nord qui arrose copieusement les retranchements allemands avancés.

Cette couverture bienvenue me permet de franchir la fin du glacis et de rentrer sans plus de problèmes, si ce ne sont les obus qui fusent maintenant de toutes parts et m'obligent à de spectaculaires plonges, mais cette fois moins meurtrissant que dans les cailloux du glacis.

**« Après une nuit épuisante passée à dégager du sable et des pierres qui avaient envahi la veille les trous de protection des véhicules encore en état de rouler afin qu'ils soient prêts, le cas échéant, à un départ rapide... »**

Je rejoins l'Etat-major en passant par le poste de secours pour panser mon genou qui saigne beaucoup, mais surtout laver mon œil qui me fait horriblement souffrir. Et me revoici dans mon trou. Il n'est pas loin de 8 h 30.

Sur un réchaud de fortune composé d'un demi-touk à essence rempli de sable imbibé de carburant, dans ma gamelle posée sur une grille en fil barbelé, je fais en vitesse un peu de thé avec ma dernière petite réserve d'eau et grignote quelques biscuits secs. Je n'avais rien dans le ventre depuis la veille 18 h et cela me reconforte. Puis, je vais porter, dans un bidon, un quart de thé au **Commandant Masson** qui n'a pas fermé l'œil depuis deux nuits et lui rendre compte de l'exécution de ma mission.

En courant, sautant, rampant, bondissant, j'arrive au trou couvert d'une tente à armature métallique où loge le Commandant. Il est situé à une soixantaine de mètres de mon abri personnel. Le Commandant déguste un quart de thé chaud qui le revigore un peu. Je lui fais le compte-rendu de ma 1ère liaison de la journée. Puis il me dit :

*"MINOU (c'est mon nom de guerre), nous ne pourrons tenir un jour de plus dans notre situation, sinon ce sera le massacre total de La Brigade comme cela l'a été de La Brigade hindoue à 4 km au nord de Bir Hacheim. La 8e Armée britannique, sur la demande du **Général Koenig**, doit nous aider à sortir de ce guêpier. Il attend des instructions à ce sujet. Étant donné l'état du front anglais, dans La négative, nous sommes foutus ! »*

*Mettez très vite, avec **Pigois et Fauvart**, les machines en parfait état et soyez prêts à diffuser un ordre général écrit d'instructions pour l'évacuation de vive force de la position, suivant un plan que nous allons mettre au point avec le Général, dès que nous aurons des nouvelles de la 7e Division britannique sous l'autorité de laquelle se trouve la Brigade. J'espère que ce sera pour la nuit prochaine car nous manquerons de munitions et totalement d'eau ! »*

**« soyez prêts à diffuser un ordre général écrit d'instructions pour l'évacuation de vive force de la position »**

**Mon dernier jour et ma sortie de Bir Hakeim par Lucien Bourderieux. document dactylographié, 1985**

**10 JUIN 1942**

**Capitaine Paul GUENON, Santé/Bataillon de Marche n° 2**

**10 juin.**

Le mot enfer n'est pas trop fort. La situation est grave. On nous demande de tenir jusqu'au bout : où est ce bout ? Va-t-on subir cette extermination promise par Rommel ? Pour moi, personnellement, ça m'est un peu égal (Je n'ai encore jamais été exterminé, ça me fera des sensations nouvelles !)...mais ça serait dommage...comme dit **Amiel** : - « *ça m'ennuierait parce que j'ai de bien beaux garçons dans mon bataillon !* »...et il y en a déjà pas mal qui ne jouent plus, de ces beaux garçons.

... mais que foutent les Anglais ?

Hier notre groupe sanitaire a été bombardé. Vingt blessés couchés ont été tués d'un coup.

La salle d'opérations et tout le matériel ont été détruits.

Alors on me dit :

*« Reprenez tous vos blessés et n'en envoyez plus. Opérez vous-mêmes ».*

J'installe une « salle d'opérations » dans un abri où j'ai juste la place pour un brancard et moi-même. Quelle suée que représente une amputation faite dans ce trou sous une grêle d'obus de bombes et de balles !...Quand je me relève, ma tête soulève la toile de tente (l'unique plafond) qu'une balle traverse de temps en temps.

***« Alors mon capitaine, avez-vous encore de l'espoir ? »  
Je lui tape sur l'épaule, je lui offre un whisky, je trouve le moyen de plaisanter et je cite « L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable ».***

**Journal de Paul Guénon. Archives A.D.F.I**

**10 JUIN 1942**

**Lucien BOURDERIOUX, QG 50**

La chaleur est devenue étouffante. Notre ration d'eau perçue la nuit est d'un litre pour la journée, c'est dire qu'il n'y en a pas une goutte à gaspiller. Il nous serait effectivement difficile de passer un jour de plus sans risquer la déshydratation. Il doit faire une soixantaine de degrés au soleil. La poussière, l'odeur acre de la poudre dessèchent et brûlent la gorge, les muqueuses du nez et les bronches sont en feu. C'est une sensation très désagréable et difficile à supporter malgré l'entraînement quotidien.

Je pars au trou, où nous avons installé notre bureau, passer les consignes à **Pigois et Fauvart**, mes camarades secrétaires. Nous nous mettons à nettoyer et désensabler la machine à écrire et le duplicateur. La machine, démontée, lubrifiée, remontée, est en parfait état. **Fauvart** s'apprêtait à l'emballoter lorsqu'un obus de gros calibre tombe très près de notre abri. La tôle ondulée, posée sur des arceaux de bâche de camion, couverte de terre, qui forme le toit précaire de ce refuge, est soulevée comme un fétu de paille. Un océan de sable s'engouffre dans le trou, submergeant notre outil de travail. Il faut tout recommencer ! Dans le bouleversement, la machine, posée sur la table faite d'une planche sur deux bidons vides, est tombée, coincée entre un bidon et la banquette de sacs de sable qui sert de siège.

Le local, si l'on peut dire, où nous travaillons, mesure 1,50 m au carré, 1,50 m de profondeur avec un étroit boyau d'accès en L, le tout soutenu par des sacs de sable. Dans un coin du carré, un triangle de 30 cm de côté environ est ouvert pour l'aération et la lumière. Ce triangle est protégé par un morceau de toile de tente tendu à 30 cm de haut sur des piquets. Cette cheminée nous permet, tout juste, de tenir dans ce four qu'est devenu notre "bureau" dès 9 h du matin.

Je me plaque au sol pour me protéger. Je me retourne sur le dos, pour mieux observer les Stukas qui arrivent, et les vois piquer juste dans ma direction. Je distingue nettement les bombes qui se dégagent des soutes et viennent vers moi dans un sinistre hurlement de sirènes. A peine le temps de me remettre sur le ventre et d'ajuster mon casque sur ma nuque que les premières explosions se produisent à quelques dizaines de mètres. Elles se multiplient avec une cadence effrayante en se rapprochant à une vitesse vertigineuse. Le PC est particulièrement visé, cela ne fait aucun doute.

**« Il doit faire une soixantaine de degrés au soleil. La poussière, l'odeur âcre de la poudre dessèchent et brûlent la gorge, les muqueuses du nez et les bronches sont en feu »**

Je ferme les yeux et attends, tous muscles bandés, l'impact qui me sera peut-être fatal. Les méninges travaillent à 100 à l'heure. Malgré la chaleur, je sens comme un froid dans le dos. Une légère accalmie de quelques secondes et le vacarme reprend plus fort. Cette fois, Le calibre des bombes a augmenté, à en juger par la puissance des éclatements. J'en déduis que les Junkers suivaient les Stukas en 3e vague. Les explosions, autour de moi, redoublent de violence. Soudain, je me sens soulevé comme une plume et projeté en l'air dans un déluge de terre et de feu. Je me retrouve sur le dos, à plus de 2 mètres, abasourdi, dans un état second où on ne sait plus si l'on vit, si l'on rêve ou si l'on est déjà en enfer.

Je reprends doucement mes esprits, me palpe et, malgré le sang de mes nombreuses égratignures, constate que je suis entier, soulagé d'être toujours en vie.

Il est près de 10 h et je pars au PC du Général rendre compte. A peine sorti du trou "bureau", notre D.C.A. se déchaîne, les batteries de canons antiaériens **BOFORS de 40 m/m** situées aux alentours du PC crachent leurs engins de mort à une cadence affolante. J'entends à présent, dans le vacarme, le vrombissement des moteurs. Je cherche, dans le halo aveuglant du soleil, à jauger l'importance de ce qui arrive. L'aviation allemande savait fort bien se placer soleil arrière pour piquer sur son objectif, afin de n'être repérée que dans les derniers instants.

**« Soudain, je me sens soulevé comme une plume et projeté en l'air dans un déluge de terre et de feu. Je me retrouve sur le dos, à plus de 2 mètres, abasourdi, dans un état second où on ne sait plus si l'on vit, si l'on rêve ou si l'on est déjà en enfer. »**

***Mon dernier jour et ma sortie de Bir Hakeim par Lucien Bourderieux.  
document dactylographié, 1985***

## 10 JUIN 1942

**Aspirant Jean-Mathieu BORIS, 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie**

**Le 10 juin**, un fort brouillard gêne l'action ennemie. En réponse à une demande du commandement allié d'évacuer Bir Hacheim, dont la résistance n'est plus essentielle, **Koenig** décide que l'opération aura lieu dans la nuit du 10 au 11 juin. En fin de journée, l'ordre arrive d'effectuer une sortie de vive force à la nuit tombée. Il est grand temps, des six 75 de la 3e batterie, seuls deux sont en état de tirer et il ne reste que 8 obus ; quatre des six chefs de pièces sont morts. Pratiquement plus d'eau depuis deux jours et les journées sont dures sous le soleil, les tirs d'artillerie et les bombardements aériens. Aujourd'hui, miracle, la chasse anglaise est arrivée à temps et a descendu 5 à 6 Stukas. De l'un d'eux, un parachute s'est échappé avec une masse noire au bout des suspentes. De toute la position, des tirs la visent mais ce n'était pas le pilote, seulement son siège.

Il faut prévenir le capitaine, isolé vers l'avant à son poste d'observation. La radio ne doit pas être utilisée pour garder le secret de l'opération et la ligne de téléphone est depuis longtemps hachée par la mitraille. J'envoie donc un des canonniers porteur d'un pli ; il n'a pas fait 50 mètres qu'il s'effondre. Un second subit le même sort et je donne l'ordre au **maréchal des logis G.** d'essayer de passer en rampant le plus possible. Il se met à genoux et m'implore de ne pas l'envoyer. Je dois mettre ma main sur mon revolver pour lui dire qu'il n'a pas le choix. Il part donc, arrive à bon port et revient indemne (Il mourra plus tard, fait prisonnier. Le bateau qui l'emmenait en Italie sera torpillé).

Quant à moi, j'aurai pendant des années des cauchemars de cet épisode.

**« J'aurai  
pendant des  
années des  
cauchemars  
de cet  
épisode »**

**Jean-Mathieu Boris : Un Français libre 1940-1945, Espoir n°159, hiver 2009-2010**

**10 JUIN 1942**

**Claude J. CORNUEL, 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie**

**De Gaulle** télégraphie à **Koenig** le 10 juin : "*Général Koenig, sachez et dites à vos troupes que toute la France vous regarde et que vous êtes son orgueil*".

Vers 3 heures de l'après-midi ces phrases sont diffusées à toutes les unités.

Faut-il mieux être un héros mort qu'un vaincu vivant ?

Si nous sommes faits prisonniers comment seront- nous traités? Serons-nous exécutés comme Francs-Tireurs? S'il nous reste un jour à vivre, vivre un jour de liberté et vendre chèrement notre peau, pensais-je. Si je meurs, au moins les miens sauront que je suis mort pour la liberté et pour mes idées.

Nous ne pouvions plus recevoir de secours, il va falloir tenter la sortie autant que possible d'une façon discrète.

Nos vaillants aumôniers toute la journée passent dans nos rangs.

**Le Père Hirlemann** le nôtre, saute dans l'observatoire.

Nous nous serrons la main. Il sait que je suis protestant.

Il n'y a qu'un seul Dieu lui dis-je, je suis croyant. Je n'ai pas peur devant lui.

Nous nous embrassons.

En face de nous la 90<sup>ème</sup> division allemande, la division Trieste appuyées par une vingtaine de batteries et un peu plus d'une centaine de chars sont prêts à donner l'assaut final. Nous sommes nerveux mais effroyablement calmes.

**« En face de nous la 90<sup>ème</sup> division allemande, la division Trieste appuyées par une vingtaine de batteries et un peu plus d'une centaine de chars sont prêts à donner l'assaut final. Nous sommes nerveux mais effroyablement calmes »**

**Conférence "Souvenirs d'un vétéran de Bir Hakim et El Alamein"**

## 10 JUIN 1942

**Lieutenant Marcel TRAMON, Bataillon de Marche n° 2**

De ses observatoires, l'ennemi suit notre progression. Il sait qu'il nous faut marquer un arrêt aux derniers 100 mètres pour nous ramasser sur nous-mêmes, tendre encore si possible nos volontés et tous à la fois bondir. Il a décidé de nous empêcher d'arriver là.

En silence, sous l'habituel bombardement et les ricochets, nous arrivons. Alors, un tir de mortier et d'artillerie, tir d'arrêt d'une violence inouïe, s'abat sur le front de la compagnie. Ceux qui le peuvent se glissent à l'abri des emplacements de combats autour de l'état-major de notre bataillon qui, depuis le premier jour, tient la ligne des violents contacts.

Les autres demeurent debout frappés du spectacle incroyable. Dans ce secteur, où la Légion étrangère et le bataillon de l'Oubangui se sont tellement battus contre l'Allemand, le ciel est très bas, tendu d'une fumée grise dans laquelle s'allument partout des flammes rouges et or. Au ras du sol, les explosions soulèvent des nuages de sable fin qui s'épanouissent instantanément en grandes couronnes légères, larges anneaux qui flottent, ondulent, et que d'autres violentes couronnes soufflent et remplacent. Ce magnifique jardin de fleurs blanches et mortelles est bien pour nous. Le tir est excellent. La moitié des projectiles éclate dans nos jambes et l'autre moitié très exactement au-dessus de nos têtes. Nous ne pouvons mourir comme cela et décidons d'allonger le pas pour atteindre le champ de mines.

Arrivés, très vulnérablement allongés à la lisière de notre sous-quartier, nous ne le reconnaissons plus. Deux jours de combats ont fini de balayer le sable et l'ont partout remplacé par une poussière blanche de cailloux brisés. Sans emplacements de combats, sans eau, au soir de ce seizième jour, nous attendons le dernier signal qui va nous sortir du tir d'arrêt et nous lancer sur l'ennemi, lorsque, suffoquant, nous tombe l'ordre « **stoppez votre contre-attaque** ».

Combien de temps demeurons-nous là stupéfaits, tout élan coupé ?

**« Sans emplacements de combats, sans eau, au soir de ce seizième jour, nous attendons le dernier signal qui va nous sortir du tir d'arrêt et nous lancer sur l'ennemi, lorsque, suffoquant, nous tombe l'ordre « stoppez votre contre-attaque »**

Les têtes viennent de se tourner vers le soleil couchant. Dans le ciel, montent vers nous des formations de bombardiers. Pour mieux contempler le spectacle - à moins que ce ne soit par respect pour ceux qui vont mourir - l'ennemi vient d'arrêter ses tirs et un profond silence couvre maintenant le champ de bataille. Les avions sont plus nombreux que jamais... 60... 100, 105, 110, 115... Ils sont juste au-dessus de nous... passent... passent... et le ciel s'effondre dans un bruit effroyable au-dessus des emplacements que nous occupions tout à l'heure et, comme chaque fois, avec acharnement, sur l'état-major, et sur la D.C.A., maintenant muette, des fusiliers marins, et il s'effondre encore là-bas sur le bataillon du Pacifique et plus loin à l'opposé, encore, encore, sans arrêt... (...)

À peine les montagnes de sable et de fumée du sinistre et gigantesque bombardement sont-elles retombées que nous recevons l'ordre le plus incroyable, le plus inespéré, le dernier :

*« Cette nuit en direction du sud, nous forcerons l'encerclement ennemi pour atteindre les automitrailleuses sud-africaines de l'armée britannique venues nous secourir. Face au nord, vous garderez le contact avec l'ennemi jusqu'à minuit. Alors, guidés par la 7e compagnie vous rejoindrez l'ensemble des troupes pour combattre avec l'arrière-garde. » (...)*

Les soldats de la future République du Centrafrique venaient de recevoir l'ordre et l'insigne honneur de prolonger de quelques heures encore le seizième jour d'une résistance désormais célèbre.

De tous les cœurs montait une même prière : Mon Dieu ! Que la nuit permette à ceux-là de retrouver les autres. Que l'aube si matinale du mois de juin ne les livre pas égarés dans les champs de mines, enfermés, seuls dans Bir-Hakeim.

***« De tous les cœurs montait une même prière : Mon Dieu ! Que la nuit permette à ceux-là de retrouver les autres. Que l'aube si matinale du mois de juin ne les livre pas égarés dans les champs de mines, enfermés, seuls dans Bir-Hakeim ».***

***La dernière des contre-attaques (10 juin 1942) - Revue de la France Libre, n° 168, juin 1967  
Egalement paru dans la Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare, n° 101, 1982***

**10 JUIN 1942**

**Michel GORLIN, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

**Le 10**, ce sont six vagues de vingt avions se suivant minute à minute, qui ravagèrent le camp.

A ma batterie, il restait cent coups par pièce. Il n'y avait plus d'eau. Le problème devenait dramatique car les Anglais nous avaient ravitaillés avec des légumes déshydratés qui exigeaient beaucoup de liquide pour être consommés. Je me rappelle d'avoir un matin, où j'étais convoqué chez le commandant, craché dans ma main pour pouvoir me raser.

On se lavait parfois au pétrole pour se débarrasser des parasites. Ce jour-là nous reçûmes l'ordre de tirer les cent coups de canon qui nous restaient, car l'infanterie allemande se trouvait à cinquante mètres de la zone minée. Il restait, je crois, à ma batterie, deux tracteurs et un camion en état de marche, en raison des dégâts causés par les éclats. Il n'y avait guère de mètres carrés où il n'y eut d'éclats d'obus sur le sable. Plus aucune perspective de ravitaillement. On nous avait demandé de tenir deux jours. Nous étions au quatorzième.

C'est je crois vers midi, que le **général Koenig** reçut l'ordre de tenter d'évacuer la position. Je n'en sus rien avant 22 heures où, en pleine nuit noire, on nous dit de faire mouvement vers le Sud-Ouest, armes à la main, une musette pour tout bagage, en sauvant l'armement en état et en détruisant le matériel inutilisable.

**« Il n'y avait guère de mètres carrés où il n'y eut d'éclats d'obus sur le sable. Plus aucune perspective de ravitaillement. On nous avait demandé de tenir deux jours. Nous étions au quatorzième »**

**Récit d'un survivant - Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare, n° 101, 1982**

**10 JUIN 1942**

**Capitaine Paul GUENON, Santé/Bataillon de Marche n° 2**

La fin de cette après-midi du 10 juin fut terrible. Sous un bombardement plus violent que jamais, j'opérais, je pensais, j'amputais. Je ne perdis jamais mon calme mais peu à peu je me sentais envahir par un sentiment redoutable : nous allions perdre la partie. Jusque-là, les vagues terrifiantes des Stukas qui venaient de l'aube à la nuit, par centaines, déverser sur nous des centaines de bombes, n'avaient réussi à entamer notre moral.

Ni non plus, les ultimatums de Rommel pris à la rigolade, à la façon qu'avait Guignol de prendre les avertissements de Pandore.

La fin, alors même que du gros du reste du front, les événements de Bir Hakeim avaient perdu de sa grosse importance stratégique, cela devenait du baroud d'honneur - du moins était-ce l'impression de beaucoup d'entre nous - et c'est peut-être là qu'une armée puise, dans la haine de l'adversaire, le plus de force, le plus d'énergie, le plus de courage.

Et pourtant, on sentait bien que cela ne pouvait durer beaucoup plus longtemps...

Alors, se faire massacrer ? Inutile... se rendre, être prisonniers ? impossible, il restait une solution... : la fuite, se frayer un chemin manu militari, à travers le cercle ennemi. Avant même de connaître les ordres, j'exposai ce point de vue au **Père Michel**. Il hocha la tête et dit « *Ben mon vieux, s'il faut en arriver là, on se comptera à la sortie...* »

Et c'est bien d'une évasion qu'il s'agit... Nous sommes encerclés de près. Pas un point de l'horizon où ne veillent, menaçantes, les taches sombres et ramassées des chars boches. L'infanterie ennemie sous leur protection, commence à s'infiltrer dans nos champs de mines ...et il faut s'en aller, à bout de munitions, de vivres et de matériel, nous avons tenu quinze jours alors qu'on nous en avait demandé dix. Le boche s'est acharné sur nous, et il n'a pas eu raison.

O notre pauvre petite artillerie sublime de courage, tirant ses ultimes 75 sous l'averse des 105, 155, des 210...

**« Alors, se faire massacrer ? Inutile... se rendre, être prisonniers ? impossible, il restait une solution... : la fuite, se frayer un chemin manu militari, à travers le cercle ennemi. Avant même de connaître les ordres, j'exposai ce point de vue au Père Michel. Il hocha la tête et dit « Ben mon vieux, s'il faut en arriver là, on se comptera à la sortie... »**

O notre héroïque D.C.A, brûlant ses dernières onces de poudre sans rabaisser un instant la gueule de ses canons sous la charge impitoyable des Stukas ! Cent bombardiers piquent à mort, d'invisibles batteries pilonnent Bir Hacheim dans une rage aveugle...Les chars s'avancent, le fantassin rampe chez nous et nous n'avons plus rien pour nous défendre.

L'ordre de départ me parvient à 19 h 30 comme j'achève d'amputer la jambe de ce brave **Koudoukou** ; cette nuit, on part, armes en mains et sans bagages.

Je détruis mes affaires : ils ne trouveront rien à utiliser : médicaments, pansements, papiers, linge, tenues, phono, disques. Bientôt toutes ces choses amies, sont éparpillées, brisées, lacérées, percées de balles. Je ne conserve ma sacoche qu'avec ces quelques notes intimes, deux ou trois lettres, des photos.

Tout à coup l'aumônier m'interpelle :

- *Ohé docteur !*
- *Quoi donc ?*
- *Dites-moi, il me reste du vin de messe, on ne va pas leur laisser...*
- *Foutre non ! Envoyez ça !*

Et à trois, **Mayolle**, le Père et moi, nous liquidons le litron de vin doux, le curé à qui revient le fond de la bouteille, la repose vide à terre et murmure avec une sorte d'émotion :

*Nom d'une pipe, je ne l'avais jamais trouvé aussi bon !*

**« Et à trois, Mayolle, le Père et moi, nous liquidons le litron de vin doux, le curé à qui revient le fond de la bouteille, la repose vide à terre et murmure avec une sorte d'émotion :**

**Nom d'une pipe, je ne l'avais jamais trouvé aussi bon ! »**

## Mémoires du Maréchal Edwin Rommel

Malheureusement pour nous, les Français n'attendirent pas. En dépit des mesures de sécurité que nous avions prises, ils réussirent à quitter la forteresse, commandés par leur chef, le général Koenig, et à sauver une partie importante de leurs effectifs.

À la faveur de l'obscurité, ils s'échappèrent vers l'ouest et rejoignirent la 7e brigade anglaise.

Plus tard, on constata qu'à l'endroit où s'était opérée cette sortie, l'encerclement n'avait pas été réalisé conformément aux ordres reçus.

Une fois de plus, la preuve était faite qu'un chef décidé à ne pas jeter le fusil après la mire à la première occasion peut réaliser des miracles, même si la situation est apparemment désespérée.

**« Une fois de plus, la preuve était faite qu'un chef décidé à ne pas jeter le fusil après la mire à la première occasion peut réaliser des miracles, même si la situation est apparemment désespérée. »**

*La Guerre sans haine – Maréchal Rommel - les Presses de la Cité, 1962*

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

**Aspirant Roger NORDMANN, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Puis ce fut la sortie...nous avons regroupé les véhicules en face de la zone prétendue déminée qui se situait vers l'Ouest, tandis que les Allemands ne se doutaient pas que nous préparions une sortie. J'avais ma boussole, mon compas de l'armée anglaise et...en avant pour l'azimut 213.

On a fait sortir en premier les ambulances pour qu'elles profitent de la surprise et **l'aspirant Bellec** (...) s'est vu confier la mission de guider la Brigade. Il est monté dans son véhicule et il a sauté. Il a changé de véhicule, a continué, et a sauté à nouveau.

Naturellement, nous nous demandions comment il se faisait qu'il y avait encore des mines. Théoriquement, c'était déminé.

**« Il est monté dans son véhicule et il a sauté. Il a changé de véhicule, a continué, et a sauté à nouveau ».**

***Toutes les minutes, je me disais : c'est la dernière. Bir Hakeim. Mai- juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare, n° 101, 1982***

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

**Susan TRAVERS, chauffeur du général Koenig**

On est venu dire au Général que le vrai passage était derrière nous. Ordre aux voitures de retourner en arrière en tournant autant que possible sur elles-mêmes. Je suivais la voiture du **Colonel Amilakvari**. Sa voiture a sauté, je l'ai contournée avec beaucoup de précautions et je suis arrivée au chemin déminé. Là il y avait une longue file de camions et de sanitaires arrêtés et au bout, une voiture brûlait. On voyait les silhouettes des camions et des hommes qui s'accrochaient aux camions. Le Général est rentré dans la voiture avec le **Colonel Amilakvari** et m'a dit de remonter la colonne qui semblait complètement bloquée et qu'il fallait partir en avant dans l'espoir qu'ils nous suivraient. Au bout, les Allemands barraient le passage avec un tir de balles traceuses. J'ai foncé à travers ce feu d'artifice de l'autre côté, c'était l'obscurité complète. Le Colonel était assis à côté de moi et il avait une mitrailleuse à la main. Le Général lui dit « *Ne tirez pas, ils vont nous repérer* », et le Colonel lui répondit « *Mais ce n'est pas moi qui tire, ce sont eux !* » Tout à coup, nous avons senti un choc, la voiture s'est presque arrêtée et nous pensions qu'elle était touchée mais, heureusement, j'ai pu repartir (plus tard, nous avons appris que c'était la voiture du Chef d'état-major qui nous était entrée dedans !)

Quand cela semblait plus calme, le **Colonel Amilakvari** me dit : « *Arrêtez-vous ici et je vais regarder la boussole* », et il a ouvert la porte pour descendre quand nous avons entendu des voix tout près de nous qui parlaient en allemand. Le Colonel a refermé vite la porte et m'a dit de filer tout droit. Les Allemands ont crié et ont tiré mais ne nous ont pas poursuivis.

Je roulais très vite et je ne voyais absolument rien ; la voiture tombait dans des trous, il y avait une espèce d'envoûtement de foncer comme cela dans le noir.

Le Général me dit de ralentir, le Colonel avait sa boussole et me dirigeait ; je devais fixer une étoile et conduire dans sa direction. Plus tard, le Général a pris le volant jusqu'au lever du jour. Après j'ai conduit, de nouveau, le restant de la journée ; nous avons traversé un camp de voitures anglaises abandonnées, autrement le désert était vide.

Tard dans l'après-midi, nous sommes arrivés au P.C. du **Colonel Garbay**, nous étions les seuls arrivés et on ne savait rien sur le sort de la brigade.

***Le Colonel était assis à côté de moi et il avait une mitrailleuse à la main. Le Général lui dit « Ne tirez pas, ils vont nous repérer », et le Colonel lui répondit « Mais ce n'est pas moi qui tire, ce sont eux ! »***

Je suis allée faire réparer la voiture (encore un ressort de cassé) et je me suis endormie à côté. A mon réveil, j'ai vu des sanitaires et des camions qui arrivaient et on me dit que c'était la brigade.

Je suis vite retournée au P.C. où j'ai retrouvé beaucoup d'amis déjà là et d'autres qui arrivaient.

C'était une très grande joie de les revoir, mais ensuite, il y avait la tristesse d'apprendre que beaucoup n'avaient pas eu autant de chance que nous et que nous ne les reverrions plus.

***Tant que dure le jour. Susan Travers. Plon Ed. 2001***

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

Capitaine Paul GUENON, *Santé/Bataillon de Marche n° 2*

Et puis c'est la sortie en force à travers le champ de mines, sous le feu des mitrailleuses et des canons ennemis. Indescriptible nuit ! Nos « *gardiens* », surpris par tant d'audace ne comprennent pas tout de suite ...puis leur réaction est terrible. Des centaines de balles éclairantes zèbrent la nuit opaque. Des milliers d'autres sifflent autour de moi, invisible et meurtrier réseau dont les mailles se resserrent de plus en plus. J'ai laissé ma sanitaire à l'entrée du champ de mines pour aller, à pieds, reconnaître le passage. Je marche vite, ployé en avant. Des hommes courent. Les fusées éclairantes jaillissent, qui nous révèlent. On fonce, on fonce... On ne s'occupe plus des balles. Des hommes tombent comme des quilles autour de moi. Je cours...je tombe. Douleur à la cheville. Du sang ? Non, ce n'est qu'une foulure...Je me relève, je cours... Scènes affreuses : les blessés qu'on doit abandonner. Oh ces cris... s'occuper d'eux, c'est se suicider. Je n'ai pas le droit. Il faut que je rejoigne mon ambulance qui est à deux ou trois cent mètres. Deux ou trois cent mètres sous une pluie d'acier. Une pluie horizontale qui fauche, fauche autour de moi. Je cours. Des blessés m'implorent. L'un deux à qui je donne mon dernier paquet de pansements me dit : *« Merci mon Capitaine et adieu...Bonne chance...Tenez, prenez mon pétard... c'est un boche, il est au poil »*. ...Pauvre type.

J'ai rejoint ma voiture où mes deux blessés, couchés dont j'ai la garde, gémissent. L'un deux, mon ami **Bayrou** ne réalise pas très bien ce qui se passe et me demande *« Dis donc, qu'est-ce qu'on fout ? On dirait qu'on nous tire dessus ! »* ...Tu parles...Je le rassure : - *« T'en fais pas, c'est rien, on passera »*.

Je prends le volant et je fonce dans la nuit. Les balles sifflent plus que jamais. Beaucoup traversent la voiture. Des obus explosent près de nous. Il me semble voir un char à moins de cent mètres. Les fusées nous éclairent comme en plein jour. Un camion brûle et jette une nappe rougeoyante. Symphonie extraordinaire de couleurs ... Je fonce, je fonce...Je fais plus de cinquante mètres dans le champ de mines sans sauter : miracle. Un obus éclairant de 20 vient exploser sur le montant de mon pare-brise. J'accélère...Ma bagnole cahote terriblement (mes deux roues droites doivent être crevées). Je passe au-dessus d'un boyau dans lequel des hommes affolés s'enfuient...cahot terrible... et mes pauvres blessés gémissent, derrière...

***« On fonce, on fonce... On ne s'occupe plus des balles. Des hommes tombent comme des quilles autour de moi. Je cours...je tombe. Douleur à la cheville. Du sang ? Non, ce n'est qu'une foulure...Je me relève, je cours... Scènes affreuses : les blessés qu'on doit abandonner. Oh ces cris... s'occuper d'eux, c'est se suicider »***

Brusquement, un grand choc : un obus, une lueur éblouissante, un brenn-carrier bloqué pile devant moi... Cette fois c'est foutu pour la sanitaire. Le moteur est arraché, ça sent le roussi... En vitesse je sors mes deux blessés et les charge sur le brenn de **Schloenberger** qui passe juste à point. Je monte également sur le brenn et cinq cent mètres plus loin, il est immobilisé à son tour, crevé en dessous par un perforant (à cinq centimètres des fesses de Bayrou !)... Une voiture providentielle recueille Bayrou, je charge l'autre sur un camion...Ouf, mes deux blessés sont sauvés...enfin seul !

Je pars à pieds. Je rencontre **Hautefeuille**, toujours flegmatique, boussole en mains. Je marche avec lui. Les balles deviennent plus rares. Les obus tombent plus loin. Ca va, on est sorti.

Comme l'aube terne se dessine à travers un brouillard favorable, je suis cramponné sur le marche-pied d'un camion qui roule, hors de portée de l'ennemi...

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

**Raphaël ONANA, Bataillon de Marche n° 2**

Mais... Que se passe-t-il, soudain ? Ma parole ! Ma jambe gauche ne s'est tout de même pas volatilisée. En tout cas, elle ne tient plus; elle s'est dérobée sous moi. J'ai aussitôt perdu l'équilibre. Je suis tombé. Je me retrouve à présent étalé, de tout mon long, sur le sable encore chaud. Ah! Que cette nuit serait belle, avec toutes ces étoiles là-haut, s'il n'y avait pas tant d'armes qui n'arrêtent pas d'aboyer.

Je vais tenter de me remettre debout, pour continuer le combat. Impossible. Alors, je vais ramper, comme on nous l'a tant de fois appris. Impossible... Je commence à avoir un peu de fièvre. Tout mon corps s'engourdit. La tête me tourne un peu... Où est mon arme? L'ennemi n'a quand même pas pu me l'arracher.

Je la tenais si fermement contre moi, il y a un instant, il y a quelques secondes seulement. Comment a-t-elle pu m'échapper des mains ? Peut-être, sous quelque choc, j'ai dû être projeté. Autrement, je ne m'explique pas que je ne continue plus de serrer mon arme contre ma poitrine ou que je ne continue pas le combat. Quoi qu'il en soit, je sais que mon arme doit être là, tout à côté de moi, à moins d'un mètre de mon corps. Aucun Allemand ne pouvait m'approcher, quand j'avais mon fusil. Dommage ! il fait nuit. 22 heures... 23 heures, peut-être. La lumière des étoiles n'est pas suffisante; la lune est plus timide cette nuit que les nuits précédentes.

Autrement, j'aurais retrouvé facilement mon arme.

Mais, parbleu ! Qu'est-ce qui m'arrive ? J'ai dû crier un peu trop fort.

Une masse noire a bondi et s'est penchée au-dessus de mon corps étalé. Dieu merci ! C'est un camarade.

*- Fais le moins de bruit possible.*

*- S'il te plaît !... Dis-moi ce qui arrive à ma jambe gauche. Je ne parviens plus à me lever seulement.*

*- Ta jambe gauche est toujours là. Mais, sûrement, tu dois être grièvement blessé. Surtout, ne bouge pas trop. Il faut attendre que le jour se lève. Là où nous en sommes, je ne peux rien faire pour toi.*

**« Je vais tenter de me remettre debout, pour continuer le combat. Impossible. Alors, je vais ramper, comme on nous l'a tant de fois appris. Impossible...»**

L'ombre s'est à nouveau enfoncée dans la nuit. J'ai enfin réalisé l'étendue de ce qui m'était arrivé. Ma jambe gauche était foutue, toute la jambe, depuis l'aîne, en passant par le genou.

Si le bonhomme d'en face avait relevé le canon de son fusil d'un seul petit centimètre uniquement, c'est à l'intérieur de mes intestins que la balle aurait creusé un joli tunnel.

Et, bien entendu, on aurait aussitôt cessé de me compter parmi les vivants.

Pour l'instant, comme me l'a conseillé mon camarade sans visage, je vais me résoudre à attendre le matin, sans crier, ni bouger. Le jour me trouvera ici, allongé, la face souillée de poussière. Les camarades viendront me ramasser...

Mon Dieu ! Pourvu que les Allemands ou les Italiens ne passent pas avant mes camarades !... On dit que ces salauds-là sont cruels et sadiques.

On dit aussi qu'ils n'aiment pas s'encombrer de prisonniers nègres, surtout lorsque ces derniers sont des blessés graves. Ils m'achèveraient, à coup sûr, d'une balle en pleine tête.

Fasse le Ciel que ce soit mes camarades qui arrivent les premiers !

**« On dit aussi qu'ils n'aiment pas s'encombrer de prisonniers nègres, surtout lorsque ces derniers sont des blessés graves. Ils m'achèveraient, à coup sûr, d'une balle en pleine tête. Fasse le Ciel que ce soit mes camarades qui arrivent les premiers ! »**

***Un homme blindé à Bir Hakeim par Raphaël Onana. Ed. L'Harmattan, 1996***

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

### Médecin Pierre-Henri MAYOLLE, Santé/B.M.2

Ainsi passèrent les jours et les nuits jusqu'au moment où la résistance de la position ne servait plus dans les plans alliés. Tous nos blessés avaient été évacués à l'A.C.

Avant l'ordre de repli, il ne nous restait que trois blessés au poste de secours. Ils partirent avec nous dans l'ambulance en suivant la progression de loin à travers mines et lignes ennemies.

Mais au milieu des champs de mines, un Shrapnel mit fin à la carrière de notre dernière ambulance. C'était bien le plus beau feu d'artifice jamais vu et c'est clopin-clopant que nos trois blessés, **le père Michel** et moi nous partîmes à l'aventure, suivant la direction ou la précision des tirs. Le calme revint aux premières heures du jour. Il y avait heureusement beaucoup de brume, une ombre de char s'y découpait, on écoutait : c'était allemand que l'on parlait.

On continua la marche, assoiffés, il ne restait plus d'eau. Notre blessé du pied, un grand tirailleur de la 6e compagnie, continuait avec courage à nous suivre, aidé tantôt par l'un, tantôt par l'autre, quel cran !

La brume persistait encore bien tard, mais nous n'avancions qu'avec prudence parmi les positions allemandes et italiennes quand, semblant déchirer un voile dans cette brume, avec bruit, des véhicules lourds et des automitrailleuses firent route vers nous. Impossible de les éviter ! C'était une patrouille britannique à la recherche des combattants repliés de Bir-Hakeim.

Nous avons réussi à ramener nos trois blessés, le cauchemar se dissipait pour nous, mais, hélas ! Pas pour tous.

**« On continua la marche, assoiffés, il ne restait plus d'eau. Notre blessé du pied, un grand tirailleur de la 6e compagnie, continuait avec courage à nous suivre, aidé tantôt par l'un, tantôt par l'autre, quel cran ! »**

Ces notes sont la copie intégrale des notes écrites au jour le jour, au crayon. C'est la vie à Bir-Hakeim vécue au niveau de la troupe avec ses ignorances et ses erreurs. Craignant la capture lors de la sortie de vive force, j'avais caché le carnet dans mes guêtres.

**Le poste de secours du B.M.2 Extrait de la Revue de la France Libre, n° 168, juin 1967**

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

**Arthur M. P. STRATTON, ambulancier à l'American Field Service**

(...) Le Goat vous a parlé de cette fameuse nuit où nous sommes partis.

J'ai su, par l'intermédiaire de nombreux hommes croisés dans les hôpitaux, ce qui était arrivé à **Tich**. La dernière fois que je l'avais vu vivant fut quand je descendais la colonne des ambulances en courant, pour voir si quelqu'un voulait la moitié d'une bouteille de gin qui me restait.

Le Goat n'en avait pas besoin ; **Tich** dit qu'il n'aimait le gin qu'avec du citron, des glaçons, et de l'eau. Je m'en suis finalement débarrassé entre Mac et Stan **Kulak**.

Puis notre convoi s'est remis en route, et le feu d'artifice a commencé. Ils tiraient avec des Bredas de 20 mm, des deux côtés de notre convoi, et par-devant ; nous roulions donc à travers des torrents de coups de feu.

Heureusement, il s'agissait de balles traçantes et incendiaires, et c'était déjà quelque chose, car on les voyait arriver.

Vous pouviez voir les obus Bofors, aussi, voler bas au-dessus de vos têtes. Les grenades et les crapouillots, les obus de canons de 50mm, tous éclataient dans un éclair assourdissant, mais on ne les voyait pas arriver.

C'est horrible d'être remorqué, et de n'avoir aucun contrôle sur votre véhicule, mais tout s'est passé trop vite pour que j'aie le temps d'avoir peur, j'avais bien trop à faire.

La terreur s'est néanmoins emparée de moi quand l'ambulance a pris feu, et que j'ai réalisé que je ne pouvais plus marcher, ni utiliser mon bras et ma main gauches.

Plus tard, je dénombrai 35 trous dans mon corps, sans compter les têtes d'épingle. Mais j'eus beaucoup de chance, car les éclats s'étaient heurtés à la paroi en tôle qui séparait le moteur du siège du conducteur.

Les freins ayant été détruits, je cherchais en vain à atteindre le frein à main quand une rafale de balles explosives frappa le moteur, et que des éclats traversèrent mes chaussures et mes orteils, et giclèrent jusqu'à mes deux jambes, ma main, mon poignet, et mes avant-bras.

**« Les freins ayant été détruits, je cherchais en vain à atteindre le frein à main quand une rafale de balles explosives frappa le moteur, et que des éclats traversèrent mes chaussures et mes orteils, et giclèrent jusqu'à mes deux jambes, ma main, mon poignet, et mes avant-bras »**

Mais aucun os ni articulation ne furent atteints. Le nerf fut paralysé pendant une quinzaine de jours. Le médecin fit se contracter mes muscles avec un courant galvanique à l'hôpital. C'était incroyable.

*Arthur M. P. Stratton Bulletin d'information de l'AFS, N°2, août 1942. Publié par les membres de l'American Field Service au Moyen-Orient, 1942-1943*

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

Un obus star s'écrasa alors sur le véhicule, éclairant complètement notre position. Les Allemands avaient repéré la voiture et il n'y avait pas de temps à perdre. Je titubai hors de la voiture, à peine conscient que j'avais une jambe cassée, et boitai jusqu'à l'arrière pour retirer deux sacs de toile que nous avions placés à droite du siège conducteur ouvert, pour le protéger. Soudain tout devint noir devant mes yeux. Je m'appuyai contre l'arrière de la voiture jusqu'à ce que mon esprit recommence lentement à fonctionner.

Au prix de grands efforts, je parvins finalement à hisser les sacs de toile à travers l'ouverture du rideau arrière et à m'assurer qu'un Sénégalais blessé avait réussi à les rentrer dans l'ambulance. Au prix de grands efforts, je réussis finalement à retourner au siège du conducteur et à redémarrer le véhicule. La voiture avança lentement. Bientôt, un autre obus star éclata au-dessus du véhicule. Au moment de l'éclair, je pus distinguer les silhouettes de trois hommes armés de baïonnettes au canon. »

L'officier allemand qui les captura, à l'aide de trois soldats italiens, promit de leur envoyer une assistance médicale. Mais ce ne fut que le lendemain, lorsqu'ils furent conduits dans un poste de premiers secours allemand, que chacun reçut l'attention d'un médecin.

Entre-temps, tard dans la matinée, **Kulac** était décédé.

**George Rock, « Interim Activities », History of the American Field Service, 1920-1955, p. 83-84**

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

**Aspirant Jean Mathieu BORIS 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Et nous voici au soir de la sortie ; on sort silencieusement dans la nuit... Tout va bien d'abord. Mais peut-on avoir l'espoir de traverser l'encerclement ennemi sans être signalé ? Une fusée monte... Rien de grave ! Puis une petite rafale de mitrailleuse. Rien de grave encore ! Mais soudain, vingt rafales la suivent, cent fusées montent au ciel et mille balles traçantes déchirent la nuit dont on ne peut s'empêcher de les trouver jolies. (...). Pendant la sortie, je suis à plat ventre sur l'arrière de l'automitailleuse sans tourelle qui servait d'observatoire pendant les « Jock columns ». **Le capitaine Gufflet commandant de la 3e batterie**, est debout dans l'AM devant ma tête, il y a un type accroché sur mon dos et un légionnaire à ma droite, également à plat ventre. Nous fonçons à travers des tirs de mitrailleuses. Et puis d'un coup, je reste seul : le capitaine a reçu une balle dans le cœur et mes deux voisins sont tombés, une rafale les a fauchés tous les trois et je suis indemne. Un peu plus tard, j'attrape et hisse à côté de moi un homme qui court, le visage en sang, méconnaissable. Je lui dis : « *T'es blessé mon vieux ?* » avant de reconnaître que c'est **le colonel Masson**, l'adjoint de Koenig, dont la voiture brûle un peu en arrière.

Pendant ce temps, l'ambulance qui emmène **Gérard** (\**Théodore*) prend feu. Il réussit à s'en sortir et ne trouve rien de mieux à dire que « *Excusez-moi d'être sorti le premier* ». Le jour se lève à peine quand nous atteignons le point de ralliement. Des Anglais voient arriver une AM avec des garçons barbus, aux vêtements déchirés et souvent ensanglantés, qui n'ont qu'un mot à la bouche : « water » et qui engloutissent toutes les réserves d'eau de la patrouille.

**« J'attrape et hisse à côté de moi un homme qui court, le visage en sang, méconnaissable. Je lui dis : « T'es blessé mon vieux ? » avant de reconnaître que c'est le colonel Masson, l'adjoint de Koenig... »**

**Jean-Mathieu Boris : Un Français libre 1940-1945, Espoir n°159, hiver 2009-2010**

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

**Claude J. CORNUEL, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Je me trouvais dans la tourelle de l'auto-mitrailleuse qui servait de guide aux 5 voitures qui nous suivaient.

Le **Capitaine Gufflet** voulait vérifier que les phares de ces voitures étaient bien éteints et me demanda de lui céder ma place pour quelques instants. Prenant l'appui sur mes épaules, il émergeait de la tourelle, il venait à peine de terminer son ascension vers l'air libre qu'il retomba poussant un cri qui cessa presque immédiatement. Tout d'abord je ne compris pas. Je pensais que le capitaine était douillet.

Hélas, il n'était pas douillet. Il était mort. Retombant dans mes bras, je sentis sur ma chemise une tache humide et tiède à hauteur de la poitrine qui s'agrandissait progressivement.

Le visage du capitaine crispé témoignait d'une souffrance indéniable, ses yeux paraissaient ouverts reflétaient l'étonnement. Le **maréchal des logis Lagorce** au volant de la voiture me demande ce qui se passait. Je répondis " *Le Capitaine n'est que blessé j'en prends soin*". Je demandais aux occupants de la voiture de se tasser un peu plus, aidé d'**Azadian** qui s'était joint à nous au moment du départ, nous installâmes le capitaine le dos contre la paroi du véhicule, les jambes étendues. Je jetais une couverture sur le corps m'arrangeant pour que les autres ne voient pas sa figure.

**« Tout d'abord je ne compris pas. Je pensais que le capitaine était douillet »**

**Conférence "Souvenirs d'un vétéran de Bir Hakim et El Alamein", 1981**

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

**Lieutenant Jacques BOURDIS, 13 DBLE**

La nuit était d'encre, le silence total, des véhicules passaient à côté de moi, s'engageaient dans la brèche les uns après les autres. L'ennemi ne réagissait pas. J'allais m'engager à mon tour en toute confiance mais je m'aperçus très vite que ce passage était encombré par une foule de véhicules, camions, tracteurs de pièces, brenn carriers et par des légionnaires qui chuchotaient qu'on ne pouvait plus passer, que c'était la pagaille (...)

J'appréhendais le moment où l'ennemi comprendrait ce qui se passait et appliquerait sur l'embouteillage un bon tir d'artillerie. Je dispersai le plus possible ma section, interdisant à mes types de sortir des véhicules dont le blindage les protégerait en cas de barrage.

Au moment où je donnais ces ordres, une main s'abattit sur mon épaule, c'était celle du **Commandant Laurent-Champrosay** : « *Donnez-moi votre brenn. Mais mon commandant...* »

Et d'autorité il se mit à ma place. Ponctuant son ordre du coup d'une espèce de stick sur le casque de mon chauffeur, il lui commanda « *en avant* ». Je n'eus que le temps de sauter dans l'une des deux bennes et de hurler à mes types « *Quoi qu'il arrive, attendez-moi* »

**Champrosay** se souciait de moi, de ma section, de ma mission, comme d'une guigne. Il ne s'occupait que du conducteur dont il guidait la marche en cherchant sa route dans les étoiles. Il daigna m'expliquer au bout d'un moment qu'une de ses batteries manquait à l'appel, il redoutait qu'elle n'eut rien compris aux ordres, n'hésitant plus à éclairer de nos phares la position que son vide rendait sinistre. Puis, nous longeâmes la ceinture de barbelés espérant que la batterie cherchait son chemin ailleurs que prévu. Peine perdue. Nous retournâmes vers la brèche. Elle était toujours encombrée.

Mais **Champrosay** vit passer le pick-up de **Kervizic**, le héla, monta sur le marchepied et s'enfonça dans la nuit, me rendant à ma section.

***Au moment où je donnais ces ordres, une main s'abattit sur mon épaule, c'était celle du Commandant Laurent-Champrosay : « Donnez-moi votre brenn. Mais mon commandant... »***

***Témoignage de Jacques Bourdis, Archives famille J. Bourdis***

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

### Lieutenant Dreyfous-Ducas, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie

**10 Juin 17 heures** : Je viens de rentrer au PC du 2e bataillon de Légion. Le **commandant Babonneau** vient de recevoir l'ordre de sortie pour la nuit. Il me le communique.

*« Mon commandant, si vous n'avez plus besoin de moi, j'aimerais retourner à ma batterie car ils ont fort affaire du côté du nord, et pour cette nuit il va y avoir du travail. »*

*« D'accord, si ça ne va pas, je vous appelle par téléphone. »*

Je rejoins donc hâtivement le PC de la 4<sup>ème</sup> batterie, non sans mal, car les 155 boches sont en train de l'« arroser » copieusement. Je rejoins le lieutenant Bourget un peu désarmé. Le bombardement est sévère et la batterie tire avec les pièces qui lui restent dans deux directions différentes. Les chefs des pièces et les hommes sont fourbus. Ils n'ont pas arrêté depuis le matin.

Une grosse explosion tout près, nous sortons de l'abri : c'est un coup direct de 155 sur la troisième pièce. Le chef de section, **sous-lieutenant de Rauvelin**, est gravement blessé. Le chef de pièce est décapité, le pointeur et deux Malgaches sont blessés.

Sur les six pièces de la batterie, il en reste trois d'utilisables, la quatrième est partie le matin en antichar chez les fantassins, et la deuxième a reçu un coup direct. **Bourget** prévient le PC et essaye de faire venir le toubib pour panser sommairement les nouveaux blessés. **Rauvelin** a un moral magnifique, il souffre horriblement. Il n'est pas question de les transporter au poste de secours en ce moment et l'ambulance chirurgicale légère a été détruite par les Stukas.

Le moral de la batterie est assez bas. Je vais de trou en trou pour les remonter et je leur annonce que la sortie est décidée pour la nuit, que j'ai vu l'ordre à la Légion. Je préviens les chauffeurs pour qu'ils préparent les véhicules en état de marche.

La bataille continue vers le nord où l'on aperçoit la 2e et la 3e batteries qui tirent à bout portant. Les tirs d'artillerie et de mortiers ennemis diminuent et sont remplacés par des tirs des mitrailleuses lourdes. Ça doit aller mal du côté de la 2e nous dit Bourget.

**À 18 heures, le capitaine Bricogne** qui commande le groupe vient nous voir. Il n'est encore au courant de rien et pense que les ordres n'arriveront pas avant la nuit. Il va voir Rauvelin qui perd beaucoup de sang. Je rends compte de la situation au capitaine encore à l'observatoire sud.

**« Bourget prévient le PC et essaye de faire venir le toubib pour panser sommairement les nouveaux blessés. Rauvelin a un moral magnifique, il souffre horriblement. Il n'est pas question de les transporter au poste de secours en ce moment et l'ambulance chirurgicale légère a été détruite par les Stukas. »**

**19 h 30**, la nuit tombe, les tirs d'infanterie diminuent. 20 heures, les ordres arrivent, la nuit est presque tombée. Le capitaine rentre à la batterie qu'il n'a pas vue depuis huit jours, enfermé dans son observatoire à quelques mètres des Boches. Il approuve mes ordres. Je lui rends compte qu'il reste trois tracteurs en état de marche, 1 pick-up radio et le camion du chef. J'ai fait préparer les bagages.

L'ambulance vient chercher **Rauvelin** et les blessés.

Il me donne l'ordre de quitter les positions à 22 heures, même si la quatrième pièce n'est pas rentrée, de laisser tous les bagages et d'accrocher la troisième pièce au camion. Je conduirai la colonne et **Bourget** sera serre-file. Le capitaine part au PC rejoindre le **capitaine Bricogne**. Tout le monde s'affaire, je fais distribuer un peu de thé qui reste.

**À 22 heures**, au moment du départ, la quatrième pièce nous rejoint enfin, conduite par son **chef de pièce Neveu**, un Parisien toujours de bonne humeur. Il prend sa place dans la colonne. La nuit est noire, c'est la nouvelle lune. Je marche à pied devant la colonne, la boussole à la main. Les chefs de voiture sont à pied pour guider les tracteurs, éviter les trous d'obus et les tranchées. Il s'agit de gagner la porte sud, point de rendez-vous.

**Vers 23 heures** nous arrivons près de la position de la 1<sup>re</sup> batterie qui est probablement devant. Je vais sur la droite des véhicules du régiment.

C'est la 2<sup>e</sup> batterie. **Le capitaine Chavanac** est en tête assis sur l'aile d'un tracteur. « *Ça va mon fils* » me dit-il. « *Tu sais où il faut aller ?* » « *Oui.* » « *Bon, alors je suis ta colonne.* »

Quelques minutes plus tard, je tombe sur une colonne arrêtée où je retrouve **le capitaine Morlon, le capitaine Bricogne et le commandant du régiment Laurent-Champrosay**. « *Mes respects mon commandant, je vous amène la 4<sup>e</sup>. La 2<sup>e</sup> suit et la 3<sup>e</sup> est derrière.* »

Parfait, il faut attendre que la colonne démarre. Et c'est l'attente.

Les hommes s'impatientent. Tout est calme mais si les Boches ont l'idée d'envoyer une fusée éclairante, ce serait du joli.

Le « *patron* » discute avec le **lieutenant Devé** des *Brenn-Carriers*<sup>1</sup> qui est perdu dans le noir et se dispose à repartir vers le nord. Le commandant le conduit vers la porte sud. Ils reviennent et les *Brenn-Carriers* démarrent.

**Il est plus de minuit.** Vers 1 heure, les fantassins franchissent la passe déminée et s'élancent, appuyés par les *Brenn*.

Les Boches se réveillent – Fusées – Tout le monde stoppe. Ouf ! Ils n'ont rien vu. Les corps-à-corps commencent. Les mitrailleuses tirent. **Le commandant Champrosay** s'énerve et prend la tête de la colonne des véhicules devant les ambulances. La colonne s'ébranle.

Des véhicules sont touchés et flambent. Il va falloir défiler avec nos tracteurs devant ces brasiers : quelles cibles pour les mitrailleuses boches.

Il est 2 heures du matin. Ma batterie arrive près de la porte, je monte dans le premier tracteur, laisse filer les véhicules qui sont devant, et commande « *en avant, à toute vitesse* ».

Malgré les trous, le tracteur bondit, les balles sifflent, les balles traceuses nous entourent. C'est une vision digne de Dante. Les *Malgaches* sont couchés au fond du véhicule.

À 100 mètres à peine de la porte, le tracteur est traversé par une rafale. Le chauffeur est touché aux yeux, moi à la jambe. Le moteur n'a rien. Le chauffeur n'y voit plus. Je lui dis d'appuyer sur l'accélérateur, je me soulève sur ma jambe valide et j'attrape le volant de la main gauche.

Plus vite...

J'aperçois une mitrailleuse à droite, les balles sifflent, j'oblique à gauche, devant nous un canon de Bofors des fusiliers marins.

Plus vite...

J'essaye de le rejoindre. Là, doucement... Le canon va abriter le moteur. À gauche, une voiture flambe... plus vite.

Ouf... la première ligne ennemie est franchie, le barrage de feu est passé. Je fais arrêter. Deux véhicules de la batterie sont derrière, le camion avec le serre-file ne suit pas. Il faut repartir, je prends la place du chauffeur qui passe derrière. Ma jambe droite est lourde, je ne peux freiner que du pied gauche, je prends le cap 223°. Je repère une étoile et je fonce. Le chef de pièce surveille les compteurs, un mile, deux miles, nous rattrapons le pick-up radio du capitaine. Quatre miles, six miles... Ce doit être là.

J'arrête. Des véhicules perdus tournent en rond, je les arrête. Le brouillard de l'aube est intense.

On cherche un peu, un feu rouge clignotant, nous y sommes, c'est la brigade anglaise.

Je retrouve le chef d'état-major du général Koenig, **le commandant Masson**, quelques chars britanniques, des ambulances.

L'auto-mitrailleur observatoire de la 3e batterie est là avec **l'aspirant Boris** effondré. **Le capitaine Gufflet** a été tué d'une balle en plein coeur à 100 mètres de la sortie.

Je demande un paquet de pansements. Le chef d'état-major me fait descendre et m'oblige à monter dans une ambulance. J'obéis à contrecœur. Je confie le tracteur au chef de pièce et je lui remets la conduite de la colonne avec ma boussole.

Le jour pointe. Il y a un épais brouillard. Je lui donne les ordres : nouveau cap plein sud pendant vingt kilomètres, puis plein est pour retrouver les lignes alliées.

On me hisse dans l'ambulance, on m'enlève mon pistolet. On me donne à boire.

Nous sommes le 11 juin. C'est mon anniversaire, j'ai vingt-huit ans... mon plus bel anniversaire. Je suis vivant, j'ai sorti de Bir Hacheim un peloton de pièces et un canon et j'ai sûrement gagné une étoile ou une palme.

**« Nous sommes le 11 juin. C'est mon anniversaire, j'ai vingt-huit ans... mon plus bel anniversaire. Je suis vivant, j'ai sorti de Bir Hacheim un peloton de pièces et un canon et j'ai sûrement gagné une étoile ou une palme »**

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

**Commandant Henri AMIEL, Bataillon de Marche n° 2**

**A 3 h 15 seulement, ce 11 juin**, les éléments à pied du B.M. 2 ont commencé à se dégager du terrible couloir, ils ont franchi le barrage.

Les colonnes serrées du départ se sont fractionnées en petits groupes, eux-mêmes dispersés par le tourbillon du mouvement et du feu.

Pistolet au point, fusil ou mitraillette sous le bras, grenade prête à lancer, chacun fonce droit devant lui, accordant ses mouvements au rythme syncopé du tir ennemi ; se plaquant sous les rafales, bondissant sur quelques mètres à chaque silence. Dans la lueur des explosions ou la brillante lumière des fusées-parachutes, s'aperçoit de temps à autre un emplacement abandonné devant notre rush. Mais l'Afrika Korps conduit le combat à une allure endiablée : sur un fond d'incendie, de chaque côté accourent des groupes d'Allemands criant à tue-tête. Ils sont en treillis de combat, casquette de toile à longue visière, visages émaciés tendus vers leur proie. D'instinct on tire, on arrose, on passe. Les mal entraînés, exténués, les blessés, les malchanceux se font coiffer, achever ou capturer. Lequel d'entre nous, au long de ce cauchemar, n'a pas été porté hors de lui-même et n'a perçu obscurément les forces inconnues de la nuit ?

Voilà le deuxième barrage à 1 km peut être du premier. **Amiel, Feraud** et quelques tirailleurs sont encore ensemble, un petit compagnon s'est joint à eux : le fin et joli lévrier du **général Koenig** ; égaré, il recherche des amis. Il court à nos côtés, s'arrête à chacun de nos plats ventres ; à la lueur des fusées, il se découpe tout blanc sur le reg, près de la masse noire de nos corps ; fidèle et muet, il se colle à nous.

Un geste à **Feraud**. Pour franchir le barrage, une fois de plus : « *En avant !* »

Cette fois, **Amiel** a bondi à contretemps ; impossible de s'arrêter au milieu de cette pétarade ; en pleine course, il ressent un choc brûlant au genou, perd son képi et pense « *Refait !* ».

Eh bien, non ! Pendant de longues secondes, il fonce comme au meilleur temps de ses matches de rugby, et ne s'abat que silence et obscurité revenus, reprend sa respiration, se tâte : une blessure en en séton. Rien de grave, si ce n'est les Allemands tout proches qui s'interpellent.

**« Le jour se lève, voilà le commandant du B.M. 2 seul au milieu du désert, perdu dans un épais brouillard, assoiffé, minable. Il rencontre quelques buissons dont il suce la rosée condensée sur leurs maigres branches ».**

Il consulte sa boussole, déchire ses papiers, jette ses galons. Peut-être, s'il est pris, se fera-t-il passer pour simple soldat, tel ce général anglais relâché comme quantité négligeable et qui a rejoint les siens ? Il repart, cette fois on le poursuit, tiré comme un lapin. Il court de nouveau, change de direction. Peine perdue, un engin chenillé semble maintenant le suivre à la trace. Enfin (au bout de combien de temps ?) il se retrouve dans le silence le plus complet. Que sont devenus ses compagnons ?

### **A 5 heures**

Peu après, il doit encore franchir un troisième barrage heureusement moins serré. Le jour se lève, voilà le commandant du B.M. 2 seul au milieu du désert, perdu dans un épais brouillard, assoiffé, minable. Il rencontre quelques buissons dont il suce la rosée condensée sur leurs maigres branches. Puis sans trêve, il marche dans le fameux azimut 213°.

Bientôt des bruits de chars grincent dans les parages, une masse noire transparaît dans la brume ; un trou providentiel est là, le fugitif se cache, il est maintenant dans la zone de surveillance des patrouilles blindées allemandes.

***Mémoire d'un Bataillon de marche de la France Libre Août 40 novembre 45.  
Henri AMIEL***

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

**Capitaine Bernard SAINT HILLIER, 13 DBLE**

Les véhicules sont devant la porte ouest sur trois ou quatre files. Les bataillons à pied sont en retard ; il est minuit trente.

Le passage déminé n'a pas été jalonné. Les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons de la 13<sup>e</sup> demi sont passés, le BP1 s'engage dans la chicane quand l'ennemi lance une fusée et tire une première rafale de Breda lumineux. La confusion est immédiate. Toutes les unités refluent dans le champ de mines. Les unités se déploient isolément, sans liaison entre elles. Le général Koenig en tête entraîne le convoi dans le passage, les hommes apeurés par les rafales traceuses se cachent à l'abri des véhicules qui avancent. Nous débouchons enfin dans le marais de mines, au-delà du champ de mines. Deux, trois véhicules sautent. L'ennemi lance des fusées, le tir à balles traçantes est trop haut mais affole les hommes. Une mine saute tout près de moi, je reste sourd aveugle et abruti sur place. Les véhicules autour de moi ont disparu.

Je rassemble quelques hommes, des coloniaux, nous partons en avant, une rafale : plus personne... Je trouve enfin quelques camions avec deux Brenn (**Mantel et Oberauch**) qui ne savent où aller. Je monte sur l'un des Brenn. Nous fonçons, traversons un PA en tirant, un deuxième PA qui nous arrose. Notre fusil mitrailleur refuse de tirer. Nous recevons quelques grenades. Les camions qui nous suivaient doublent sans s'arrêter et se perdent dans la nuit. Le Brenn est tout seul. **Oberauch** est à notre gauche et s'éloigne. Le pick-up du **capitaine Wagner** manque nous rentrer dedans, il a trois hommes à bord dont un blessé, nous sommes sept sur le Brenn. Nous essayons de revenir mais le Brenn marche mal – il y a des fils de fer dans les barbotins et une guitoune italienne. Nous devenons rapidement une cible. Alors nous partons au sud.

Le tir continue sur Bir Hacheim. Nous nous rapprochons encore une fois mais sommes pris très loin à partie, et le moteur en profite pour s'arrêter. Il est cinq heures.

La brume est partout, nous ne savons plus où nous sommes. Nous voyons un camion, nous nous approchons. Ce sont des Allemands. Nous repartons au sud, le blessé se plaint, grand détour sud, est puis nord. À 9 h 00 nous trouvons un convoi. Ce sont les nôtres.

**«Une mine saute tout près de moi, je reste sourd aveugle et abruti sur place. Les véhicules autour de moi ont disparu»**

**Journal de Bernard Saint Hillier**

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

**Alberto RACHEF, 13 DBLE**

Se frayer un passage parmi les morts et les vivants, amis et ennemis entremêlés ; ne pas sauter sur les champs de mines, se battre au corps à corps pour forcer les obstacles, le tout, sous une pluie de mitraille, arrosé aux lance-flammes dont les lueurs rougeoyantes trouant l'obscurité, ajoutaient au spectacle quelque chose de diabolique. Voilà une phase de l'épopée de Bir-Hakeim, la plus pénible.

Je ne parlerai pas des cris inhumains accompagnant cette sortie démentielle couleurs et bruits forment dans mon souvenir un tout étroitement lié qui m'amène au bout de longues heures, harassé, mort de soif et de fatigue; ivre de bruit, de l'odeur du sang, couvert de poux, le visage mangé de crasse et de barbe, hors de ce charnier, sans savoir où m'avait conduit cette marche aveugle et rampante...

C'est ainsi que je restai tapi à quelques mètres des sentinelles dont j'ignorais les origines, tendant l'oreille dans l'espoir de saisir un indice me permettant de les identifier... Au bout d'un siècle eut lieu la relève et j'entendis nettement un « yes » qui me combla de joie. Jamais je n'ai aimé les Anglais avec autant de ferveur que ce jour-là...

Ensuite, ce fut comme dans un rêve. Après avoir décliné mon identité et accompli les formalités d'usage, on m'amena auprès de mon Capitaine M. Messmer, que l'on m'avait dit mort et qui me réconforta par des paroles restées gravées dans ma mémoire. Enfin, je pus boire à ma soif, prendre une douche, changer de vêtements, faire enfin figure d'être humain.

Un « enfer » oui, souvenirs « hallucinants », oui, mais aussi première victoire française menée et gagnée par des Chefs français à laquelle je suis fier d'avoir participé, période inoubliable que je ne voudrais pas ne pas avoir vécue.

***« Au bout d'un siècle eut lieu la relève et j'entendis nettement un « yes » qui me combla de joie. Jamais je n'ai aimé les Anglais avec autant de ferveur que ce jour-là... »***

***Souvenir de Bir Hakeim - Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare, n° 101, 1982***

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

**Médecin-chef Jean VIALARD-GOUDOU, Santé**

**Le lieutenant Devez**, commandant la compagnie de « Bren-Carrier » se trouve un moment à ma hauteur et me crie : « *Ça va les toubibs ? Vous en faites pas, j'y retourne.* »

Cet officier de Légion étrangère, réserviste, Breton, je crois, employé de la S.N.C.F., gaulliste de la première heure était un grand ami de la popote du service de santé. Il partageait souvent nos repas, parlait peu, écoutait surtout nos palabres, ne jouait ni au bridge, ni au poker et ne buvait pas plus que nous. Nous l'aimions parce qu'il était intelligent, loyal et de bon conseil, parce qu'il était courageux et modeste, parce qu'il avait de bons yeux doux, parce qu'il était un chic type, parce qu'il incarnait le vrai « Free-French ».

Deux ou trois jours avant l'attaque il nous avait dit : « Vous verriez si on me laissait faire. Les Brens, c'est la cavalerie de la division. Ça peut être utile. » (...)

Devez, avec son Bren, repartit à la charge sur les nids de mitrailleuses et de brédas, écrasant tout sur son passage et tirant à bout portant... puisqu'il n'avait point de sabre.

Il revint une seconde fois voir « si nous allions bien » car, lui aussi, il nous aimait à sa façon... et nous disait quand nous l'avions poussé à bout, ce qui était d'ailleurs difficile : « *Vous êtes tous de pauvres types, vous croyez faire la guerre mais on vous tire dessus, et vous n'avez rien pour leur casser la gueule. Moi, je changerais de métier.* » C'est peut-être pour cette raison que la « nuit de la sortie » il avait décidé de nous protéger tout spécialement et que, ce faisant, il protégeait aussi les autres.

Une troisième fois il repartit à la charge... ce devait être la dernière...

Combien des nôtres, qui ne s'en doutent même pas, lui doivent la vie !... moi, peut-être ?

Cette troisième fois où je le vis repartir, je pensais malgré moi à l'une des phrases à l'emporte-pièce dont il détenait le secret : « Celui-là, à force de jouer au c... il va finir par gagner. »

Lui, il ne jouait à rien, il ne posait jamais.

**« il savait bien,  
tout le premier,  
qu'il y resterait...  
Mais, grâce à lui,  
et à quelques  
braves de sa  
trempe, les deux  
tiers de nos  
effectifs purent  
franchir la  
fournaise et  
rejoindre,  
vivants, les  
lignes  
anglaises »**

Il accomplissait simplement son devoir et n'en parlait pas... il savait bien, tout le premier, qu'il y resterait...

Mais, grâce à lui, et à quelques braves de sa trempe, les deux tiers de nos effectifs purent franchir la fournaise et rejoindre, vivants, les lignes anglaises.

***Bir Hakeim. Mai-juin 1942. Il y a quarante ans, revue Icare, n° 101, 1982***

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

**Capitaine Bernard SAINT HILLIER, 13 DBLE**

Dans la sortie **Lamaze** a été tué.

**Dewey** est mort en chargeant avec ses Brenn. C'est lui qui pratiquement a permis à la brigade de s'échapper. Son Brenn détruit trois armes automatiques et est tiré à bout portant par un canon antichar. Le lieutenant est tué. Son équipage lance des grenades sur les servants du canon et s'éloigne à pied abandonnant le Brenn qui refuse de repartir.

Les unités à pied franchissent le premier barrage, 2 000 m plus loin traversent le deuxième barrage, moins deux. Beaucoup d'hommes progressent en petits groupes ayant perdu leurs unités.

Au point de regroupement (borne 827) la 7<sup>e</sup> Motor Brigade patrouille. Les blessés sont évacués en ambulance.

Le regroupement se fait 10 km au sud-est de Gambut à Garr el Arid.

**« Dewey est mort en chargeant avec ses Brenn. C'est lui qui pratiquement a permis à la brigade de s'échapper »**

*Journal de Bernard Saint Hillier*

## 11 JUIN 1942

**Caporal Henri Edouard MARTY, 22<sup>e</sup> Compagnie Nord Africaine**

### 11 Juin, 2 heures du matin

Appartenant à la 22<sup>e</sup> Cie N.A de la 1<sup>ère</sup> D.F.L, je me suis retrouvé lors de la sortie de Bir Hakeim dans la nuit du 10 au juin 1942 au point « Julycol » vers les 2 heures du matin, en même temps qu'un « command car » Morris, ce véhicule atteint par une rafale de mitrailleuse lourde au moment du passage à travers les lignes ennemies transportait des tahitiens plus ou moins grièvement blessés et le **Commandant Savey** mort.

Après avoir aidé à transporter les blessés dans les ambulances anglaises qui nous attendaient, j'ai enterré personnellement le **Commandant Savey** et mis une croix de fortune sur sa tombe.

*Bir Hakim l'Authion*

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

**Raymond LERETZ, Bataillon de Marche n°2**

Le 10 juin au soir, l'ordre d'évacuer Bir-Hakeim nous fut enfin donné. La journée avait été la plus terrible de toutes. La vie au fort était devenue un enfer sous ce déluge de fer et de feu. Dès le crépuscule, nous fûmes massés à proximité de la porte sud par laquelle nous devions nous infiltrer pour traverser le chenal pratiqué à travers le champ de mines et tenter de franchir les lignes allemandes à la faveur de la nuit avant de rejoindre une unité anglaise de Sud-Africains chargés de nous récupérer. En prévision d'une longue marche, je n'avais pris qu'un peu d'eau et quelques biscuits ainsi qu'une petite réserve de médicaments susceptible de s'avérer utile pour soigner des camarades blessés.

La sortie, en ce qui me concerne, se déroula comme dans un rêve. Le ciel était noir, mais les Allemands nous inondaient de fusées éclairantes.

Tout près de moi, j'entendis un commandement du **capitaine Simon** :

*Légion étrangère ! Baïonnette au canon ! En avant !*

Sous un feu nourri, nous nous élançâmes en nous efforçant de profiter au maximum de l'abri tout relatif des camions. Dans un éclair **j'aperçus le colonel De Roux le commandant Bourgeois et le lieutenant Fayçal Hussaini**. Leur vue m'encouragea. Que pouvait-il m'arriver, si près de mes chefs ? Et puis, tout se déroula très vite ; je courus à perdre haleine, droit devant moi, à travers la poussière de sable et la fumée, dans l'éclatement des obus et l'explosion des véhicules qui, s'étant écartés du chenal, sautaient sur les mines. Pendant combien de temps courus-je ainsi ? Je ne saurais le dire. Je franchis plusieurs dunes de sable et me retrouvai soudain seul. Derrière moi, l'enfer continuait.

Au loin, une faible lueur rouge brillait. Supposant que c'était le feu de ralliement des Anglais, je me dirigeai vers elle. Hélas, après plusieurs heures de marche, je découvris que ce n'était qu'un camion qui brûlait. Seul, perdu dans le désert, à demi-mort de fatigue, je marchai toute la nuit. À l'aube, un camion me recueillit. C'était le **père Michel** et des blessés. Un peu plus tard, nous rencontrâmes des sentinelles anglaises, nous étions sauvés. Alors, le père Michel nous invita à prier ; et, dans la grandiose majesté du désert, blancs et noirs réunis, nous pleurâmes de gratitude.

**« Alors, le père Michel nous invita à prier ; et, dans la grandiose majesté du désert, blancs et noirs réunis, nous pleurâmes de gratitude ».**

*Revue de la France Libre, n° 179, mars-avril 1969*

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

### René DUVAL, 101<sup>e</sup> Ca du Train

Je tourne toujours, éclairé par les incendies de véhicules, cherchant comme d'autres l'issue de sortie. Il faut trouver le passage qui a dû être déminé par le Génie, pas question de tenter de passer ailleurs, il y a des milliers de mines antichar ou antipersonnel ; Quelle heure est-il ? Aucune idée, mais il s'est écoulé au moins 2 heures depuis le début des opérations.

Je reconnais en passant auprès de lui le **médecin-commandant Durrbach** très connu à la 1<sup>ère</sup> D.F.L., petit, beaucoup plus âgé que nous et peut être le seul à porter un casque français. Il est seul, stoïque, un peu comme s'il faisait du stop. Je m'arrête : - « *Que faites-vous mon commandant ?* » - « *Je suis à pied. Les véhicules de l'ambulance sont partis* » - « *Montez avec nous, connaissez-vous l'azimut de sortie ?* » - « *Oui, je le connais* » me répond-t-il.

...Nous chargeons quelques blessés et nus partons en suivant les indications du **Commandant Durrbach**. Nous sommes maintenant en plein jour à la lueur des incendies et dans la mêlée. De place en place, nous chargeons des blessés, pris pour cible à chaque fois, comme tous les véhicules qui offrent leur masse aux tireurs ennemis. Mes quatre roues sont crevées, e roule lentement, pont avant enclenché, première et deuxième. Ça roule difficilement entre des trous et des bosses pas faciles à éviter. J'entends mes blessés qui crient et qui m'engueulent tant ils sont secoués. Certains ont été blessés à nouveau dans la caisse du camion. Dans la mêlée, tout est mélangé, amis, ennemis, on ne sait trop.

Tout à coup un homme bondit sur mon marchepied juste à côté de moi, ma portière a été arrachée. Il est si près qu'il me touche. Je reconnais un tirailleur africain, il s'accroche en espérant avoir trouvé le salut ... pour très peu de temps ! ... j'entends l'impact du projectile qui lui rentre sous l'omoplate... un gémissement et il part en arrière...instinctivement je l'attrape et le couche sur mes genoux sous le volant. Je continue de rouler puis je dis au **Commandant Durrbach** : - « *Il doit être mort ?* » - « *Arrête* » me dit-il.

Nous l'allongeons par terre, le toubib l'examine. Il est mort. Il prend sa plaque, ses papiers et nous le laissons là.

***« Il est mort à ma place, le rempart de son corps m'a évité d'être atteint en pleine tête. Il faisait partie de ces africains, de nos anciennes colonies ralliées à la France Libre, volontaires comme nous, engagés pour la durée de la guerre pour combattre jusqu'à la victoire et la libération de la France. Une France qu'il n'avait jamais vue et qu'il ne verrait pas »***

Ce tirailleur africain m'a très certainement sauvé la vie. Il est mort à ma place, le rempart de son corps m'a évité d'être atteint en pleine tête. Il faisait partie de ces africains, de nos anciennes colonies ralliées à la France Libre, volontaires comme nous, engagés pour la durée de la guerre pour combattre jusqu'à la victoire et la libération de la France. Une France qu'il n'avait jamais vue et qu'il ne verrait pas.

***René Duval – Mémoires d'un volontaire de la France Libre 1940-1945- Association pour le respect et la valorisation du patrimoine culturel de Gouville-Sur-Mer, 2000***

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

Lieutenant Gustavo CAMERINI dit Clarence, 13 DBLE

Voilà encore quelque chose de la sortie de Bir Hakeim, un épisode qui m'a beaucoup touché. En pleine sortie sous les balles, un homme tombe, blessé à mort. Un de nos jeunes camarades, le **sous-lieutenant Bourdis**, accourt et essaie de le réanimer, mais l'homme va mourir. Et voilà que sous les balles, sous le feu, sous les fusées qui arrivaient, passe une de nos ambulances qui transportait les blessés, les morts. **Bourdis** voit l'aumônier, non pas de notre régiment, mais d'un autre bataillon, et il crie : « *Monsieur l'aumônier, monsieur l'aumônier, j'ai ici un mourant ! Arrêtez-vous !* » Et l'aumônier, qui ne pouvait pas s'arrêter, ce n'était pas possible, n'est-ce pas, lui crie : « *Mon ami, cette nuit, nous monterons tous au paradis ! Laisse passer !* » Et il est parti, il s'en est allé.

« *Cette nuit, nous monterons tous au paradis* », c'est bien vrai, cette nuit-là, peut-être les autres aussi, peut-être nous monterons tous au paradis. Cette nuit, nous monterons tous au paradis.

**«... l'aumônier, qui ne pouvait pas s'arrêter, ce n'était pas possible, n'est-ce pas, lui crie :  
« Mon ami, cette nuit, nous monterons tous au paradis ! Laisse passer ! »**

***Ce soir nous monterons tous au paradis. Gustavo Camerini. Edition A. Barthélémy, 2002***

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

### **Sergent John Martin, Bataillon du Pacifique**

« de nuit par la chicane nord tenue par le bataillon à partir de 20H00 ...jusqu'au matin nettoyé de ses mines. On est sorti au pas. Jusqu'à la moitié de la chicane, l'ennemi n'a pas réagi. Ils ne pensaient pas que l'on tente de sortir. On est sorti avec mon groupe. Il y en a un qui avait embarqué une boîte de saucisses, on va casser la croute tout en marchant, je me souviens on a balancé la boîte Ting ! ça été le signal du déclenchement des tirs.

Ce fut le sauve-qui-peut et le chacun-pour-soi décidés par le Commandement.

Après quelques minutes de flottement et une accalmie nous nous sommes retrouvés à 5 ou 6 un peu à l'écart des tirs.

Une nuit noire très opaque nous donnait l'avantage. L'objectif était de sortir à tout prix et de se regrouper à l'azimut 213 où nous attendaient les Anglais.

Après concertation, quelques-uns ont préféré suivre un gradé de la Légion Etrangère qui préconisait une route à suivre.

Nous avons préféré obliquer par notre gauche, où nous avons remarqué qu'aucun tir n'avait lieu, quitte à nous rabattre par la suite sur la droite. Après quelques minutes de marche dans un silence rassurant, nous avons fait une petite halte pour reprendre notre souffle.

A peine affalés sur le sable, des tirs d'armes automatiques sont partis du sol à quelques mètres devant nous. Nous avons eu la chance d'opérer cette petite halte à ce moment-là, sinon nous serions tombés droit dans "leur" tranchée !

Ils devaient avoir très peur car grâce aux balles traçantes, nous pouvions remarquer qu'ils tiraient en l'air du fond de leur trou. Quelques grenades bien ciblées ont résolu le problème.

Le reste du chemin a été parsemé de situations imprévisibles: saut dans la benne d'un camion de fusiliers-marins pour aller plus vite, abandon de ce moyen de transport à cause d'un blocage dû à un obus ennemi de 25 qui a traversé la cabine du chauffeur...sans blesser personne, cris insupportables des blessés dans le désert sur lesquels les camions roulaient dans l'obscurité...le vacarme, les allemands qui lançaient des ordres, ou des sentinelles italiennes qui semblaient ignorer ce qui se passait.

**« Il y en a un qui avait embarqué une boîte de saucisses, on va casser la croute tout en marchant, je me souviens on a balancé la boîte Ting ! ça été le signal du déclenchement des tirs. »**

Au petit matin nous étions arrivés chez les Anglais en compagnie de Tchadiens et de Légionnaires. Nous nous sommes retrouvés à 14 sur 47. **André Salvat**, notre chef de section a été blessé par éclats de balles.

Je me souviens avoir croisé dans ma fuite à la "sortie" de Bir Hacheim, une ambulance qui flambait et sur laquelle des "ombres" (que je suppose être des soldats ennemis) venaient déverser des bidons d'essence pour que le feu éclaire le terrain.

C'est plus tard, en causant avec nos rescapés que j'ai appris que **Thomas (Bambridge)** avait été gravement blessé aux yeux dans un bombardement de "stukas" la veille et que le soir de la "sortie" on l'a embarqué dans une ambulance ... On n'a jamais retrouvé son corps, ni dans le désert, ni plus tard dans les divers camps de blessés, tant alliés qu'ennemis."

**11 JUIN 1942**

**Sergent John MARTIN, *Bataillon du Pacifique***

En sortant de Bir Hakim, John avait mis dans la poche droite de son pantalon une boîte de fromage en métal de l'armée anglaise, dans l'autre une boîte de lait liquide, pour le cas où il se serait perdu dans le désert. Les hommes avaient faim. Les Anglais attendaient qu'ils fussent tous regroupés pour distribuer des vivres. Alors John proposa de partager sa boîte avec ceux qui avaient le plus faim. Il chargea un caporal-chef de faire le partage. Celui-ci ouvrit la boîte, et John vit ses yeux s'écarquiller : dans le fromage, se trouvait un gros éclat gros comme le pouce. John regarda sa capote. Elle était trouée à la hauteur du bas-ventre.

John était sauvé. **Jeannot Bambridge** s'en tirait aussi. Mais il y avait trop de morts, trop de blessés, trop de prisonniers pour que le Bataillon du pacifique put survivre comme unité autonome. Il n'y aurait plus de bataillon des guitaristes. (...) Quelle importance cela avait-il maintenant ?

**« Mais il y avait trop de morts, trop de blessés, trop de prisonniers pour que le Bataillon du pacifique put survivre comme unité autonome. Il n'y aurait plus de bataillon des guitaristes ».**

***Le Bataillon des guitaristes par François Broche, Editions Fayard, 1970***

## NUIT DU 10 AU JUIN 1942

### **Ari WONG KIM, Bataillon du Pacifique**

« J'ai eu de la chance, beaucoup de chance. C'était la nuit. Le général du bataillon avait décidé de sortir. Le "système D" et le "chacun pour soi" ont prévalu. Il n'y a avait plus de chefs. C'était la pagaille.

Certains cependant, dont des tahitiens, ont préféré rester à Bir-Hacheim où ils ont été faits prisonniers.

Les anglais nous attendaient de « l'autre côté » Un feu allumé par ces derniers servait de repère. L'ennemi ne s'attendait pas du tout à cette manœuvre du Bataillon.

J'étais dans un premier camion de transport qui a sauté sur une mine. Je ne pensais néanmoins qu'à "sauver ma peau" et à filer obstinément vers la direction qu'indiquait le feu précité (*azimut 213*).

Je poursuivis donc à pied pour réussir à monter dans un autre camion de transport qui va sauter aussi sur une mine au niveau de la "chicane". Je termine mon périple à pied sous des tirs nourris jusqu'à atteindre enfin les positions anglaises dans la journée.

Tout le monde avançait comme il pouvait : en camion, en voiture, à pied, et j'ai vu beaucoup de véhicules ne jamais atteindre leur but »

**Source : Association les Polynésiens dans la guerre**

**11 JUIN 1942**

**Lucien BOURDERIOUX, Quartier général**

Il est environ 9 H du matin et le soleil darde déjà des rayons brûlants. Ma langue me paraît gonflée dans ma bouche sèche à l'extrême j'ai l'impression d'avoir dans la bouche un morceau de viande avariée. C'est maintenant la chaleur qui me fait souffrir.

Au bout d'une heure, je me sens de nouveau épuisé. Mon angoisse de lâcher prise me reprend. Le terrain est devenu très tourmenté et terriblement caillouteux. Je maudis ce passage qui fait faire au pick-up des bonds dignes d'un cheval de rodéo. Mon calvaire s'aggrave. La chaleur est devenue suffocante. A travers les quelques lambeaux de ma chemise, qui ne protège plus grand chose, je sens les morsures du soleil qui me déshydratent lentement. Mes membres crispés recommencent à s'engourdir. Je suis dans un état second où, seule, la volonté de survivre me donne les dernières forces pour résister.

J'ai l'impression que ce voyage ne finira jamais. Mes yeux se troublent il ne faudrait pas grand-chose pour que je perde conscience. Seul l'instinct de conservation me donne le ressort nécessaire pour ne pas sombrer. Mes deux auriculaires sont fortement entamés, rougissent de sang les chiffons et les cordages qui me retiennent. Ce supplice épouvantable a duré deux bonnes heures, dans un nuage de poussière.

Nous avons, enfin, aperçu à l'horizon la concentration des véhicules de notre échelon B. Un cri de joie général domine le bruit des moteurs. Comme par miracle, je me sens regonflé !

Je n'ai pas senti les derniers kilomètres. L'espoir de pouvoir, enfin, boire un peu d'eau galvanise ma dernière énergie.

Nous apercevons bientôt un groupe d'hommes qui s'avance à notre rencontre. Ils lèvent les bras en poussant des cris de joie et de bienvenue.

Notre colonne s'arrête enfin ! Je lâche mes cordes avec peine, tant mes doigts crispés sont engourdis. Dans mon allégresse, j'ai présumé de mes forces je saute à terre et m'écroule sans ressort, comme un pantin de son. Mes jambes m'ont trahi et j'ai piqué le nez dans le sable.

**« Dans mon allégresse, j'ai présumé de mes forces je saute à terre et m'écroule sans ressort, comme un pantin de son. Mes jambes m'ont trahi et j'ai piqué le nez dans le sable »**

Je me sens happé par deux camarades, relevé en un clin d'œil. Je me ressaisis très vite.

C'est la joie des retrouvailles, qui se traduit par des cris d'allégresse, des embrassades, des larmes, où, pendant quelques minutes, chacun a oublié ses souffrances pour ne goûter que le plaisir d'être vivant parmi ses copains de combat.

***Mon dernier jour et ma sortie de Bir Hakeim par Lucien Bourderieux. document dactylographié, 1985***

**11 JUIN 1942**

**Lieutenant Jacques BOURDIS, 13 DBLE**

Les premières personnes que j'ai trouvées, c'est des Anglais qui buvaient le thé dans des peaux de bique

*« Vous venez de Bir Hakeim ? On a l'impression que ça a bardé la nuit dernière; et est-ce qu'on peut faire quelque chose pour vous ? »*

Alors je leur ai dit : *« Oui, donnez du thé à mes types »* Alors ils m'ont dit : *« Mais où sont vos types? »* Et j'ai dit : *« Mais...dans la benne du camion. »*

Quand ils ont regardé cette benne du camion ensanglantée, pleine de lambeaux humains, ils ont poussé un cri d'horreur, ils sont rentrés dans leur tente, je ne les ai plus jamais revus.

***Témoignage de Jacques Bourdis, Archives famille J. Bourdis***

## 11 JUIN 1942

**Général Pierre-Marie KOENIG, Commandant la 1<sup>ère</sup> Brigade Française Libre à Bir Hakeim**

«... Au 3<sup>e</sup> BLE, le **caporal Alexandre**, un vieux dur à cuire, a participé au ramassage de sept blessés abandonnés sur le terrain, qui lui doivent la vie.

....blessé le **soldat Devaux** a chargé un sous-officier de son bataillon, gravement blessé lui aussi et l'a ramené en rampant vers une ambulance. Voici encore le petit **Le Quère**, un sapeur qui a sauvé dans son camion le groupe de combat qu'il transportait ...

Voici encore le **maréchal des logis Soavina**, un Malgache de l'artillerie qui est arrivé après avoir transporté sur son dos pendant plusieurs kilomètres un de ses hommes blessé et qui ne l'a lâché qu'après l'avoir couché dans une ambulance.

Et aussi le **canonnier Randriamanantena** qui, quoique grièvement blessé, a guidé la voiture de **Laurent-Champrosay** à travers les barrages de feux ennemis. »

**« Voici encore le maréchal des logis Soavina, un Malgache de l'artillerie qui est arrivé après avoir transporté sur son dos pendant plusieurs kilomètres un de ses hommes blessé et qui ne l'a lâché qu'après l'avoir couché dans une ambulance »**

**Mémoires du général Koenig, Laffont 1971**

**11 JUIN 1942**

**Lorenzo SEMPLE III, ambulancier, A.F.S F.F.L**

Il n'y a pas grand-chose d'autre à rajouter de notre point de vue d'ambulanciers, du moins en ce qui concerne le siège de Bir-Hakeim. Nos pertes à elles seules, témoignent de tout ce qui a pu être raconté et écrit concernant la violence de l'attaque et de l'évacuation. Sur nos douze véhicules, les douze furent détruits. Sur les six américains présents, un fut fait prisonnier, un autre fut confirmé tué, deux considérés disparus, et les deux derniers furent blessés. Il est difficile de dépasser un tel ratio que ces 100% de pertes en hommes et matériels...en tous cas, pas par ce qui ne fut que notre première expérience au feu.

**« Sur nos douze véhicules, les douze furent détruits. Sur les six américains présents, un fut fait prisonnier, un autre fut confirmé tué, deux considérés disparus, et les deux derniers furent blessés. Il est difficile de dépasser un tel ratio que ces 100% de pertes en hommes et matériels... »**

***Un détachement d'ambulanciers américains à Bir Hakeim de Lorenzo SEMPLE III Traduit de l'américain par Claude Wolf (promotion Bir-Hakeim)***

**11 JUIN 1942**

**Capitaine Paul GUENON Santé/Bataillon de Marche n° 2**

Avant d'aller plus loin dans la lecture de mon Journal, je veux inclure ici des extraits d'un article paru dans un journal allemand, le Berliner Illustrierte Zeitung (N° 31, pages 441-442) sous la signature du correspondant de guerre Lutz Koch.

C'est Bir Hacheim vu par les Allemands.

« ROUTE LIBRE VERS L'EGYPTE » Avec Rommel pendant son avance victorieuse

*« Bir Hacheim est devenu, depuis l'avance des Anglais en novembre 1941, le bastion sud de la ligne de résistance qui part de Tobruck. Ce n'est plus comme dans le temps, un petit point fortifié que l'on pouvait prendre par coup de main par une nuit sombre, mais c'est maintenant une grande place fortifiée s'étendant sur une vaste circonférence de la hauteur dominante avec son vieux rempart et son puits qui ne donne plus une goutte d'eau et autour de laquelle s'étirent, sur des kilomètres à la ronde, des barbelés, des champs de mines, des tranchées et des petites positions fortifiées.*

*Bir Hacheim est devenu mur pour l'assaut final. Lorsqu'apparaît le matin du 11 juin et que les premières lignes d'assaut se lèvent chez nous on n'entend plus aucun coup de fusil de l'autre côté.*

*L'ennemi a abandonné le jeu. Ce qui n'a pas été tué ou capturé pendant une tentative de décrochage de minuit vers le sud se rend maintenant sans combattre davantage. Bir Hacheim est maintenant à nous »...*

Petite exagération **Monsieur Lutz Koch** : « ...Ce qui n'a pas été tué ou capturé... » Et Moi ? et les copains ?...Et les 2 800 Français qui s'en sont tirés dans ce que vous voulez minimiser sous le nom de « tentative de décrochage » ?... Soixante-dix pour cent de notre effectif vous a échappé, cette nuit-là, voilà où est votre gros échec !

Et je suppose que, ce matin, du 11 juin, cet excellent Monsieur Rommel, plus nerveux que jamais, a dû passer un sacré savon au colonel Hacker !

**Journal de Paul Guénon**

**Petite exagération  
Monsieur Lutz Koch :**  
**« ...Ce qui n'a pas été  
tué ou capturé... » Et  
Moi ? et les  
copains ?...Et les 2  
800 Français qui s'en  
sont tirés dans ce que  
vous voulez  
minimiser sous le  
nom de « tentative  
de décrochage » ?...  
Soixante-dix pour  
cent de notre effectif  
vous a échappé, cette  
nuit-là, voilà où est  
votre gros échec !**

**11 JUIN 1942**

**Capitaine Paul GUENON Santé- Bataillon de Marche n° 2**

Et pour en terminer avec cette aventure, voici le point de vue anglais :

Un capitain, apprenant d'où je viens me dit :

*« Ach, vous étiez dans Bir Hakim !!! ...Félicitations. Très beau travail ! Magnifique travail !...Yes : I know : I was tous les jours, tous les jours, quatre, cinq fois par jour, on voyait passer les Stukas. Et Bir Hakeim, c'était un tout petit rond comme ça, et tout tombait toujours dans le rond ! C'était formidable ! Oh, félicitations, good fellow !...Have a drink ?... yes, toujours dans le petit rond, formidable !!! »*

*Journal de Paul Guénon*

**11 JUIN 1942**

**Mary BORDEN (Lady Spears), *Ambulance Hadfield Spears***

L'histoire de la sortie de Bir Hakeim nous arriva par fragments. Elle nous parvint par le biais des blessés, des hommes qui avaient suivi **Koenig** le long de l'étroite piste bordée de fils barbelés, et avaient traversé les lignes allemandes en combattant avec des grenades à main et des baïonnettes, pour ensuite tomber et être ramassés dans l'épouvantable confusion, et entassés pêle-mêle dans des ambulances, des camions, tout ce qui pouvait servir. Nous l'entendîmes de bouches surexcitées qui se tordaient de douleur, elle vint dans les gargouillements du sang qui jaillissait, dans les doux murmures et dans les exclamations sauvages, et elle résonna à travers les masques à l'odeur d'éther de la salle d'opération ; c'était l'histoire d'un triomphe.

**Le 11**, l'atmosphère à l'hôpital était tendue. De folles rumeurs se répandaient à travers le camp. La garnison de Bir Hakeim s'était rendue, avait été envahie, et décimée jusqu'au dernier homme. Mais les blessés commencèrent à affluer tôt dans la matinée et, très vite, tout l'hôpital fut empli du son de voix pleines de joie s'appelant les unes les autres depuis les lits et les brancards ; salutations, jurons, cris de défi, rires et gémissements s'entremêlaient.

La tente d'accueil était hors de contrôle. Ils refusaient de rester allongés. Chaque arrivée était accueillie par des cris, des questions. Ils riaient tandis que nous pansions leurs blessures - ils ne pouvaient s'arrêter de parler.

**Koenig** arriva dans l'après-midi. Je le vis, debout au milieu de l'enceinte avec le **Général Catroux**, et j'allai le voir. Il n'était pas rasé, son béret kaki lui couvrait un œil, il riait de manière convulsive, chancelant sur ses pieds instables quand il me salua, il avait l'air un peu fou.

Je l'emmenai avec moi dans l'une des salles et, comme il passait la porte de la tente, un cri s'éleva et les hommes se redressèrent dans leurs lits. Ils ne pouvaient pas tous se soulever, et ils ne pouvaient pas tous le voir. Certains avaient d'épais bandages sur les yeux et d'autres étaient enfermés dans des plâtres. Mais c'était comme si tous avaient sauté sur leurs pieds. Et il alla vers eux en agitant le bras, et en riant, et les appela tous par leur nom, et serra leur main dans la sienne, et un tumulte joyeux emplit la tente. Ce fut la même chose salle après salle.

**« Nous l'entendîmes de bouches surexcitées qui se tordaient de douleur, elle vint dans les gargouillements du sang qui jaillissait, dans les doux murmures et dans les exclamations sauvages, et elle résonna à travers les masques à l'odeur d'éther de la salle d'opération ; c'était l'histoire d'un triomphe. »**

Je me suis trop habituée aux salles d'opération remplies de victimes de guerre pour m'émouvoir facilement ; les visites des commandants ont cessé d'être des événements dans notre vie à l'hôpital. Mais là, c'était différent de tout ce que j'avais pu voir auparavant; ce n'était pas la visite de condoléance d'un général à des hommes qui avaient été sacrifiés : c'était une célébration. C'était une réunion d'amis qui avaient attendu longtemps le test qui allait leur prouver qu'ils étaient bien ce qu'ils prétendaient être ; à présent, ils avaient réussi le test et avaient gagné le droit d'être appelés les combattants de la France.

J'avais les larmes aux yeux en regardant le spectacle joyeux du Général Koenig avec ses hommes blessés.

**« C'était une réunion d'amis qui avaient attendu longtemps le test qui allait leur prouver qu'ils étaient bien ce qu'ils prétendaient être ; à présent, ils avaient réussi le test et avaient gagné le droit d'être appelés les combattants de la France. J'avais les larmes aux yeux en regardant le spectacle joyeux du Général Koenig avec ses hommes blessés ».**

**Mary Borden. Voyage au bout d'une impasse. New York : Harper & Bros, 1946**

**11 JUIN 1942**

**Emmanuel GOUBIN, 101 Compagnie Auto du Train**

Sans nous soucier, nous sommes allés de l'avant, Hélas ! Pas pour longtemps, car nous sommes tombés sur un nid de mitrailleuses et n'avons pas eu d'autre solution que de lever les bras : nous étions prisonniers ! ...

Là commença notre calvaire: on nous fouilla. J'avais dans mon portefeuille 6 mois d'économie du désert ; je vis mes belles livres égyptiennes disparaître, ma montre, mon alliance ; je demandais à conserver une photo de ma femme, le boche me mit sa mitraillette sur le ventre en criant « *raoust* ». Puis, durant 4 jours, nous sommes restés parqués dans ce coin de désert torride, par une chaleur accablante, sans une goutte de liquide. Je suçai des cailloux, mon dentifrice, je léchais la rosée sur mon casque au matin, Je buvais mon urine. J'ai vu mourir 5 camarades qui, dans leur délire hurlaient « *Maman* » « *Tue moi, mais donne-moi à boire* ». Un autre est devenu aveugle, la langue pendante, les lèvres baveuses, comme une bête enragée.

Je voyais devant mes yeux les petits ruisseaux de chez moi. Hantés par le besoin de liquide, nous aurions trouvé la mer à ce moment-là que nous aurions tous bu ; témoins ces 18 noirs qui trouvèrent un jerrican contenant de l'essence et burent ; tous, naturellement, ont péri dans d'atroces souffrances.

Quand on nous a emmenés de cette position, nous avons découvert, dans un vieux fut de 200 litres une espèce de liquide, mélange d'eau stagnante et d'huile, sur lequel nous nous sommes précipités.

Il a fallu que les boches nous en arrachent à coups de crosse.

**« Je suçai des cailloux, mon dentifrice, je léchais la rosée sur mon casque au matin, Je buvais mon urine. J'ai vu mourir 5 camarades qui, dans leur délire hurlaient «Maman» «Tue moi, mais donne-moi à boire». Un autre est devenu aveugle, la langue pendante, les lèvres baveuses, comme une bête enragée.»**

**Récit inédit transmis en 2006 à l'A.D.F.L par Monsieur Roger Lebon, frère de Yves Lebon, camarade de Emmanuel Goubin**

## 13 JUIN 1942

Capitaine Paul GUENON *Santé- Bataillon de Marche n° 2*

### 13 Juin vers Bardia

L'affaire de Bir Hacheim est terminée.

Je suis vivant, pas même blessé...

Etonnement...

Je ne réalise pas très bien comment je peux me trouver ici, étendu à plat sous une bonne couverture ; que ce bon **Bechtel** qui n'était pas avec nous, me verse du whisky entre les lèvres avec des précautions de mère ; qu'il n'y a dans l'air vif de la mer tout proche aucun grondement de canon, aucun sifflement de balle...

Joie de vivre, paresse soudaine, fatigue brusquement ressentie après la chute brusque de la tension nerveuse.

Egoïsme féroce qui ne laisse pas encore place au souvenir des copains disparus. **Bechtel** m'interroge...*Les copains ?... oui, beaucoup de tués... Frionnet...Dargent...Calomme, Martin, Vellard...Dupin, de Bricourd, Broche...Et tant d'autres...Tramon ?...oui : blessé, mais sauvé...Mayolle, le curé ? ....sais pas*

*«Joie de vivre,  
paresse  
soudaine,  
fatigue  
brusquement  
ressentie après  
la chute brusque  
de la tension  
nerveuse.*

*Egoïsme féroce  
qui ne laisse pas  
encore place au  
souvenir des  
copains  
disparus. »*

*Journal de Paul Guénon*

## 16 AOÛT 1942

**André EIGELTINGER, 1<sup>er</sup> Bataillon des Fusiliers Marins**

Le 16 août à Benghazi, nous embarquions avec plus de trois mille autres prisonniers à bord du Nino Bixio, un transport de troupes italien tout neuf dont c'était la deuxième traversée. Destination l'Italie. Les FFL au nombre de 400 étaient entassés dans une cale arrière...

Le Nino Bixio était armé et n'était pas muni des marques réglementaires de la Croix Rouge indiquant un transport de prisonniers. Cette erreur fut la cause d'une terrible et fatale méprise d'un sous-marin anglais et le 17 août au soir le Nino Bixio fut touché par deux torpilles au large des côtes de Grèce. La première entra dans la cale avant, tuant la presque totalité des prisonniers Sud-Africains. La deuxième toucha le compartiment des machines. Heureusement pour nous, il était équipé de moteurs Diesel et de cloisons étanches ce qui permit au bateau de ne pas couler aussitôt.

Une nouvelle et terrible secousse ébranla le navire, suivie d'explosions. Une masse d'eau énorme inonda notre cale et celle des Hindous en dessous de nous. Une panique indescriptible se déclencha parmi les survivants. Dans les cales, les échelles se plièrent sous le poids de grappes humaines; Beaucoup lâchèrent prise et s'écrasèrent au fond de la cale. Nous repêrâmes une échelle de secours fixée dans un coin : elle nous permit d'arriver parmi les premiers sur le pont pour assister à un terrible et bien triste spectacle.

Certains s'entre-tuaient pour une ceinture de sauvetage, d'autres se jetaient à l'eau ou encore envoyaient de lors panneaux de bois par-dessus bord qui blessaient ou tuaient les camarades déjà à la mer.

D'autres essayaient de mettre à la mer des canots de sauvetage troués par des éclats d'obus et hors d'usage. Puis, pour mettre un comble à cette horreur, les torpilleurs italiens passèrent à toute allure sur ce flot humain, déchiquetant une partie de ces pauvres gens qui barbotaient autour du bateau dans l'espoir de regagner la côte à la nage.

La terre était à peine visible et la position n'était pas encore alarmante. Vu l'état d'affaiblissement dans lequel nous étions, nous avons décidé de rester à bord...

**« Certains s'entre-tuaient pour une ceinture de sauvetage, d'autres se jetaient à l'eau ou encore envoyaient de lors panneaux de bois par-dessus bord qui blessaient ou tuaient les camarades déjà à la mer »**

Après plusieurs heures d'attente un torpilleur italien vint chercher les survivants encore capables de se déplacer. 140 F.F.L furent tués dans cette tragédie.

***Le rescapé du Nino Bixio. Ils ont rejoint De Gaulle. Alsaciens et Mosellan dans la France Libre. Jean Hadey. La Nuée Bleue, 1990***

**Révérénd Père Jules HIRLEMANN, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

Peu après la nuit tragique du 10 au 11 juin, une messe fut dite, au cours de la retraite.

Tous les survivants étaient là, groupés, en carré, autour du **Général Koenig**.

A l'écart, une soixantaine de tirailleurs musulmans. « *Ils ont voulu venir* », me dit le **Capitaine Lequesne**.

Rarement, il y eut assistance plus recueillie, union plus grande dans la prière.

Le **Général de Larminat** avait tenu à s'associer à nous dans la pensée de nos morts.

Sur la photo qui fut prise, que de visages aimés de chefs, de compagnons, aujourd'hui disparus !

**Souvenons-nous.**

***Messes en Libye - Revue de la France Libre, n° 168, juin 196***

**Jacques ROUMEGUERE, ancien du 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie**

« Au fil des ans je suis retourné trois fois sur le site des combats de la 1<sup>ère</sup> BFL, à Bir Hakeim.

En y pénétrant la dernière fois aux côtés de **Daniel Cordier**, secrétaire de Jean Moulin qui symbolisait dans ce pèlerinage la présence fraternelle de la Résistance intérieure, celui-ci c'est exclamé en dominant visiblement une profonde émotion : « *Ici était l'âme de la France Libre* ».

La réaction spontanée de **Daniel Cordier** m'a inspiré une méditation sur le « *Comment ?* » de notre résistance. Cette question émanait déjà de la déclaration du **général Schultz**, Chef du service du renseignement de Rommel, exposant au **général Masson** le point de vue allemand sur Bir Hakeim lors d'une rencontre entre les anciens adversaires sur les lieux en 1953 :

« C'est l'ampleur de votre résistance qui nous a étonnés et nous étonne encore : nous connaissions vos forces et nous comptions que vous vous rendriez après deux jours de combat ».

Nous aussi nous nous sommes parfois demandé quelle force intérieure a pu nous faire soutenir pendant quinze jours, sans défaillance individuelle ni collective ce combat inhumain mené sur les 15 km<sup>2</sup> de notre position sous le déluge de 1.400 tonnes de bombes et 45.000 obus de gros calibre.

Et nous n'en sommes sortis « de vive force » à travers les lignes ennemies, qu'après épuisement, non de nos forces ni de notre moral, mais seulement de nos munitions, de l'eau et de notre armement, détruits un à un.

J'ai réalisé soudain que ce n'était plus l'homme-animal qui combattait dans Bir Hakeim avec ses seules armes, la peur au ventre, la vision de l'horreur qui l'entourait et l'angoisse permanente de la mort. En chacun de nous un souffle spirituel animé par une foi inébranlable en notre idéal, la volonté d'acier d'accomplir coûte que coûte la mission que nous nous étions donné et la rage de vaincre enveloppait nos êtres comme une aura qui les aurait transcendés : oubliant qu'ils étaient mortels, ils sont alors devenus insensibles aux réalités matérielles...et se sont révélés invincibles.

Oui, c'est bien l'âme de la France Libre et combattante qui a insufflé en chacun de nous cet état de grâce qui nous a soudés dans le combat en un bloc d'airain. Elle flotte depuis lors sur ce sanctuaire pour l'éternité, insensible au vent du désert qui efface inexorablement les traces matérielles de notre combat. »

**2004**

**Seigneur, dans ce désert de Bir-Hakeim**

**Nous sommes proches de toi et de nos camarades tombés ici –**

**PRIONS**

**Prions pour vous, frères, morts dans l'accomplissement du devoir**

**Prions pour nous tous, venus d'horizons lointains**

**Prions pour ceux qui ont eu une sépulture, et pour les anonymes jamais retrouvés**

**Que Dieu vous donne à tous le repos éternel**

**Prions pour que les survivants de la France Libre trouvent la force de transmettre le flambeau**

**Père, fais que nos copains, disparus ici, entendent notre prière**

**et que leurs noms brillent jusqu'à la fin des temps.**

***Colonel Pierre ROBEMAT***

# *Index des noms cités*

## **1<sup>ère</sup> BRIGADE FRANCAISE LIBRE**

Alexandre (capitaine)

Amiel Henri, Bataillon de Marche n° 2

Amilakvari Dimitri (colonel) 13 DBLE

Antoni (sergent), Bataillon d'Infanterie de Marine

Azadian (maréchal des logis) 1er Régiment d'artillerie

Babonneau Commandant, 13 DBLE

Bailly (pointeur), 1er Régiment d'artillerie

Bambridge Jean-Roy dit Jannot (caporal), Bataillon du Pacifique

Bambridge Thomas, Bataillon du Pacifique

Bauche (enseigne de vaisseau), Bataillon des Fusiliers Marins

Bayrou (lieutenant) Bataillon de Marche n° 2

Bellec Jean (aspirant), Bataillon du Pacifique

Bernardino (sergent), Bataillon du Pacifique

Bernier, Bataillon des Fusiliers Marins

Bernut, Bataillon du Pacifique

Boris (aspirant), 1er Régiment d'artillerie

Bourget, 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie

Bourgeois (commandant)

Bricogne (capitaine), 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie

Bricourt Duché de (capitaine), Bataillon du Pacifique

Broche (lieutenant-colonel Félix), Bataillon du Pacifique

Camerini Gustavo (lieutenant) 13 DBLE

Canard, Bataillon des Fusiliers Marins

Canonne, Bataillon de Marche n° 2

Cararo (voir Kararo), Bataillon du Pacifique

Catroux (général)

Charpentier, Bataillon des Fusiliers Marins

Chavanac Albert (capitaine), 1er Régiment d'artillerie

Colmay, Bataillon des Fusiliers Marins

Dargent (aspirant), Bataillon de Marche n° 2

Daviault, Bataillon des Fusiliers Marins

De Roux Commandant, Bataillon de Marche n° 2

Depeser, 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie

Devaux (soldat)

Doye (adjudant), Bataillon d'Infanterie de Marine

Dewey (Devé) Jean (lieutenant), 13 DBLE

Dreyfous-Ducas Daniel (lieutenant), 1er Régiment d'artillerie

Dupin (adjudant), Bataillon de Marche n° 2

Dufils, Bataillon de Marche n° 2

Dufour, Bataillon des Fusiliers Marins

Durrbach (commandant), Santé

Duval (médecin-lieutenant), 1er Régiment d'artillerie

Emberger, 1er Régiment d'Artillerie

Faure (capitaine), Bataillon de Marche n° 2

Favre, 13 DBLE

Fauvert, QG 50

Feraud, (lieutenant), Bataillon de Marche n° 2

Ferrières de (aspirant), 13 DBLE

Fremaux, Bataillon des Fusiliers Marins

Friponnet (lieutenant), Bataillon de Marche n° 2

Garbay (colonel)

Genovini, Bataillon des Fusiliers Marins

Germain Hubert, 13 DBLE  
 Germain (caporal tireur), Bataillon de Marche n° 2  
 Gloria, Bataillon des Fusiliers Marins  
 Guenon Paul (capitaine), Santé, Bataillon de Marche n° 2  
 Gufflet (capitaine), 1er Régiment d'artillerie  
 Goumgaye, Santé  
 Hautefeuille Pierre, Compagnie d'état-major, QG51  
 Hirlemann Jules, Père, 1er Régiment d'artillerie  
 Hervé, Bataillon du Pacifique  
 Holozet, Bataillon du Pacifique  
 Hussaini Fayçal (lieutenant)  
 Kararo Tainui, Bataillon du Pacifique  
 Kervizic, 1er Régiment d'artillerie  
 Koudoukou Georges, Bataillon de Marche n° 2  
 Koyo, Santé  
 Lacoïn Père, Bataillon des Fusiliers Marins  
 Lagorce (maréchal des logis), 1er Régiment d'artillerie  
 Lamaze de Jacques (capitaine), 13 DBLE  
 Laporte, Bataillon des Fusiliers Marins  
 Larminat de Edgar (général)  
 Laurent-Champrosay Jean-Claude, (lieutenant-colonel) 1er Régiment d'artillerie  
 Le Borgne, Bataillon des Fusiliers Marins  
 Le Goffic (maître-fusilier), Bataillon des Fusiliers Marins  
 Le Quère, Génie  
 Lehartel, Bataillon du pacifique  
 Lemoine (adjudant-chef) Bataillon de Marche n° 2  
 Lepeltier (adjudant), Bataillon d'infanterie de Marine  
 Lequesne, (capitaine), Compagnie Nord-Africaine  
 Lesant, Bataillon des Fusiliers Marins  
 Jean Lhuillier, Bataillon de Marche n° 2  
 Mabile Pasteur, Bataillon de Marche n° 2  
 Malhomme (chauffeur radio), 1er Régiment d'artillerie  
 Mantel, 13 DBLE  
 Masson (commandant), QG 50  
 Mayolle Pierre, Santé, Bataillon de Marche n° 2  
 Messmer, 13 DBLE  
 Michel (Père)  
 Moniot, Bataillon des Fusiliers Marins  
 Monnero, (adjudant chef), Bataillon de Marche n° 2  
 Morlon (capitaine), 1er Régiment d'artillerie  
 Naud (sergent), Bataillon de Marche n° 2  
 Neveu, (chef de pièce) 1er Régiment d'artillerie  
 Ordronneau, (maréchal des logis), 1er Régiment d'artillerie  
 Ouaima, Bataillon de Marche n° 2  
 Pernet, 13 DBLE  
 Perraud (capitaine) Bataillon du Pacifique  
 Pétis, Bataillon du Pacifique  
 Pigois, Q.G. 50  
 Quirot (capitaine), 1er Régiment d'artillerie  
 Randriamanantena (cannonier), 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie  
 Ravenasy, 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie  
 Ravix, 1<sup>er</sup> Régiment d'Artillerie  
 Rosenwald Jean-Pierre, 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie  
 Sairigné de Gabriel (capitaine), 13 DBLE  
 Saliou, Bataillon des Fusiliers Marins  
 Salvat André, Bataillon du Pacifique

Savey (commandant), Bataillon d'infanterie de marine

Schloenberger

Simon (capitaine) 13 DBLE

Soavina (maréchal des logis), 1<sup>er</sup> Régiment d'artillerie

Stein (sergent), 13 DBLE

Teisho (caporal), Bataillon du Pacifique

Teremate, Bataillon du pacifique

Testa de Charles (brigadier), 1er Régiment d'artillerie

Théodore Gérard, 1er Régiment d'artillerie

Tramon Guy (lieutenant), Bataillon de Marche n° 2

Bauche (enseigne de vaisseau), Bataillon des Fusiliers Marins

Tsana, Santé

Tumahai, Bataillon du Pacifique

Wellard, Bataillon de Marche n° 2

Ziegel (caporal-chef) Bataillon de Marche n° 2

## **DIVISION ITALIENNE ARIETE**

Prestissimone Pasquale (colonel)

## **DEUTSCH AFRIKA KROPS**

Lutz Koch (correspondant de guerre)

Rommel (général)

Schultz (général), chef du service du renseignement de Rommel

## **BRITANNIQUES**

Fitzgerald (capitaine)

Haydon (général)

## **AMERICAINS**

Kulak Stanley, ambulancier

Tichenor George, ambulancier

Worden Jim, ambulancier



*Réalisation Florence Roumeguère*

*avec l'active participation de Blandine Bongrand-Saint Hillier*

**Juin 2012**